

Derrière La Grille

Maude Julien

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Maude Julien

DERRIÈRE LA GRILLE

Quand
la vie gagne
malgré tout

Stock

Maude Julien

DERRIÈRE LA GRILLE

Quand
la vie gagne
malgré tout

Stock



Maude Julien
avec Ursula Gauthier

Derrière la grille

Stock

Afin de préserver l'anonymat des personnes qui ont croisé le chemin de Maude Julien, certains noms ont été modifiés.

Couverture Olivier Guichard

Photo de couverture : © Collection personnelle de l'auteur

ISBN 978-2-234-07713-3

© Éditions Stock, 2014

www.editions-stock.fr

*À ma mère,
la première victime de l'Ogre*

En 1936, Louis Didier a trente-quatre ans. C'est un homme qui a connu une remarquable ascension sociale. Il a de l'argent, il est chef d'entreprise à Lille. Initié à la maçonnerie ésotérique, il adhère à une vision spirituelle, extrêmement noire, d'un monde déchu, en proie aux forces obscures.

Cette année-là, il rencontre un homme, probablement mineur à Fives, père d'une famille très nombreuse qu'il peine à nourrir. Louis Didier lui propose qu'il lui « confie » sa dernière-née, une fillette de six ans aux cheveux de lin : « Jeannine ne manquera de rien, elle recevra une belle éducation et jouira d'une vie très confortable. La seule condition que je pose, c'est que vous ne la voyiez plus. »

On ne sait pas s'il y a eu transaction. Le mineur a accepté. Jeannine est partie vivre à Lille sous la protection de Louis Didier et n'a plus jamais revu sa famille.

Louis Didier a tenu sa promesse. Jeannine a été mise en pension. Elle a reçu une excellente éducation. Quand elle a atteint l'âge légal, elle est venue vivre chez son protecteur. Il lui a fait faire des études de philosophie et de latin à l'université de Lille, et a veillé à ce qu'elle obtienne une licence.

J'ignore à quel moment Louis Didier a dévoilé son grand projet à Jeannine. A-t-il commencé à lui en parler alors qu'elle était encore une petite fille qui venait passer ses vacances chez lui ? Ou bien a-t-il attendu qu'elle grandisse, qu'elle devienne sa femme ? Il me semble que Jeannine a « toujours su » quelle était sa mission : lui donner une enfant, aussi blonde qu'elle-même, puis en assurer l'éducation.

Cette enfant qu'elle mettrait au monde serait, comme son père, une « élue », appelée plus tard à « relever l'humanité ». Grâce aux diplômes de sa mère, elle serait élevée à l'abri des pollutions extérieures. Louis Didier se chargerait de la former, physiquement et mentalement, afin qu'elle devienne l'être supérieur capable de réaliser la tâche difficile et déterminante qu'il avait conçue pour elle.

Vingt-deux ans après avoir pris possession de Jeannine, Louis Didier a décidé que le moment était venu pour elle de mettre au monde sa fille et que cette naissance aurait lieu le 23 novembre 1957.

Elle a accouché le 23 novembre 1957 d'une petite fille très blonde.

Trois ans plus tard, Louis Didier, alors âgé de cinquante-neuf ans, a liquidé ses affaires, acheté une propriété près de Cassel, entre Lille et

*Dunkerque, et s'y est retiré avec Jeannine pour se consacrer exclusivement à la réalisation du projet conçu en 1936 : faire de son enfant un sur-être.
Cet enfant, c'était moi.*

Linda

Quand j'arrive dans la maison, je n'ai pas encore quatre ans. Je porte un manteau rouge. Je sens encore la texture sous les doigts, épaisse et feutrée. Je ne donne la main à personne et personne n'est à côté de moi. Je sens juste mes poings serrés dans mes poches, tirant sur le tissu, comme si je m'accrochais à lui.

Il y a plein de cailloux bruns par terre. Je déteste cet endroit. Je me sens avalée par ce jardin qui me semble sans limites. Et puis il y a cette masse sombre et inquiétante : une maison énorme qui se dresse à ma droite.

Derrière moi, j'entends la lourde grille qui se referme en raclant le gravier. Un krikrikrikrikri déchirant, jusqu'à ce que les deux battants s'entrechoquent. Puis vient le clic de la serrure, suivi du clac de la fermeture totale. Je n'ose pas me retourner. J'ai l'impression qu'un couvercle vient de s'abattre sur moi.

Quand nous sommes seules toutes les deux, ma mère me répète que c'est ma faute si nous avons dû quitter Lille et nous enterrer dans ce trou. Je ne suis pas normale. Il faut me cacher, sinon je serais immédiatement enfermée à Bailleul. Bailleul, c'est l'asile des fous. J'y suis allée une fois, quand mes parents ont embauché une de leurs pensionnaires comme bonne. C'est un endroit effrayant, plein de cris et d'agitation.

C'est vrai, je ne suis pas très normale. À Lille, j'avais de grandes colères pendant lesquelles je me tapais la tête contre les murs. J'étais une boule de volonté indomptable, pleine de joie et de fureur. J'avais mal quand les picots du crépi me rentraient dans le crâne, quand ma mère écrasait ma main dans la sienne ou qu'elle me tirait le bras. Mais je n'avais pas peur. Je me sentais brave, rien ne pouvait me briser.

Pour me « dompter », mon père a fait poser un crépi encore plus rugueux. Ça n'a servi à rien. Dans mes accès de rage, c'est contre ces murs-là que j'allais me cogner. On a dû me recoudre la tête si souvent que mon cuir chevelu est parsemé de points de suture. Ma mère, qui s'égratignait ou abîmait ses robes au passage, était furieuse contre

moi.

Depuis que nous vivons dans la maison, je me sens moins forte. Je suis seule. Je ne vais plus à la maternelle. C'est ma mère qui me fait la classe au deuxième étage. Je ne vois plus les ouvriers du garage de mon père qui me faisaient rire. On ne sort presque jamais, on a très peu de visites.

Moi, ce que je veux, c'est aller à l'école, la vraie, là où je peux avoir une maîtresse et des petits camarades. Malgré la terreur que mon père m'inspire, je demande : « Est-ce que je pourrai un jour retourner à l'école ? » Ils me regardent alors comme si je venais de proférer une énormité. Ma mère prend un air dégoûté. Mon père plante durement ses yeux dans les miens : « Est-ce que tu te rends compte que c'est pour toi que j'ai fait faire toutes ces années d'études à ta mère ? Elle en a bavé, crois-moi. Elle a cru qu'elle n'y arriverait pas. Et je l'ai obligée à continuer. Avec les diplômes qu'elle a, elle pourrait enseigner à toute une classe. Toi, tu l'as pour toi toute seule jusqu'au bac. Tu as cette chance, et tu te plains ? »

Je ne sais pas quel diable me souffle cette mauvaise idée : « Puisqu'elle peut enseigner à toute une classe, est-ce qu'on ne pourrait pas en faire une avec d'autres élèves ? » Silence glacial. Tous mes membres se figent. Et je comprends que je n'oserai plus aborder ce sujet. Je n'irai pas à l'école.

Heureusement que Linda est là. Elle est arrivée dans la maison à peu près en même temps que nous. Nous avons grandi ensemble. Dans les souvenirs les plus anciens que j'ai d'elle, elle n'a pas encore sa taille adulte. Quand elle remue la queue, elle me balaie le nez. Ça chatouille. Ça me fait rire. J'aime bien l'odeur de sa fourrure.

Tant qu'elle est petite, elle dort dans la cuisine, car les nuits sont froides dans le Nord. Mais toutes les autres pièces lui sont interdites. Quand nous sommes dans la salle à manger, je l'entends gémir à l'autre bout du couloir. Très vite, elle est exilée dans une pièce plus excentrée et non chauffée, la buanderie.

Mon père a hâte de la mettre tout à fait dehors. Il fait livrer une niche en bois peint qu'il fait placer dans le jardin derrière la cuisine. C'est là désormais que Linda doit dormir. Interdiction absolue de pénétrer dans la maison. Jusqu'à un sévère coup de froid, qui ramène dans la buanderie la pauvre créature grelottante aux poils raidis par le gel.

Mon père est mécontent. « Les chiens, dit-il, c'est pour garder les maisons. Leur place est à l'extérieur. » L'épisode de grand froid passé, Linda est de plus en plus souvent attachée aux barreaux de l'escalier extérieur. C'est là que je vais la retrouver dès que je peux. Elle me paraît immense. Je l'attrape par le col et plonge mon visage dans son pelage. Mon père, qui lui crie des ordres, la terrorise. Ma mère, qui a

droit à une politesse sans chaleur, est exaspérée. « Cette chienne est la mienne, me répète-t-elle. Mais, bien sûr, il faut que tu t'appropries tout. Tu agis comme si elle était à toi. Et tu as fini par le faire croire à cette idiote. »

Je suis honteuse. Je ne comprends pas qui est à qui. Linda, elle, s'en fiche. Elle continue de me faire la fête.

Un jour, les maçons viennent. Mon père m'explique que Linda va avoir un palais. Je suis folle de joie pour elle. Une fois construit, le « palais » a une forme bizarre : en entrant, une première partie haute où un adulte peut tenir debout, prolongée d'une partie basse tapissée de laine de verre « pour qu'elle soit bien au chaud ». À l'avenir, quelle que soit la température, Linda pourra rester hors de la maison.

Étrangement, Linda refuse net de poser une patte dans le fond de la niche. Pour l'habituer à s'y mettre, mon père me dit : « Va donc t'asseoir au fond. » Et de fait, Linda vient vite me rejoindre. Pendant plusieurs jours, nous nous amusons à nous faufiler dans la petite alcôve, à nous blottir l'une contre l'autre.

Une semaine plus tard, en plein après-midi, mon père me sonne et m'ordonne d'aller avec la chienne dans la niche. Youpi ! Une récréation surprise ! Linda accourt ravie, et nous nous pelotonnons dans notre petit refuge. C'est à ce moment, je crois, que j'entends les ouvriers s'approcher. Je ne sais pourquoi mon cœur se serre. Ils pénètrent dans la niche, portant une grille métallique avec des barreaux peints en blanc et en noir, soulèvent la lourde grille, et clac ! ils l'enclenchent dans les gonds.

Mon père hurle : « Maude, sors de là ! » J'obéis. Je ne peux qu'obéir. Je ressors en laissant Linda derrière les barreaux et dans son regard, l'incompréhension et la tristesse. Mon père me dit, les yeux dans les yeux : « Tu vois, elle t'a fait confiance, et voilà où ça l'a menée. Il ne faut jamais faire confiance à personne. »

De ce jour et jusqu'à la fin de sa vie, Linda sera enfermée de 8 heures du matin à 8 heures du soir. Elle m'a fait confiance et je n'ai rien vu venir. Elle a été piégée à cause de moi.

Les premiers temps, Linda pleure, gratte les barreaux, tend sa patte lorsqu'elle me voit passer. Je n'ai pas le droit de m'arrêter. Je la regarde en lui demandant pardon en silence. Au fil des semaines, je la vois assise derrière la grille, muette, le regard de plus en plus éteint, faisant juste remuer sa queue lorsqu'elle m'aperçoit.

Son caractère change. Elle devient sujette à des crises d'agressivité qui se déclenchent sans qu'on sache pourquoi. Quand elle entend des pas, elle grogne en découvrant les crocs. Après 20 heures, quand elle est lâchée dans le jardin, elle va même jusqu'à poursuivre ma mère. C'est un grand berger allemand, et quand elle veut, elle peut être très menaçante. Pour s'en défendre, ma mère lui lance des seaux d'eau.

Linda se met à trembler à la vue d'un seau vide.

Mon père est satisfait. Linda est devenue un assez bon chien de garde. Pour parfaire son dressage, il la fait parfois sortir de sa prison et lui ordonne de garder son vélo. Elle doit rester assise sans bouger à côté de l'engin. Il me fait alors approcher et, dès que la chienne remue la queue, il hurle. Aussitôt, elle rabat la queue. Lorsqu'elle a compris comment garder le vélo, il la félicite et la récompense d'une ou deux heures de liberté.

Au bout de quelques mois de cet entraînement, il décide de la tester. Alors que Linda, raide comme un piquet, monte la garde près du vélo, mon père m'appelle : « Maintenant, tu vas courir vers la bicyclette, tu vas l'attraper et partir avec. » J'obéis. Me voyant foncer vers elle, Linda sursaute, bondit et plante ses crocs sur le haut de ma cuisse. Je crie de surprise et de douleur. Linda lâche aussitôt prise et se couche à mes pieds de tout son long, levant vers moi des yeux désespérés. Mon père, sentencieux : « N'importe qui, sur n'importe quel ordre stupide, n'hésitera pas à t'attaquer, même cette chienne que tu crois ta fidèle. »

J'aime toujours autant Linda, jamais je ne croirai qu'elle m'a mordue volontairement. C'est juste un accident. Plus tard, mon père revient souvent sur cet épisode. Il veut que je comprenne qu'il est le seul à m'aimer et me protéger. Que je ne dois me fier qu'à lui.

Pitou

Tous les soirs, à 20 heures, je vais libérer Linda de sa prison. Avant de la lâcher dans le jardin pour la nuit, je lui raconte à mi-voix des histoires qu'elle écoute avec attention. Comme je ne veux pas qu'on entende ce que je lui dis, je chuchote à son oreille. Parfois, ça la chatouille et elle frotte alors son oreille contre mes joues. Je lui parle souvent des canards qui vivent près de la mare que mon père a fait creuser dans le fond du jardin.

C'est l'époque des migrations, les canards sauvages passent dans le ciel et certains se posent parfois dans le parc. Mon père est inquiet, car nos animaux risquent d'être « pollués » par ces individus venus d'ailleurs. Il sort son fusil de chasse et tire sur les intrus. Pour les déloger, ma mère actionne un soufflet marron qui fait un barrissement insupportable.

Il faut éviter que nos volatiles aient l'idée de s'échapper. Pour cela, on leur taille les plumes d'une aile. C'est moi qui dois les attraper, car pour une raison inconnue ils viennent facilement vers moi. Je suis navrée de les voir obéir si facilement à mon appel. Je les passe un à un à ma mère qui s'escrime sur les plumes avec de gros ciseaux. C'est très dur, le plumage des canards. Elle veut couper à ras, et parfois si ras qu'elle fait saigner l'aile. Tous nos canards se dandinent de façon ridicule, avec l'aile intacte qui semble énorme comparée au moignon de l'autre côté.

Je raconte à Linda le crissement affreux des ciseaux sur les plumes, l'odeur de la fiente éjectée sous le coup de la peur. Je me sens comme les canards de la mare, avec une aile que mes parents veulent longue et belle et l'autre coupée jusqu'au sang.

Heureusement, j'ai aussi des histoires plus amusantes à lui raconter. Comme celle de Pitou, un caneton de Barbarie qu'on a réussi à sauver d'une mort certaine. Pitou poussait des piailllements pitoyables. On s'est précipités tous les trois et on l'a vu, pauvre touffe de plumes, coincé sous le ventre d'un gros mâle qui lui enfonce la tête dans l'eau à coups de bec. C'est son père qui semble décidé à le noyer. Ma mère attrape un bâton et poursuit le gros mâle pour qu'il lâche Pitou. Mais c'est un dur à cuire qui esquive les coups sans desserrer le bec. Elle est obligée de courir sur le ponton étroit qui traverse la mare. Et plouf,

elle tombe à l'eau. Je me penche pour lui tendre la main, et je tombe à mon tour. Mon père, exaspéré, hurle : « Mais qu'est-ce qui m'a fichu une paire d'imbéciles pareilles ! » Nous barbotons dans une eau boueuse et puante, le chignon de ma mère se défait, ses longs cheveux blonds traînent dans la vase. Elle finit par m'attraper par le col et me pose sur le ponton.

Je ne suis qu'un paquet de boue, seulement je ne veux pas abandonner Pitou, qui a réussi à échapper à son père mais, au bord de la noyade, est en train de se débattre pitoyablement. Je me penche à nouveau, j'arrive à le saisir. Puis mon pied glisse et je me retrouve encore une fois dans l'eau. Finalement, en m'accrochant au ponton, je réussis à me hisser sur le bord sans lâcher Pitou.

Dans mes mains, le pauvre grelotte dans ses plumes gluantes. Je crie : « Il est gelé ! Il va mourir de froid ! » Mon père, qui un instant plus tôt était au comble de l'irritation, se radoucit soudain. Est-ce que Pitou lui a rappelé le lapin qu'il aimait quand il était enfant et que son père, un homme sans cœur, a fait servir un soir à la table familiale ? Il me suggère d'un ton bourru : « Tu n'as qu'à le mettre dans le four pour le réchauffer. »

Folle de joie, je cours vers la cuisine. Une fois sec, je ne le quitte plus. Mon père a décidément de la sympathie pour Pitou. Il m'autorise à le promener partout avec moi, confortablement logé dans une boîte garnie de coton.

Quelques jours plus tard, fini le relâchement de la discipline, je dois ramener Pitou dans l'abri des canards. Mais son père est toujours aussi enragé : dès qu'il le voit, il l'attaque à grands coups de bec. Je demande à mon père d'autoriser Pitou à vivre à l'extérieur du grillage qui délimite la mare. Il répond : « Comme tu veux, mais quand Linda l'aura croqué, tu n'auras qu'à t'en prendre à toi-même. » Pitou n'a absolument pas peur de Linda. Il se promène librement dans le jardin, sauf le coin de la mare qu'il évite comme la peste. J'ai beau essayer de lui apprendre la natation, dès que je l'approche de l'eau, il se tortille comme un fou et pousse des couinements pathétiques.

En grandissant, Pitou devient un beau canard noir à tête rouge. Quand il m'aperçoit, il arrive vite en se dandinant. Il ne me quitte pas d'une semelle pendant mes heures de travail dans le parc et me fait rire avec ses chapelets de joyeux coin-coin. Sa chance, c'est d'être un canard de Barbarie qui ne vole pas. Du coup, il échappe au rognage de ses plumes. Ce qui me fait encore plus plaisir, c'est qu'il s'entend très bien avec Linda. Pendant les heures où elle est enfermée, il se faufile entre les barreaux et va la rejoindre au fond de sa niche.

Linda et Pitou sont mes amours, je ferais tout pour eux. Mes parents l'ont bien compris. S'ils veulent obtenir quelque chose de moi, il suffit qu'ils disent : « Attention ! Si tu désobéis, Linda restera enfermée deux

heures de plus pendant un mois. » Ou bien : « Pitou restera sous une caisse en bois pendant trois jours sans manger ni boire. » Ou, pire encore : « On remet Pitou à sa place. » Sa place, c'est-à-dire la mare, où je sais qu'il ne survivrait pas. Et mes petites révoltes s'évaporent d'un coup.

Mon père évoque souvent l'histoire de Pitou dans ses enseignements sur la nature humaine. « Si tu vas rejoindre les autres humains, ils feront avec toi comme les canards de la mare avec Pitou. Ils n'hésiteront pas à te massacrer pour n'importe quelle raison ou sans aucune raison. Les gens disent qu'ils sont honnêtes, en réalité ils ont juste peur du gendarme. »

Lindbergh

Mon père n'aime pas que je reste à ne rien faire. Quand j'étais petite, j'avais le droit, si j'avais bien étudié, d'aller jouer dans le jardin. Mais maintenant que je vais avoir cinq ans, j'ai moins de récréations. Mon père dit : « Tu ne dois plus perdre ton temps. Concentre-toi sur ce que tu dois faire. »

Malgré tout, mon esprit s'échappe parfois, je reste suspendue, l'œil dans le vague. Ou bien, pendant les travaux de construction dans le parc, quand je suis fatiguée, il m'arrive de m'arrêter un instant pour souffler. Alors, c'est immanquable : tout à coup, le silence tombe sur moi. Mon cœur se met à battre. Je me retourne doucement... Et il est là, derrière moi, droit comme un i. Il rugit : « Qu'est-ce que tu fais là ? » Je suis incapable d'ouvrir la bouche, ce qui me donne, je le sais, un air coupable. Submergée de terreur, je reprends fébrilement le travail.

Je ne sais pas comment il fait, mais mon père possède un sixième sens pour repérer mes faiblesses. Dès que je me relâche, je sais qu'il est là, dans mon dos, avec son regard perçant. Même quand par hasard il n'est pas physiquement présent, je sens ses yeux rivés sur ma nuque.

Quand nous travaillons avec ma mère à débroussailler le parc, je regarde du coin de l'œil un arbre merveilleux. Ce n'est ni le plus grand ni le plus touffu, mais c'est le plus beau. Il a une branche basse et épaisse qui part du tronc à l'horizontale, dessine une jolie anse arrondie avant de remonter vers le ciel. Je rêve de m'asseoir dans le creux de cette courbe qui semble faite pour accueillir les jeux d'enfants. Un jour que ma mère s'était éloignée, je me suis posée avec délices sur la branche basse. Je ne sais plus combien de temps j'y suis restée. Mais je me souviens très bien de la main de mon père empoignant violemment mes cheveux par-derrière et me projetant avec tant de force au sol que j'en ai eu le souffle coupé. Je ne l'avais pas entendu approcher. Depuis, je me contente de contempler de loin l'arbre du bonheur.

De toute façon, je n'ai pas beaucoup de temps. Entre l'école, le solfège et ma part du ménage et du service à mon père, ma journée est très remplie. Je peux parfois me glisser dans la grande salle dont les

fenêtres donnent sur la rue. Pendant quelques minutes, j'observe les passants. J'essaie d'y aller le matin vers 8 heures, avant les cours avec ma mère. C'est l'heure où les ouvriers font la route à pied pour aller travailler à l'usine Cathelain qui se trouve juste de l'autre côté du parc. Ils passent devant la maison d'un pas alerte, portant une gamelle dans laquelle ils transportent leur repas du midi. Je réussis parfois à les voir le soir aussi, vers 18 heures. Ils rentrent chez eux l'air fatigué, mais je les sens joyeux. Parfois, il y a une femme qui les attend sur leur chemin de retour, ou un enfant qui va à leur rencontre. Je contemple ces visages. La nuit, dans mon lit, je m'imagine plus tard mariée à un ouvrier qui partirait tous les matins à l'usine avec une gamelle remplie d'un repas que je lui aurais préparé.

Le matin, je vois aussi les enfants aller à l'école, en groupe ou par deux. Je trouve ça extraordinaire : « faire la route » pour aller à l'école. Moi aussi, je rêve d'en faire autant. Bien sûr, mon « école » est au deuxième étage. Je prends mon courage à deux mains et j'en parle à ma mère : je suggère que je pourrais sortir par la porte du parc et rentrer par la porte de la maison en longeant la grille. Ma mère m'écoute sans rien dire.

Quelque temps plus tard, je suis convoquée dans la salle à manger. Mes parents ont comme toujours une mine sérieuse. Mon père parle du célèbre aviateur américain Charles Lindbergh qu'il a eu l'occasion de rencontrer dans sa jeunesse. C'est une des rares personnes vivantes qu'il respecte. Ils ont bien des points communs. Tout d'abord, ils sont tous les deux nés en 1902. Comme Lindbergh, mon père a été aviateur ; comme lui, il est un franc-maçon de très haut grade. Charles Lindbergh avait un fils, un bébé qui a été kidnappé et tué. C'est le « crime du siècle » qui a énormément marqué mon père. Est-ce qu'il me précise que cela s'est passé il y a longtemps, avant la guerre ? En tout cas, je suis tellement impressionnée par son ton solennel que je crois que le drame vient de se produire. J'ai de la peine pour ce pauvre Charles Lindbergh.

Ma mère parle à son tour. « Le fils Peugeot a lui aussi été kidnappé », dit-elle. Je ne sais pas quand exactement, j'imagine que c'est très récent. Heureusement l'enfant a été sauvé, mais après avoir couru un danger extrême. Là encore, mon père a des liens avec les Peugeot, puisqu'il a longtemps possédé la plus grande concession de Lille.

Mon père me fixe alors dans les yeux. « Toi aussi, dit-il, tu es en danger. Des gens vont essayer de t'enlever. C'est pourquoi tu ne dois pas sortir. Il suffit qu'une voiture, comme la 403 noire qui a enlevé le petit Éric Peugeot, s'approche de toi, et tu disparais avec les ravisseurs. »

Il rappelle une autre consigne de sécurité que je connais bien déjà :

il ne faut jamais allumer la lumière quand les volets sont ouverts, car nous devenons alors des cibles faciles pour un tireur embusqué de l'autre côté de la route. D'abord, descendre les volets roulants à la manivelle, et seulement après allumer le lustre.

Je comprends qu'il y a en ce moment « une vague d'enlèvements d'enfants ». Après le petit Lindbergh et le petit Peugeot, je suis la troisième sur la liste ! Ma frayeur doit être visible puisque mon père prend la peine de me rassurer. Il m'explique que j'ai heureusement des cicatrices qui me « marquent des deux côtés de mon corps ». Du coup, je ne risque pas de « tomber victime de la traite des blanches ». Et surtout, ces cicatrices aideront mon père à me retrouver et me reconnaître quoi qu'il arrive. Ma confiance en lui ne doit pas faiblir.

Ma mère confirme : « Monsieur Didier peut tout faire, tout voir. » Je ne sais pas si je suis plus rassurée ou plus terrorisée.

Mon père me répète que tout ce qu'il fait, c'est pour moi. Qu'il consacre sa vie entière à moi, à me former, à me façonner, à me sculpter, pour que je devienne l'être exceptionnel que je suis destinée à devenir. Il m'explique qu'il m'aime depuis bien avant que je naisse. Qu'il a toujours voulu avoir une fille qui s'appellerait Maude. Maude avec un e à la fin, comme la merveilleuse compagne de Will l'Écarlate, le lieutenant de Robin des Bois. Une femme exceptionnelle, une guerrière, une amazone, fidèle à son amour jusqu'à la mort. Il me raconte qu'il rêvait de moi quand il était encore très jeune. Et que dès qu'il l'a pu, il a fait ce qu'il fallait pour que je vienne au monde. Ça a été une œuvre de longue haleine. Il a d'abord cherché celle qui allait plus tard me donner la vie. Il a trouvé ma mère, qui n'avait que cinq ou six ans quand il l'a choisie. Comme elle était la dernière enfant d'une famille de mineurs du Nord, et qu'il était déjà un homme très riche, il n'a pas eu de peine à convaincre ses parents de la lui confier. Il l'a éloignée de sa famille pour la protéger des influences extérieures. De tout son cœur, il l'a éduquée, il lui a fait faire les meilleures études, et quand l'heure est venue, elle a accouché de moi.

Je dois comprendre tout ce que mon existence doit aux grands projets de mon père. Je sais que je dois me rendre digne des missions qu'il me confiera plus tard. Mais j'ai peur de ne pas être à la hauteur de sa vision. Je me sens trop chétive, trop maladroite, trop stupide. Et j'ai si peur devant lui. Déjà avec sa carrure de géant, sa grosse tête, ses mains étroites et longues, ses yeux d'acier, il me terrorise au point que mes jambes se dérobent quand je m'approche de lui.

Je suis d'autant plus épouvantée que je suis seule face à ce titan. De ma mère, je ne peux attendre aucun réconfort ni protection. Pour elle, « Monsieur Didier » est un demi-dieu qu'elle adule et déteste à la fois, mais auquel elle n'oserait pas un instant s'opposer. Je n'ai d'autre solution que de me mettre, les yeux fermés et tremblante d'effroi, sous

l'aile de mon créateur.

Mon père est persuadé que l'esprit peut tout. Absolument tout : surmonter tous les dangers et abattre tous les obstacles. Mais, pour en arriver là, il faut un entraînement long et rigoureux à l'abri des impuretés de ce monde pourri. Il répète sans cesse : « L'homme est profondément mauvais, le monde est profondément dangereux. La Terre est remplie de faibles et de lâches qui sont poussés par leur faiblesse et leur lâcheté à devenir des traîtres. » Mon père a été déçu par le monde, il a été souvent trahi. Il me dit : « Tu ne connais pas ta chance d'être préservée de la pollution des autres. » C'est à cela que sert la maison, écarter les miasmes extérieurs.

Parfois, il affirme que je ne devrai jamais sortir de la maison, même après sa mort. En veillant sur sa mémoire qui continuera d'habiter les lieux, je serai à l'abri. Parfois il dit quelque chose de différent. Il déclare que, plus tard, je pourrai faire ce que je voudrai, que je serai président de la République, maître du monde. Mais quand je quitterai la maison, ce ne sera pas pour mener bêtement la vie de « madame n'importe-qui ». Ce sera pour conquérir la planète Terre et « réaliser de grandes choses ». Je devrai revenir de temps à autre me recharger « à la base », c'est-à-dire à la maison, qui s'imbibe jour après jour de la puissance de mon père.

Il y a aussi une troisième possibilité : que je reste dans la maison à exercer les enseignements de discipline qu'il m'inculque depuis mon enfance. Et que je me tienne prête pour le jour où je serai appelée à « relever l'humanité ». Je lui demande comment je saurai que le moment de relever l'humanité est arrivé. « C'est moi qui te le ferai savoir, même si je ne suis plus sur terre. »

Quand je pense à mes rêves secrets de mari ouvrier et de gamelle, j'ai honte.

Pour ne pas trop le décevoir, je fais la guerre à mes nombreux défauts. Mais il y en a un que je n'arrive pas à mater : j'ai tendance à bouger mon nez, ma bouche, mes yeux. « Arrête ces grimaces », me dit souvent ma mère. Mon père n'aime pas ça du tout. Depuis toute petite, il m'oblige à rester face à lui « sans remuer quoi que ce soit ».

Au début, j'ai dû tenir pendant quelques minutes. Puis un quart d'heure. Quand j'ai eu cinq ans, ce qu'il appelle « les exercices d'impassibilité » sont devenus quotidiens. Il les a ajoutés à mon programme de travail, le soir entre 20 heures et 20 h 15. Puis, les séances se sont encore allongées, se produisant désormais à n'importe quel moment de la journée, s'étendant parfois sur plusieurs heures d'affilée et décalant mes cours et devoirs que je dois intégralement rattraper. Maintenant, ma mère est elle aussi contrainte de les faire – ce qu'elle me reproche dès qu'elle se retrouve seule avec moi.

« On ne doit rien lire sur ton visage ni sur ton corps, répète mon

père de sa voix caverneuse, sinon tu te feras dévorer. Seuls les faibles ont des expressions. Tu dois apprendre à te maîtriser si tu veux devenir une grande joueuse de poker. »

Est-ce que je veux devenir une grande joueuse de poker ? Je ne sais pas, je n'ai jamais joué au poker. Mais je dois être prête au cas où j'en aurais besoin plus tard. À certains moments difficiles de sa vie, mon père s'en est sorti grâce au poker. Il savait prendre une attitude absolument neutre tout en lisant à livre ouvert dans les postures et les expressions de ses adversaires.

Le plus dur, pendant les séances d'impassibilité, c'est les démangeaisons. Elles sont là dès le début, ça gratte partout. Au bout d'un moment, ça s'arrête. Puis ça repart de plus belle, et ça devient un supplice. Celle qui n'y arrive pas du tout, c'est ma mère. Il y a toujours un moment où elle a un bras ou une jambe qui se lève, comme poussé par un ressort. Je dois faire un gros effort pour ne pas éclater de rire. « Ta mère, elle a la danse de Saint-Guy », profère alors mon père avec le plus profond mépris, tout en contrôlant dans un miroir posé devant moi que pas un de mes cils n'a bougé. Pour lui, la « danse de Saint-Guy » est le propre des personnes faibles et incapables.

J'ai bien peur d'être moi aussi faible et incapable. Jouer aux échecs avec mon père est une torture. Assise toute droite au bord de ma chaise, je dois respecter la règle d'impassibilité pendant que je réfléchis au prochain coup. Je me liquéfie sous son regard. Lorsque je déplace un pion, il dit avec ironie : « Tu as bien réfléchi à ce que tu fais ? » Affolée, je veux revenir en arrière. Il laisse tomber : « Tu as touché la pièce, tu es obligée de la jouer. Réfléchis avant d'agir. Réfléchis. »

Kennedy

Je suis dans la chambre de ma mère, en pyjama. J'écris sous sa dictée une lettre bizarre qui commence par : « Mon petit papa chéri » et qui contient de nombreux « je t'aime ». Depuis que je sais écrire, chaque année ma mère me dicte une lettre « Bonne fête maman » et une lettre « Bonne fête papa ». N'étant pas certaine des dates exactes, elle a décidé que la fête des Mères tombait le troisième dimanche de mai, et celle des Pères le troisième dimanche de juin.

Je ne dis rien, mais chaque fois je trouve ça vraiment pas banal ! Les mots doux, on ne s'en sert jamais, puisqu'ils sont bons « pour les faibles et les mous ». Le mot « chéri », par exemple, n'a jamais été prononcé dans la maison. Écrire « Ma petite maman chérie » me semble encore plus bizarre, vu le ton avec lequel elle me dicte ces mots. En réalité, ma mère déteste mon nom et s'arrange pour ne pas « m'appeler ». Et moi je m'arrange pour ne pas avoir à dire « maman ».

Le temps d'écriture doit être pris sur mon sommeil, puisqu'il s'agit d'un « cadeau ». Le soir, à l'heure du coucher, elle me fait asseoir sur le pouf face à sa coiffeuse. Ce n'est pas du tout pratique pour bien former mes lettres. D'habitude, quand je fais un pâté avec ma plume, elle devient hystérique et m'ordonne de recommencer ma page dix fois s'il le faut. Mais ces jours-là, la qualité de mon écriture n'a pas d'importance. Si je ne sais pas comment écrire un mot, elle me dit : « Écris-le comme tu veux. » Et ça c'est vraiment bizarre. En temps normal, elle me donne des coups de règle sur la tête quand je fais des fautes d'orthographe.

Parfois, ce qu'elle me dicte me fait pouffer intérieurement. Aujourd'hui, par exemple, je termine ma lettre en disant : « J'espère plus tard avoir un mari comme toi. » C'est totalement faux ! Si j'ai un mari plus tard, j'espère bien qu'il sera comme les ouvriers de l'usine Cathelain, pas comme lui. L'année dernière, j'ai dû écrire : « Jamais je ne voudrais d'un autre papa que toi. » Est-ce qu'on peut choisir son père ?

Quand j'ai fini d'écrire ma lettre « Bonne fête maman », elle me congédie sans une bise. Chez nous, on ne se touche jamais, même le jour de la fête des Mères. Je dois repartir dans ma chambre et attendre qu'elle soit couchée pour glisser ma lettre de vœux sous sa porte. Le

lendemain matin, elle la montre à mon père en disant : « Voyez ce que j'ai trouvé ce matin en me levant. » La lettre à mon père, elle, doit être glissée sous sa porte la veille du jour J moins un : pour lui prouver que je n'ai pas oublié la date.

Je ne comprends rien à ces lettres, comme à beaucoup d'autres choses. Mais je ne pose pas de questions. De toute façon, je n'aurais pas d'autre réponse que : « Il y a des règles, il faut les appliquer. Cesse de poser des questions idiotes. »

Il y a par exemple la règle du réveil. Ma chambre est séparée de celle de ma mère par son cabinet de toilette. Chaque matin, à 6 h 30, elle ouvre ma porte d'un coup, vlan ! elle allume la lumière et lance : « Debout ! » Pour ma mère, les gens qui se réveillent à 7 heures sont des « feignasses ». Sous ses yeux vigilants, je dois me lever immédiatement et m'habiller en moins de deux minutes. Après quoi elle me dit : « Va réveiller ton père et voir s'il va bien. »

Chaque matin, à 6 h 30, tout se passe exactement de la même façon. Sauf qu'il lui arrive de dire : « Va réveiller ton père et voir s'il est de bonne humeur. »

Mais ce matin, c'est différent. Quelque chose ne va pas. Elle retourne dans sa chambre tout de suite après avoir allumé ma lampe. J'enfile mes vêtements le plus vite possible pour ne pas sentir le froid. Puis je reste là sans savoir quoi faire. Si je ne vais pas réveiller mon père, je vais me faire engueuler. Mais si j'y vais alors qu'elle ne m'a rien dit, je vais me faire engueuler aussi. Je me creuse la tête pour essayer de me souvenir si on m'a dit quelque chose hier soir... Finalement, je décide qu'il vaut mieux aller frapper à la porte de mon père.

Est-ce que tout ça c'est parce que c'est aujourd'hui mon anniversaire ? Pour mon père l'anniversaire n'est pas une fête, et je dois être entraînée à ce que ça ne le devienne jamais. C'est pourquoi, chaque 23 novembre, ma récréation est supprimée et ma journée d'école allongée. Je m'attends avec inquiétude à un nouvel « enseignement » pour le jour de mes six ans.

Nous sommes dans la salle à manger. Ma mère et moi nous tenons debout devant mon père qui nous crucifie du regard. Je n'ai jamais vu ma mère aussi effrayée. Elle balbutie quelque chose sur quelqu'un qui a été tué, sur sa femme qui s'est jetée sur lui et sur la « fin du monde ». Mon père m'apostrophe de sa voix de stentor : « Comment elle l'a su ? Comment elle l'a appris ? » Je suis affolée. Je ne sais pas de quoi il parle. Elle a su quoi ? Ma gorge est serrée, pas un son ne sort. Il m'accuse de « couvrir » ma mère, puis il se tourne vers elle et c'est une avalanche de questions : « Comment tu l'as appris ? Qui t'a parlé de Kennedy ? Comment tu sais qu'il a été assassiné ? Réponds ! Imbécile ! Réponds. »

Quelqu'un a été assassiné ? Qui ? Est-ce que le cadavre est dans la maison ? Et pourquoi ma mère répète que c'est bientôt la troisième guerre mondiale ?

Elle finit par craquer et avoue qu'elle écoute la radio en cachette. Mon père est hors de lui. Il vocifère dans ma direction : « Où est cette radio ? Va la chercher ! » Je suis figée sur place, je sais seulement que je ne dois pas pleurer. Ma mère passe alors derrière moi et me donne un coup de genou dans le dos en disant entre ses dents : « Tu vois ce qui arrive quand c'est ton anniversaire ! » Elle remonte à l'étage et revient chargée d'un vieux poste avec de gros boutons. Mon père m'envoie chercher un marteau à la cave et ordonne à ma mère : « Donne un grand coup là-dedans. »

La nuit, j'entends ma mère pleurer dans sa chambre. Je me sens coupable, j'ai fait quelque chose de terrible et à cause de moi, quelqu'un est mort. Je me demande si mon père est mon père, s'il n'est pas en réalité le père de ma mère. Je me dis que c'est l'homme assassiné qui est son vrai mari. Il est donc mon vrai père, et il est peut-être mort en voulant nous aider. J'ai le cœur lourd et je tremble de froid dans mon lit.

La question me travaille : qui sont les vrais parents de ma mère ? Je m'aperçois que je n'en ai pas la moindre idée. Ma mère n'en parle jamais. Mon père n'est pas non plus un grand bavard, mais il lui arrive, pour mon édification, de raconter sa dure vie d'enfant pauvre. Petit, il devait se glisser entre les barreaux ou dans les soupiraux pour voler des produits que son père revendait dans son épicerie. C'était un homme très dur qui avait la main lourde. Mon père parle aussi des bombardements de la Grande Guerre, il avait douze ans en 1914, il a enduré la famine, il a dû manger des rats. Plus rarement, il évoque sa mère, et alors sa voix se met à trembler.

Ma mère, elle, n'a jamais rien à raconter sur son enfance. Quand je lui demande : « Qui est ta mère, où est-elle ? », elle répond par bribes. J'apprends peu à peu qu'elle est née dans une famille de mineurs de Fives. Ils étaient sept ou huit enfants, toutes des filles, sauf un garçon. « Ils ne sont pas instruits ni intelligents », précise-t-elle.

Je lui demande pourquoi elle s'est séparée d'eux. « Un jour, ma sœur aînée, Henriette, est venue avec ton père, qui m'est apparu la première fois comme un monsieur très grand et effrayant. Ils m'ont emmenée chez lui. Je ne savais pas que je ne reviendrais pas chez mes parents, mais quand je l'ai su, ça ne m'a pas manqué. » Elle est partie très tôt en pension, où elle était très heureuse. Puis elle a fait l'université pour être capable plus tard d'assurer ma scolarité à la maison.

« Quand ton père est venu me chercher, j'avais six ans, dit-elle. L'âge que tu as maintenant. Tu vois, je suis aussi importante pour lui

que toi. » C'est comme une lueur qui s'allume soudain au fond d'un tunnel. Je demande avec espoir : « Et moi, à l'âge que j'ai, est-ce que quelqu'un viendra me chercher aussi ? » Elle répond, glaciale : « On a fait tout ça pour toi, et tu ne comprends rien. Tu veux toujours partir. Si tu répètes ça à ton père, tu le tueras. Et tout sera ta faute. »

Madame Descombes

Pour mon père, la musique est plus importante que toutes les autres études. Comme ni lui ni ma mère ne sont musiciens, ils m'inscrivent aux cours par correspondance de l'École universelle. À cinq ans, je sais déjà solfier et lire les clés. Je commence à étudier les dièses et les bémols, les modes majeur et mineur. Il est temps d'apprendre à jouer d'un instrument. Mes parents veulent d'abord me faire travailler le piano par correspondance, mais ils finissent par admettre que ce n'est pas bien pratique.

C'est ainsi que Mme Descombes entre dans ma vie. Mes parents l'ont choisie parce qu'elle enseigne le piano au conservatoire de Lille et qu'elle a été concertiste. C'est une dame âgée, toute petite et maigre, avec des cheveux gris et courts, ce que je trouve bien beau. Je n'ai jamais vu de cheveux courts chez une femme. Elle me demande si je sais jouer. Je réponds timidement : « Je sais faire des gammes.

– Bon, fais-moi la gamme de *do* majeur. »

Sous son œil stupéfait, je fais la gamme correctement de la main droite mais à l'envers de la main gauche. Elle s'exclame : « Mais qui t'a appris ça ? » Comme ma mère assiste à cette première leçon, je n'ose pas dire que c'est elle qui m'a « expliqué » comment jouer une gamme en se basant sur le cours envoyé par l'École universelle. Je balbutie : « C'est moi, avec le cours. » Mme Descombes prend une voix dure : « Quand on ne sait pas, il faut se renseigner ! Tu n'avais qu'à demander à ta maman. »

Deux fois par mois, mes parents m'emmènent en voiture chez elle, près de Lille. C'est un long trajet qui me remplit le cœur d'angoisse. Il y a d'abord le souvenir cuisant de ma première leçon. J'ai honte d'avoir prétendu savoir jouer, alors que je ne savais pas. Il y a aussi la crainte d'avoir mal compris sa dernière leçon et mal fait mes exercices. Mais en même temps, je suis vraiment contente de la revoir. Elle a vite remis mes gammes à l'endroit. Elle m'apprend à lire toutes les clés.

Quand elle me montre comment jouer un morceau, mon cœur cogne dans ma poitrine tant elle joue bien. C'est un professeur sévère et exigeant, mais juste. Elle me pose une pièce de cinq francs sur chaque main pour qu'elles restent bien à plat pendant que je joue. Si je me

trompe, elle me donne un petit coup sec sur les doigts avec sa règle. Mais elle ne me fait jamais mal à l'âme. Elle frappe pour corriger mes erreurs. Je connais la discipline et nous la respectons toutes les deux. Elle ne fait pas de confidences ni de compliments. Mais j'adore Mme Descombes et je sens qu'elle est contente de mes progrès.

Nous travaillons sur son beau piano demi-queue, devant un tableau peint par sa fille. Mme Descombes m'a dit une fois que sa fille n'a jamais été intéressée par la musique. Comme elle préférerait le dessin, elle a choisi de devenir artiste peintre. Je regarde le tableau et je ne comprends pas bien comment elle a pu « choisir ». On fait les choses parce qu'on doit les faire.

Mme Descombes ne supporte pas les musiciens qui font tout un tas d'expressions en jouant. Lorsqu'il m'arrive de froncer les sourcils ou de me mordre la lèvre, elle sort un miroir de sa sacoche et le place devant moi : « On n'est pas au cirque ici, tu n'es pas un singe qui amuse le monde avec ses grimaces. Tu interprètes une œuvre, c'est ta musique qui doit porter l'expression, pas ton visage. »

Autre chose que Mme Descombes ne supporte pas, c'est les mains abîmées. Quand elle voit mes grosses éraflures, elle me gronde. Je baisse la tête. Je n'ose pas lui dire que mon père a lancé un nouveau chantier de construction. Cette année, on bétonne le sol des caves. Comme chaque fois, il demande aux ouvriers, Albert et Rémi, de m'employer comme « manœuvre » deux fois deux heures chaque jour. « Pour apprendre les dures réalités de la vie. » Je dois donc charrier des brouettes de sable, faire tourner la bétonnière et transporter des tas de briques à la main. Avec interdiction formelle d'utiliser des gants de protection.

Un jour où j'ai le bout des doigts sanguinolent et douloureux, elle se met en colère : « Ça suffit maintenant, je vais m'expliquer avec tes parents, il faut qu'ils arrêtent. » Comment a-t-elle deviné ? Ce jour-là, le cours terminé, je l'entends dire à ma mère : « Vous savez à quel point les mains des pianistes sont importantes. De toute façon, ce n'est pas normal qu'une petite fille ait les doigts dans cet état. » Elle veut absolument descendre en discuter avec mon père qui attend dans la voiture. Ma mère l'arrête : « Écoutez, mon mari est malade, nous devons repartir. Mais je vous promets de lui en parler. » Mme Descombes ajoute : « Elle a un bon niveau, elle est douée, il faut que vous l'inscriviez au conservatoire où elle pourra préparer sérieusement les concours. » Je m'imagine immédiatement partant avec Mme Descombes pour le conservatoire où je rencontre d'autres musiciens et où je travaille très dur. Je suis prête à tout pour qu'elle soit fière de moi.

Ce n'est pas la première fois que Mme Descombes mentionne le conservatoire. Mais ma mère n'en dit jamais rien. Avant de démarrer,

mon père demande : « Tout s'est bien passé ? » Cette fois aussi, ma mère répond oui. J'essaie de parler du conservatoire, ma mère m'interrompt : « Tais-toi, tout ça c'est des bêtises. » Mon père demande : « Tout ça quoi ? » Elle répond : « Non, rien, je vous expliquerai plus tard. »

Longtemps après, j'imagine qu'on sonne à la porte : c'est Mme Descombes qui vient voir mon père et exiger que j'aille au conservatoire. En réalité, je n'entends plus jamais parler d'elle. Mes parents ne disent rien et je n'ose pas les interroger. C'est comme si elle n'avait jamais existé.

Pas question pour autant d'arrêter le piano. Mon père décide que désormais, ce sera Yves, mon professeur d'accordéon, qui se chargera aussi du piano. Yves dirige un petit orchestre qui tourne dans les bals de campagne. C'est un excellent musicien capable de jouer du Liszt et du Chopin, mais il m'effraie par ses sautes d'humeur.

Enfant, Yves a été entraîné à l'accordéon à la dure, attaché douze heures par jour à sa chaise par son père. Ce qui a fait de lui un virtuose, mais un épouvantable professeur. Maigre, fumant sans cesse, il me fait travailler en s'agitant autour de moi. À la moindre faute, il me couvre d'insultes, les taloches volent. Il hurle tellement que je n'arrive pas à comprendre où je me suis trompée.

Il est parfois moins nerveux, mais c'est plus inquiétant. Quand il veut me punir, il me jette sa bière au visage. Ou bien il éteint sa cigarette sur mes cuisses. Je suis tellement crispée que je joue de mal en pis. Les sanctions pleuvent. Pendant le premier cours de piano, il est visiblement surpris par mon niveau qui doit beaucoup à Mme Descombes. « Comment se fait-il que tu joues si bien ? Quand je pense qu'avec moi à l'accordéon, tu t'y prends comme un manche ! » En un instant, son étonnement se transforme en rage. Il m'envoie deux claques et pour finir de calmer sa mauvaise humeur, saisit mes partitions préférées et les déchire en petits morceaux.

Mon père sonne les trois coups pour me convoquer dans la véranda : « Tu vas bientôt avoir sept ans, tu peux comprendre ce que je vais te dire. Je t'ai déjà expliqué ce qu'étaient les camps de concentration allemands pendant la guerre. Lorsque tu arrives dans un camp, on te prend tout ce que tu as. Si tu as une dent en or, on te l'enlève. Que tu arrives riche et beau ou pauvre et laid, on te met en pyjama et on te rase la tête. Si tu es capable, ça ne se voit pas. Les gardiens sont bêtes et vicieux. Montrer ton intelligence est dangereux.

« Les seules personnes qui sortent vivantes des camps de concentration sont les musiciens. Il y a toujours eu et il y aura toujours des orchestres. Parce que les moutons aiment s'agiter au lieu de penser. Les gardiens, qui sont des moutons de Panurge, adorent s'agiter au son de la musique et c'est pourquoi ils soignent leurs

musiciens et les nourrissent mieux que les autres.

« Tu dois connaître toutes les formes de musique, mais tu auras plus de chances de t'en sortir avec une valse musette qu'avec un concerto. Pour les instruments, tu ne peux pas savoir à l'avance lesquels seront les plus demandés. Tu vas donc en étudier plusieurs. On va changer ton programme pour intégrer le temps nécessaire à cette étude. J'ai convoqué Yves pour qu'il me donne la liste des instruments à commander pour toi. Va. »

Pas une seconde la brutalité d'Yves n'entre en ligne de compte. Il devient mon professeur de musique attitré pendant de longues années. Ce que mon père apprécie par-dessus tout, c'est le fait qu'il maîtrise de nombreux instruments. Sous ses injures et ses gifles, j'apprends à jouer, en plus de l'accordéon et du piano, de la guitare, de la clarinette, du violon, du saxophone ténor et de la trompette. Quand j'aurai huit ans, je serai à peu près armée pour survivre dans un camp de concentration.

Nous, les Sagittaires

Mon père possède dans son bureau deux coffres plus grands que moi. Avec leur allure large et massive, je les trouve presque beaux, presque rassurants. L'un des deux est à combinaison. Mon père me convoque parfois dans cette pièce pour m'apprendre comment ouvrir un coffre-fort sans en connaître le code. Ce sera très utile, m'explique-t-il, si je me trouve plus tard dans le besoin. Je dois dans ce cas repérer un casino à braquer. L'avantage des coffres de casinos, c'est que, tout en étant pleins d'argent, ils sont moins protégés qu'à la Banque de France. Une fois le coffre ouvert, je dois impérativement respecter une règle : ne prendre que l'argent liquide et laisser les bijoux et autres valeurs. C'est au moment d'écouler les bijoux qu'on se fait prendre, les receleurs étant souvent de mèche avec la police.

Il me fait asseoir par terre et poser mon oreille contre le mécanisme. Pendant qu'il manipule délicatement les boutons gradués dans un sens puis dans l'autre, je dois écouter attentivement les bruits émis par les cadrans qui tournent sur leur axe. À mi-voix, d'un ton calme, il me détaille chaque étape avec une patience étonnante qui tranche avec sa brusquerie habituelle. J'aime bien ces moments où, plongés dans un silence profond, nous tendons l'oreille tous les deux vers le clicliclicli à peine perceptible du mécanisme caché derrière la porte métallique.

L'entraînement ne dure jamais très longtemps. « Bon maintenant, il est temps que tu retournes à l'école. » Avant de partir, je cherche quelque chose de gentil à lui dire. Une fois, je lui ai demandé : « Tu crois qu'un jour je saurai ouvrir les coffres comme toi ? – Tu es ma fille, tu sauras ouvrir tous les coffres-forts. » Dans sa bouche, c'est un compliment sincère qui me met du baume au cœur. J'aimerais tant qu'il m'apprécie un peu !

Parfois, mon père me fait venir dans la grande salle du billard pour m'expliquer la mappemonde, un très grand globe terrestre monté sur pied et enchâssé dans un cercle en bois. C'est un merveilleux objet qui me fait rêver. Je ne sais pas dans quelle matière il est fait, mais sa surface est lisse et douce sous mes doigts. Quand je suis seule dans cette pièce, je caresse la planète Terre qui renferme tant de lieux magiques. Je la fais tourner et pose mon doigt au hasard, puis je rouvre les yeux et je me promets à voix basse : « Plus tard, tu

voyageras là ! » Je contemple les signes zodiacaux gravés sur le cercle. Mon père m'a appris à reconnaître le centaure en train de bander son arc. « C'est nous, dit-il, nous, les Sagittaires. » Il ne croit pas aux « conneries de l'astrologie », mais malgré tout il a un faible pour notre signe. Chaque fois que je le peux, je vais contempler la fabuleuse créature moitié homme, moitié cheval, j'admire sa force, son arc tendu et cette flèche « pointée vers la bonne direction », comme dit mon père, qui ajoute toujours un commentaire que j'ai du mal à mettre en rapport avec le sens de la flèche : « Agir avec discernement ! »

Une fois, je lui demande quel est le signe de ma mère. D'un doigt dédaigneux, il désigne le pauvre scorpion rampant honteusement. J'ai de la peine pour ma mère. Mais je me dis que, étant du signe juste avant le nôtre, elle doit bien avoir un peu de cheval aussi.

Mon père me montre sur la mappemonde tous les pays qu'il a survolés en aérostat en compagnie de sa coéquipière préférée, ma tante Henriette. Mon père parle d'elle comme d'un être extraordinaire, comme lui aviatrice et passionnée de ballon ascensionnel. Je n'ai vu ma tante Henriette qu'une seule fois. Peu après notre entrée dans la maison, elle est venue, accompagnée de deux merveilleux chiens collets. J'étais trop petite, et je n'ai qu'un vague souvenir d'elle.

Avant la guerre, alors que ma mère était tout bébé, Henriette et mon père naviguaient souvent ensemble et remportaient des courses d'aéronef. Il se rappelle avec ravissement toutes les fois où, sur le point d'atterrir, il a dû jeter en hâte du lest car elle avait aperçu un taureau dans les parages et refusait net de toucher terre ! Et ils reprenaient de la hauteur, ne sachant pas où et quand ils pourraient de nouveau atterrir.

Leurs aventures les avaient amenés un jour, à la suite d'une énorme erreur de navigation, au-dessus d'une ville allemande, Landsberg sur la Warthe, pendant un discours d'Hitler ! Il me montre alors une photo où on les voit en compagnie de quatre officiers allemands et deux autres messieurs en civil, ma tante affichant un sourire crispé au centre du groupe d'hommes qui semblent fascinés par ce petit bout de femme en chemise d'homme à carreaux et culotte de cheval.

Les terreurs et les erreurs d'Henriette ne suscitent chez mon père qu'amusement. En l'écoutant, je me dis qu'Henriette doit être une femme vraiment bien. Si nous arrivions à sa cheville, ma mère et moi, nous aussi nous aurions droit à l'indulgence et l'admiration de mon père.

Pendant la guerre, Henriette s'est engagée comme infirmière et c'est dans les hôpitaux militaires qu'elle a rencontré le médecin qui allait devenir son mari. Mon père, lui, s'est investi dans la résistance à Lille. Il a creusé des souterrains pour permettre à des Juifs de s'enfuir vers la Belgique. Il s'est mis aussi au marché noir pour avoir de quoi payer

de la nourriture, des papiers et des passeurs pour aider les fugitifs.

Quand mon père me raconte sa jeunesse, son visage s'éclaire, sa voix s'adoucit. Je suis fascinée autant par les histoires qu'il me raconte que par les expressions que je vois soudain apparaître sur ses traits d'ordinaire si fermés. Il a été un héros. J'aurais tellement aimé être née plus tôt pour rencontrer l'homme fougueux et passionné qu'il était. Le centaure ailé qui traversait l'Europe sur une erreur d'aiguillage. Le Robin des Bois qui risquait sa vie pour arracher les opprimés des griffes des nazis. Le grand dignitaire franc-maçon qui pouvait « tout se permettre », comme par exemple se présenter en chaussures rouges devant la reine d'Angleterre. Le « chevalier bienfaisant de la Cité sainte » qui œuvrait en secret pour le bien de l'humanité. Je garde un souvenir ébahi de ce chevalier en grande tenue, portant l'épée et une grande croix sur la poitrine, qui apparaissait certains soirs dans ma chambre d'enfant. Mais c'était avant. Avant qu'il ne décide de quitter ce monde abominable et de s'enfermer avec nous dans la maison.

La dernière fois que mon père m'a ordonné de l'accompagner dans l'atelier derrière la piscine, il m'a fait déballer un paquet : des mètres et des mètres d'une drôle de matière jaune pâle. C'est avec ce tissu spécial qu'étaient faits les ballons. Il date de l'époque, après la guerre, où mon père a œuvré pour relancer les ballons à gaz à l'aérodrome de Bondues. Henriette et lui ont été les premiers à voler de nouveau dans des aérostats qu'ils avaient fabriqués de leurs propres mains. Parfois, je vais caresser en cachette ce tissu magique, et je m'imagine créant moi aussi un ballon pour m'envoler avec Linda et Pitou.

La piscine

Depuis que je n'ai plus de cours de piano avec Mme Descombes, nous ne quittons pratiquement plus la maison. Tout est organisé pour limiter au minimum les sorties. Pas besoin d'aller par exemple chez le boulanger : nous avons un pétrin et un four professionnel où ma mère et moi faisons le pain deux fois par mois. Inutile d'aller chez l'épicier : quatre fois par an, une grosse commande est passée par téléphone et les courses sont livrées par camion.

De loin en loin, il nous arrive encore de sortir, toujours ensemble et toujours à bord de la Peugeot qui dort dans le garage attenant à la maison. C'est chaque fois une opération compliquée qui nous met les nerfs en pelote. Souvent, les batteries sont à plat. Il faut les recharger, ce qui suffit à remettre le projet à plus tard, ou même à l'annuler. Si par bonheur le moteur démarre, tout doit s'enchaîner très vite : je suis déjà assise à l'avant et mon père a déjà commencé à faire marche arrière quand ma mère ouvre le portail ; puis elle le referme en un clin d'œil et saute sur le siège arrière. La grosse Peugeot part en trombe comme si nous avions une mission vitale à accomplir. En réalité, nous allons au marché d'Hazebrouck acheter des poussins pour notre basse-cour.

Pendant le trajet, je me fais toute petite sur le siège passager. Les rares fois où nous sortons, mon père m'ordonne de monter à l'avant. Je vois bien que ma mère me jette des regards noirs dans le rétroviseur. Est-ce qu'elle sait que j'échangerais volontiers ma place contre la sienne ? Quand nous nous retrouvons seules loin des oreilles de mon père, elle me glisse : « Tu sais, c'est la place du mort. S'il y a un freinage un peu brusque, tu passes au travers du pare-brise. En cas d'accident, il meurt et il t'emmène avec lui dans la mort. C'est pour ça que ton père te met là. Moi, il me protège. »

Je ne sais pas pourquoi elle m'en veut, je reste muette. De toute façon, mon esprit est entièrement occupé par la tension extrême qui marque toutes nos sorties. Mes parents me surveillent d'une manière encore plus tatillonne que d'habitude. Je me sens oppressée. Du coin de l'œil, je vole des images de toutes ces choses que j'adorerais aller regarder de plus près. Mais mon père nous fixe la minute exacte où nous devons être de retour. Pendant qu'il attend dans la voiture, nous

faisons nos achats en courant, un œil sur la montre.

Notre dernière sortie remonte à trois mois. Nous sommes allés à Hazebrouck faire le plein de poussins. Au retour, mon père s'est arrêté sur la grand-place et ma mère et moi avons fait un saut à la librairie-papeterie. Je lui ai demandé si je pouvais regarder les livres. Le libraire a dit gentiment : « Les livres pour enfants, c'est juste là. »

« Dépêche-toi, ton père attend. » J'ai attrapé au hasard un livre de la Bibliothèque rose et un autre de la Bibliothèque verte. Ma mère les a payés en hâte avant de les dissimuler dans son sac. Elle n'a pas eu besoin de me dire de ne pas en souffler mot. Mon père veut que je lise des livres importants. Il m'interdirait sûrement ces bouquins et incendierait ma mère pour m'avoir autorisée à les prendre. Sur le chemin du retour, je me ronge les sangs. Si elle refusait de me les donner une fois arrivés à la maison ?

Mais ce jour-là, il y a eu un miracle. Une fois que nous nous sommes retrouvées seules, ma mère m'a tendu sans un mot le paquet du libraire. J'ai caché les livres entre mon matelas et mon sommier. Le soir, j'ai attendu qu'il n'y ait plus de bruits à l'étage, et j'ai contemplé mes nouvelles merveilles, les reliures cartonnées, le dessin imprimé en couleurs sur la couverture brillante. C'était la première fois que je lisais des livres pour enfants. Je les avais pris en pensant qu'ils racontaient l'histoire de différentes bibliothèques. C'était en fait un « Club des Cinq », et un « Alice Roy détective ».

Tous les soirs, après ma journée d'école, de musique et de travaux manuels, j'ai droit à une demi-heure de lecture au lit. Quand je suis certaine que mon père dort, je profite de la rare indulgence de ma mère pour me plonger avec délices dans les aventures de mes héros enfantins. Éblouie, je les lis et relis sans fin. Alice et les Cinq sont mes vraies récréations. Ils ouvrent une fenêtre sur ce monde étourdissant de vie que mon père m'interdit d'explorer.

Un jour, ma mère m'entend chanter un air que j'apprends au piano, ce qui suffit à la mettre hors d'elle. Elle se souvient alors des deux livres et m'ordonne de les lui apporter. « Tu tournes mal depuis quelque temps. C'est sûrement à cause de ces livres que j'ai fait l'erreur de t'acheter. Confisqués. » Je prends un air penaud comme chaque fois qu'elle me réprimande. Mais en réalité, ça n'a pas beaucoup d'importance. Je connais si bien l'histoire de mes héros que je peux me replonger dedans juste en pensée.

Parfois, ma mère ferme les yeux sur mes infractions à la discipline. La plupart du temps, elle est encore plus sévère que mon père. Quand il est présent, je la sens dévorée de nervosité. Elle craint par-dessus tout d'apparaître à ses yeux comme une mauvaise éducatrice, incompétente et faible. Dès que nous sommes seules dans notre classe

du second étage, elle me pressure sans ménagement pour obtenir des résultats scolaires qu'elle veut « mieux qu'excellents ».

Une des premières choses qu'elle a dû m'enseigner, c'est la lecture et l'écriture. Je me souviens combien elle était exaspérée par la lenteur de mes progrès. Quand mon père me donnait une page à lire à haute voix, je faisais des fautes. Du coin de l'œil, je la voyais noire de honte et de rage. L'écriture, c'était encore pire. Pourquoi fallait-il que j'apprenne à écrire avec une plume et un encrier ? Elle surveillait mes pleins et mes déliés, et le moindre pâté la mettait en fureur. Elle arrachait ma page et m'en redonnait une nouvelle à écrire. J'étais encore trop petite, je ne savais pas comment empêcher mes larmes de tomber. L'encre de mes mots était vite détrempée, ce qui la rendait encore plus hystérique. Je sortais des cours d'écriture les mains toutes noires.

Ma mère me voit comme un être sournois, un puits sans fond de mauvaise volonté. De même que je fais exprès de consteller mes pages de taches, j'ai fait exprès d'ébrécher la plaque de verre qui recouvre la grande table de la salle à manger. Je fais exprès de manquer une marche, de m'arracher la peau des mains en désherbant le parc. De tomber, de m'égratigner. Je suis une « tricheuse », une « comédienne ». Tout ce que je cherche, c'est attirer l'attention sur moi.

Alors que j'apprenais à lire et à écrire, j'ai appris aussi à monter à bicyclette. J'avais un vélo d'enfant stabilisé à l'arrière par une paire de petites roues. Ma mère m'a dit : « Maintenant, on retire les petites roues. » Mon père était derrière nous et observait la scène sans rien dire. Elle m'a fait monter sur ce vélo devenu subitement instable, m'a attrapée à deux mains et vlan ! elle m'a lancée sur le plan incliné de l'allée. En tombant, je me suis éraflée la jambe sur les cailloux. De douleur, de peine, d'humiliation, j'ai éclaté en larmes. Mais devant leurs visages fermés, mes sanglots se sont taris d'eux-mêmes. Sans un mot, ma mère m'a remise sur le vélo et m'a relancée autant de fois qu'il fallait pour que je sache me tenir en équilibre.

Mes écorchures ont été soignées sur place, ma mère maintenant mon genou pendant que mon père versait de l'alcool à 90° en insistant sur les plaies. Interdiction de pleurer ou de gémir. Je dois « serrer les dents ».

J'ai appris à nager de la même façon. Pas question bien sûr d'aller à la piscine municipale. L'été de mes quatre ans, mon père a fait construire « exprès pour moi » une piscine au fond du parc. Ce n'est pas un joli bassin d'eau bleue. Plutôt une sorte de tranchée longue et étroite encaissée entre des murs de béton. L'eau est sombre et glacée, on n'en voit pas le fond.

Comme pour le vélo, ma première leçon a été simple et rapide : ma

mère m'a jetée à l'eau. Je me suis débattue, j'ai crié, j'ai bu la tasse. Au moment où j'allais couler pour de bon, elle a plongé et m'a repêchée. Et on a recommencé. J'ai hurlé de nouveau, j'ai pleuré, je me suis étranglée. De nouveau ma mère m'a sortie de l'eau. « Tu seras punie pour avoir pleurniché bêtement », m'a-t-elle dit avant de me repousser sans ménagement dans la piscine. Mon corps se débattait pour échapper à la noyade. Mais mon esprit se recroquevillait un peu plus à chaque plongeon.

Mon père, qui observait la scène à l'écart des éclaboussures, m'a dit d'un ton inflexible : « Quelqu'un de fort ne pleure pas. Tu dois savoir nager. C'est indispensable au cas où tu tomberais d'un pont, ou si tu as besoin de t'évader. » Peu à peu, j'ai appris à garder la tête hors de l'eau. Je suis même devenue une bonne nageuse, mais je hais l'eau, tout comme je hais cette piscine où je dois continuer à m'entraîner.

Pour montrer que je ne suis pas une « poule mouillée », je dois maintenant plonger dans l'eau glacée d'un coup, sans faire de chichis. Chaque fois, j'en ai le souffle coupé. Mais mon père exige que je ne rate pas une occasion de « fortifier » mon endurance.

Cap Gris-Nez

Un couple d'amis de mon père, Ginette et François, sont venus passer quelques jours chez nous. J'aime bien François. C'est un petit bonhomme presque chauve, toujours d'humeur égale. Il me parle gentiment, il est drôle, il adore rigoler. Une excursion exceptionnelle est programmée. On va au Cap Gris-Nez, en face des côtes anglaises. « Oh, ça va être rigolo ! » L'enthousiasme de François me contamine. Avec lui, je suis sûre que ça va être bien plus amusant que le marché d'Hazebrouck. La décision a été prise si facilement. Peut-être qu'à partir de maintenant il y aura d'autres excursions. Je me sens légère comme un papillon.

Mais dès qu'on arrive au cap, mon père m'impose un nouvel exercice « pour m'aguerrir » : il exige que j'aille me pencher au bord des falaises. Non, non, non. Je ne veux pas, je ne peux pas ! Je sais maintenant assez bien cacher mes peurs. Mais là, impossible ! Je suis tellement paralysée que je n'arrive pas à faire un pas. Mon père, excédé, m'attrape alors avec l'aide de ma mère et de Ginette. Ils m'emmènent de force au bord du précipice et me maintiennent la tête au-dessus du vide. Je me cabre d'horreur. Paupières serrées, je sens le vide m'aspirer. Je suis malade de vertige.

Pendant que je me débats, j'aperçois au loin le pull bleu et le pantalon clair de François. Il fait mine de se promener. Il a les mains dans les poches, l'air assez gêné. Je lui suis reconnaissante de rester à l'écart de ces mains qui m'agrippent, contre lesquelles je suis absolument impuissante. Je suis la chose de mes parents. Il n'y a plus aucun espace de vie en moi ou autour de moi. Est-ce que je hurle ? Est-ce que je sanglote ? Je sais seulement qu'on me jette à l'arrière de la voiture et qu'on la ferme à clé.

Moi qui ne rêve que de sortir, j'espère de toutes mes forces qu'on me laissera enfermée... Si la simple idée de m'approcher du haut d'une falaise me jette dans une telle hystérie, c'est que je suis trop stupide, trop lâche, trop décevante. Ma mère a raison, sans eux je serais à Bailleul.

Le lendemain, mon père sonne trois coups. Je suis convoquée. Mon

cœur s'emballa. J'interromps immédiatement ma lecture et je vais à l'office pour voir sur le tableau d'où provient la sonnerie : de sa chambre. Je remonte l'escalier avec appréhension. Je frappe à sa porte et j'attends l'autorisation d'entrer. Puis je m'assieds en prenant soin de respecter la « position de concentration » : ni trop devant, ni trop derrière. Pour mes parents, ceux qui s'appuient au dossier sont des fainéants, et ceux qui s'assoient au bord sont des mous. Mon père passe son poing fermé le long de mon dos pour vérifier que je ne frôle pas le dossier. Puis il donne un grand coup dans un des pieds du devant. Si je suis trop près du bord, je tombe. Comme je suis assise « au bon niveau du milieu », je reste stable sur ma chaise.

Puis il s'installe face à moi et plonge ses yeux dans les miens. Sous aucun prétexte je ne dois détourner mon regard.

Il commence l'« enseignement » : « Le Troisième Reich a été une des nations les plus fortes, meilleure encore que celle de Sparte. La nation du Troisième Reich va revenir et dominer le monde. Si elle est supérieure à toutes les autres, c'est à cause de l'enseignement et de l'entraînement dispensés à sa jeunesse. Une formation *dure* – il détache le mot sans élever la voix –, *sans aucune place pour la faiblesse* – il détache chaque mot. Une jeunesse dure, cruelle, forte, sans peur, inébranlable. C'est cela, mon enseignement. Aucune place pour la faiblesse. Il te faut des exercices physiques durs. Ton esprit vaincra car il est plus fort que ton corps, ensuite il sera capable de dominer la matière. »

Il se tait, les yeux toujours plongés dans les miens. Au bout d'un moment, il ordonne : « Maintenant, va. »

Je me lève en faisant bien attention de ne pas faire crisser ma chaise. Il est interdit de faire crisser sa chaise après les enseignements.

Ma conduite inqualifiable au cap Gris-Nez me vaut la punition maximale. On ne m'adressera plus la parole pendant trois semaines, sauf pour les enseignements. Ginette et François ne me parleront pas non plus. Ensuite, pendant les trois semaines suivantes, on me vouvoiera. De mon côté, tout au long de ces six semaines, j'aurai interdiction de parler, sauf pour répondre aux questions, et je devrai alors vouvoyer.

En temps normal, déjà, nous parlons peu. Mon père ne « dialogue » pas, il ne fait pas « la conversation ». Il donne des « enseignements » ou des ordres. Dès qu'il ouvre la bouche, je l'écoute avec une attention extrême. Il arrive souvent que je ne comprenne rien à ce qu'il dit. J'entre alors en panique intérieure. Pendant que je force mes yeux à rester fixés sur les siens, je sens mon esprit se cogner comme un oiseau affolé aux parois de mon cerveau. À table, si je trouve le courage de poser une question, il rugit : « Tu parles si tu as quelque chose d'intelligent à dire. » Je ne comprends pas le concept d'« intelligent ».

Du coup, je reste la plupart du temps muette. C'est ma mère qui parle de moi. Elle commence ses phrases par « elle ». Parfois, mon nom est cité. Je me fais alors toute petite, même quand elle ne dit rien de négatif, comme par exemple : « Ce matin, Maude a étudié la deuxième déclinaison en latin. » Ça me fait tout drôle. Je ne l'entends prononcer mon nom que dans deux occasions : lorsqu'elle parle de moi à mon père, ou lorsqu'elle me hurle dessus.

Je découvre que l'interdiction de parler est bien plus terrible que je ne l'imaginais. Je me sens emprisonnée dans une forteresse de mutisme qui se rétrécit de jour en jour, je n'ai plus le droit de résister, je n'ai plus le droit de ressentir. J'ai l'impression de disparaître au fond de moi. Le plus difficile, c'est l'heure des repas. On mange dans un silence de mort. Je suis tellement tendue que j'en deviens encore plus maladroite : je renverse mon verre, je fais tinter mon couvert dans l'assiette. Mon père me foudroie du regard. J'ai du mal à avaler et je mâche interminablement. « Seuls les faibles mâchent longuement, avaler de gros morceaux force l'estomac à être à ton service, ce qui forge ton caractère et ta force. » Quand il était jeune, il remportait toujours son pari d'avaler six œufs durs pendant la durée des douze coups de midi. Mais moi, j'ai beau faire je n'arrive pas à déglutir. Ma mère finit par me crier : « Ça suffit maintenant ! Dégagez ! Allez étudier. »

Si je ne suis pas au bord du suicide, c'est grâce à une merveilleuse consolation que j'ai découverte contre le vide du silence : la conversation des animaux. Que je sois penchée sur un devoir ou occupée aux travaux manuels, je tends secrètement l'oreille vers le bavardage incessant des oiseaux du jardin. On entend l'un poser une question, l'autre lui répondre, un troisième intervenir. Puis ils discutent tous ensemble. Parfois, un chien lance un appel au loin. Un autre lui fait écho, puis un troisième, un quatrième... Et soudain, tous les chiens du village et des alentours se joignent au charivari général.

J'essaie de deviner le sens de ces discussions pleines d'ardeur qui commencent par des apartés, des conciliabules, et qui explosent périodiquement dans un intense brouhaha joyeux où tout le monde parle en même temps. Est-ce une basse-cour qui accueille avec intérêt un nouveau venu ? Une écurie qui se réjouit de voir une jument retrouver son poulain ? Je pense à Linda derrière ses barreaux. Je suis sûre qu'elle aussi écoute attentivement. Mais j'ai beau aiguïser mon oreille, je n'entends jamais sa voix dans le chœur des chiens. A-t-elle comme moi reçu l'ordre de se taire ?

En étudiant au piano les Inventions à deux et trois voix de Bach, j'ai fait une découverte encore plus passionnante : la musique a ses propres conversations. La main droite lance une phrase, la gauche réagit, la droite reprend, la gauche suit. Et, comme chez les animaux,

les deux mains finissent par jouer ensemble. Ces dialogues me ravissent. Je les joue et les rejoue sans me lasser. Petit à petit, j'y ajoute des improvisations de mon cru, calquées sur les pépiements qui me parviennent du jardin : ma main droite répète une phrase qu'un oiseau vient de moduler, la gauche pastiche la réponse d'un autre. Je reproduis aussi fidèlement que possible la causerie, puis je laisse courir librement mes deux mains sur le piano en faisant mine de suivre attentivement la partition. Pour masquer mon stratagème, je fais semblant d'étudier une pièce que mes parents ne connaissent pas. Ne sachant pas lire la musique, ils n'y voient que du feu.

Plusieurs mois après les périodes de silence, j'ai toujours du mal à faire sortir des sons de ma bouche. Je bafouille, je rougis, j'avale mes mots. Le pire, c'est quand ma mère me prévient à mi-voix en descendant l'escalier : « Tu n'as pas intérêt à te tromper, Monsieur Didier va t'interroger. » J'arrive tremblante devant lui. Il termine chacune de ses questions par un : « Réfléchis bien avant de répondre. » Il n'en faut pas plus pour que ma voix se mette à chevroter, sombrant rapidement dans un balbutiement lamentable. Quand il hurle : « Articule quand tu parles ! Ar-ti-cule ! », il n'y a plus que quelques borborygmes qui sortent de ma gorge. Excédé, mon père me renvoie : « Va ! Tu reviendras quand tu sauras. » Je me retire en refoulant mes larmes. J'ai la bonne réponse, mais je n'arrive pas à la faire sortir.

Mes parents sont persuadés que je bafouille exprès pour masquer le fait que je n'ai pas appris ma leçon. Ils sont tous deux très mécontents. Ma mère redoute d'être tenue responsable de mes mauvaises performances. Mon père, lui, frémit à l'idée que, malgré tous ses efforts et tous les entraînements qu'il m'impose, je me révèle finalement être ce qu'il déteste le plus au monde : une « chiffie molle ».

« Écoute-moi bien, répète-t-il. Nous ne sommes pas comme tout le monde. Nous ne sommes pas des moutons de Panurge. Nous appartenons à la famille des esprits forts. Tu vas devenir un esprit fort comme moi. Ne me déçois pas, ne deviens pas une faible comme ta mère. » Penché sur moi de toute sa taille de géant, il me parle sans me quitter des yeux, appuyant chaque syllabe, terrible comme un dieu de l'Olympe. Depuis que j'apprends la mythologie grecque, je vois Zeus, dieu de la foudre, des éclairs et du tonnerre, sous les traits de mon père.

La cave

C'est le milieu de la nuit. Nous descendons tous les trois l'escalier de la cave. J'ai un pull par-dessus mon pyjama, et les pieds nus. D'habitude, pour éviter d'attraper froid, je n'ai pas le droit de circuler déchaussée. J'avance en frissonnant, je crains de me blesser sur quelque chose de coupant. Devant moi, la silhouette massive de mon père. Derrière moi, ma mère qui referme la porte à clé. Pourquoi ferme-t-elle à clé ? Je ne comprends rien à ce qui se passe et je me mets à trembler. À chaque marche, on s'enfonce un peu plus dans l'odeur de la cave, des effluves d'humidité, de moisi qui me soulèvent le cœur.

Mon père m'installe sur une chaise posée au milieu de la salle principale. J'entends sa respiration un peu lourde et je vois les petits poils gris et drus de sa barbe qui ont poussé depuis le rasage d'hier matin. Je guette subrepticement autour de moi pour voir si j'aperçois des souris. Il y a le tas de charbon pas loin, et peut-être des rats cachés derrière. Rien qu'à cette idée, je suis au bord de l'évanouissement.

Mon père dit : « Tu vas rester ici sans bouger. Tu vas méditer sur la mort. Ouvre ton cerveau. » Je n'ai aucune idée de ce que ça veut dire, mais je n'essaie pas de comprendre. Je ne pense qu'à ce qui va se passer. Que va-t-il exiger de moi ? Qu'est-ce qui va m'arriver ? Ils ne vont pas me laisser là ? Et le pire se produit : je les entends s'éloigner, puis la lampe de la cave s'éteint. Il y a encore une faible lueur qui parvient de l'escalier. Tout à coup, c'est le noir.

Ils sont partis en éteignant les lumières.

Mes yeux se cognent aux ténèbres. Seules mes oreilles perçoivent quelque chose, et ce que j'entends me précipite dans un abîme d'épouvante. Une foule de petits bruits sinistres, des bruits de bestioles qui s'activent dans l'obscurité, qui chicotent, qui courent, qui s'arrêtent, qui farfouillent, qui repartent. Je hurle au fond de moi, mais aucun son ne sort car j'ai les lèvres convulsivement serrées. Mon père m'a expliqué que si j'ouvre la bouche, des souris ou même des rats le sentiront et en profiteront pour grimper sur moi, entrer dans ma bouche et me dévorer de l'intérieur. Il a vu plusieurs personnes mourir de cette façon dans les caves où il s'est réfugié pendant les bombardements de la guerre de 14. Je me demande avec angoisse si

les souris ne risquent pas d'entrer aussi par mes oreilles. Mais si je les bloque avec mes mains, je n'entendrai plus rien, je serai aveugle et sourde.

Je ne suis qu'un misérable amas de peur. Je bouge le moins possible, je respire le moins possible, je réprime mon tremblement, je mange l'intérieur de mes joues pour empêcher mes dents de claquer, j'essaie de disparaître, de me rendre transparente, inexistante. Peut-être que les bêtes oublieront ma présence. Mais j'ai si mal au ventre. J'ai peur que ma vessie ne lâche, c'est sûrement le genre d'odeur qui attirerait aussitôt une famille entière de rats. Je les entends s'affairer autour de moi. Parfois les bruits de pattes se rapprochent. Parfois, j'entends la bête s'arrêter et tâter un pied de ma chaise. À cet instant, tout en moi se liquéfie. Mes pieds se soulèvent comme par un ressort. Je les maintiens en hauteur dans une posture douloureuse. Parfois, je dois les rabaisser. Je le fais avec mille précautions, pour éviter qu'ils ne se posent directement sur le dos ou les dents d'une de ces bêtes.

Enfin, la lumière rejaillit, c'est ma mère qui vient me chercher. Je ne marche pas, je vole vers l'escalier que j'escalade presque à quatre pattes, le plus vite possible, vers cette porte ouverte qu'il faut absolument atteindre avant qu'elle ne se referme. Je sais qu'il n'y a pas de raison qu'elle se referme. Mais une voix en moi hurle : « Dépêche-toi, sors au plus vite, ou sinon tu te retrouveras enfermée ici pour toujours. » J'entends ma mère dans mon dos : « Regardez-moi cette poule mouillée ! » Je m'en fiche. Je dois sortir.

Je me suis tellement « quittée » cette nuit-là, la terreur s'est tellement imprimée dans mon corps, que je ne me souviens d'aucun soulagement. Je ne me souviens pas du reste de la nuit, comment j'ai dormi, dans quel état je me suis réveillée. Le lendemain, le rythme de la journée a été le même. Après l'épreuve, aucune compensation aux heures de sommeil en moins ni à la tempête d'émotions. « Sinon, où est l'épreuve ? » dit mon père.

Un mois plus tard, quand mes parents me réveillent de nouveau au milieu de la nuit, je comprends en un éclair : ce n'était pas une épreuve isolée, c'était le début d'un entraînement que je vais devoir subir tous les mois. Je ne sais pas comment je réussis à placer un pied devant l'autre. Je descends les marches comme un automate, sans même tenter de m'enfuir. Comme si j'étais ligotée sur un tapis roulant m'emmenant vers un hachoir qui va me découper en tranches. Bientôt, l'odeur nauséuse de la cave me submerge. Bientôt je me retrouve suffoquant dans l'horreur absolue du noir absolu et du silence absolu. Je prie de toutes mes forces pour que ça s'arrête, pour disparaître. J'appelle la mort, je la supplie de venir me prendre. Est-ce que c'est ça, « méditer sur la mort » ?

Une nuit, au moment où nous descendons tous les trois l'escalier de

la cave, mon père, qui a oublié de courber sa haute taille, se cogne violemment le front contre une poutrelle métallique. L'épreuve est immédiatement suspendue. Quand mon père est blessé ou malade, tout s'arrête sur-le-champ jusqu'à ce qu'il se rétablisse. Nous remontons donc en hâte pour soigner sa blessure. Secrètement, je me sens soulagée. En même temps, je me sens coupable. Je suis une mauvaise fille qui se réjouit de la blessure de son père. Une mauvaise fille qui aura à payer sa mauvaise pensée.

Je n'ai pas à attendre bien longtemps. Le mois suivant, mon père ne m'accompagne plus quand je descends à la cave. Je vois en passant qu'un morceau de mousse jaune a été fixé à l'endroit où il s'est cogné la dernière fois. Dans un éclair de nostalgie, je retrouve la joie inespérée que j'avais éprouvée. Je suis donc vraiment une mauvaise personne. Et voici ma punition : ma mère me fait enfiler un gilet sur lequel des grelots ont été cousus, avant de me faire asseoir sur un tabouret. Je n'ai plus la possibilité de m'adosser, c'est-à-dire que je n'ai plus la possibilité de maintenir mes pieds en hauteur. Si je bouge, mes parents entendront de l'office les clochettes tinter. Je décide que ça m'est égal, que tout m'est désormais égal.

Mais je sens mon cœur s'accélérer au rythme des pas de ma mère remontant l'escalier. La lumière s'éteint tout à fait, j'entends le bruit de la clé qui tourne dans la serrure. Les ténèbres m'avalent de nouveau. Je suis une nouvelle fois l'esclave des bruits. J'ai des chaussures maintenant. De temps en temps, je les claque l'une contre l'autre en faisant très attention de ne pas faire tinter les grelots de mon gilet. Ça doit être efficace, car juste après mon claquement de semelles, j'entends des bruits de pattes qui détalent.

Mon père m'explique pourquoi je dois méditer sur la mort : il s'agit de m'habituer au royaume des morts, d'être à l'aise avec eux et qu'ils soient à l'aise avec moi. Les ténèbres permettent d'entrer en communication avec eux. Plus tard j'aurai à circuler entre le royaume des vivants et le royaume des morts. Je crois qu'il ne sait pas que ce qui me terrorise, ce ne sont pas les morts, ce sont les rats. Je ne lui en dis rien, car s'il le savait je suis persuadée qu'il voudrait me guérir de mes peurs en m'obligeant à côtoyer les rats de plus près encore.

Arthur

Après avoir appris à faire du vélo et à nager, je dois maintenant apprendre à monter à cheval. Mon père exige que je sois une cavalière aussi accomplie que la Maude de Will l'Écarlate. Il y a aussi des motivations plus pratiques. Tout d'abord, ça peut être très utile en cas d'évasion, tout comme de savoir nager. Deuxièmement, c'est indispensable quand arrivera le moment où je serai, comme mon père, initiée dans un ordre de chevalerie – après m'être fait passer pour un homme, cela va sans dire. J'ai beau tourner et retourner cette explication dans ma tête, elle me laisse perplexe. Mon père est certes un chevalier, mais jamais il n'est monté sur le dos d'un cheval...

Il y a une troisième raison, encore plus indiscutable : je dois pouvoir me faire embaucher dans un cirque au cas où j'aurai besoin, plus tard, de me cacher ou de circuler incognito. Dans un cirque, on ne vous demande pas vos papiers, on vous demande de savoir vous tenir à cheval, marcher sur les mains et faire des sauts périlleux. « Tu vas acquérir toutes ces capacités, affirme mon père. Pour l'instant, on commence par le cheval. »

Il est bien sûr hors de question que je fréquente un club d'équitation. Je m'exercerai sous la direction de ma mère, dans le parc où existe déjà une petite écurie près de la mare aux canards. Mon père vient d'acheter un cheval à un villageois. Il s'appelle Arthur et c'est un amour de double poney à la robe pie noire et blanche. Entre Arthur et moi, le coup de foudre est instantané. Quand il me voit, il s'éclaire d'un grand sourire. Il me donne une tape de la tête, puis l'abaisse pour me permettre de grimper sur son dos. J'escalade son cou en m'accrochant à sa crinière et me retrouve assise à contre-sens. Il attend que je me retourne et nous voilà partis tous les deux dans les allées du parc.

Je le chevauche à cru, empoignant à pleines mains sa crinière. Je suis au comble du bonheur. J'aime l'odeur d'Arthur, j'adore le bruit de ses sabots claquant sur les cailloux rouges. Quand nous arrivons sur la pelouse, il se met à courir, mais pas trop vite : il prend soin de ne pas me faire basculer. Je saute sur son dos au rythme de son petit trot et mon cœur bondit de joie.

Un peu plus tard, commandée par correspondance à Manufrance,

arrive une selle marron vif qui dégage une forte odeur de cuir et coûte vingt mille francs. Mes parents ne cessent de me rappeler combien elle est chère. Moi je trouve surtout qu'elle est très lourde pour un petit gabarit comme Arthur. Ma mère veut me montrer comment harnacher un cheval. Elle installe le collier, le licol, puis elle pose la selle et entreprend d'attacher la sangle... sans s'apercevoir qu'Arthur a gonflé le ventre. Puis elle pose un pied dans l'étrier et prend son élan pour passer l'autre jambe par-dessus la croupe. C'est alors que le petit malin rentre son ventre d'un coup, ce qui fait glisser la selle et... patatras ! La voilà affalée entre les jambes d'Arthur, le chignon défait, les épingles éparpillés sur le gravier, l'air atrocement vexé. Pendant ce temps, Arthur, très digne, garde la tête haute comme si l'événement ne méritait pas qu'on y accorde la moindre attention.

Ma mère se relève et envoie des coups de pied dans le ventre du cheval. Le flegme inébranlable d'Arthur, son refus de s'énerver, de ruer ou de mordre me plongent dans un fou rire incontrôlable. Elle s'en va en laissant tout en plan. Même la claque qu'elle me lance en passant ne fait que relancer mon hilarité. C'est en hoquetant que je défais les sangles et démonte la selle si lourde que je vacille en la portant. Puis je défais le collier et retire le mors. Mon père suit la scène sans dire un mot. Je sens ses yeux désapprobateurs dans mon dos, mais j'essaie de ne pas y penser, je pourrais de nouveau éclater de rire.

Deux semaines plus tard, une cravache arrive dans un paquet de Manufrance. Ma mère selle de nouveau Arthur. Mais cette fois, quelques coups de cravache le persuadent de dégonfler son ventre. Elle réussit donc à le sangler correctement et à le chevaucher. Arthur s'ébranle, mais il marche au pas, tête baissée, refusant de prendre le trot. Ma mère me dit : « Regarde bien : c'est de cette façon qu'il faut monter, pas comme tu fais, comme une sauvageonne. » Je ne sais pas ce que « sauvageonne » veut dire au juste, mais c'est un joli mot. Je veux bien être une sauvageonne, surtout si ça comprend tout ce que nous vivons, Arthur et moi.

Il y en a une autre qu'Arthur aime, c'est Linda. Pendant la journée, je le vois parfois planté devant sa grille. Le matin, quand je dois enfermer la chienne à huit heures moins dix, Arthur essaie lui aussi d'entrer dans la niche. C'est impossible, bien sûr. Mais je sais que tous les deux se rattrapent la nuit : Linda va le rejoindre dans l'écurie. Avant de m'endormir, je les imagine lovés l'un contre l'autre. Et je me vois blottie dans leur chaleur.

Est-ce qu'on peut dire qu'un animal nous apprend la joie ? Au fond de mon désarroi, j'ai la chance inouïe d'avoir cette grande source de bonheur. À l'idée de retrouver Arthur, mon cœur se gonfle de tendresse et de légèreté. Ou simplement à l'idée de passer à côté de

lui, de cueillir à la volée le regard ravi qu'il me lance. La nuit, je me remémore sa tête, imperturbable, encaissant avec patience les coups de pied. Et je ris doucement sous ma couverture. J'aime Arthur. J'aime Linda. Linda aime Arthur, Arthur aime Linda. Ensemble nous sommes forts et beaux, même si c'est dur. Rien que pour nos instants d'amour, tout mérite d'être supporté.

Et il y a de plus en plus de choses à supporter. La « pédagogie dure » nécessite que je m'habitue à des conditions de vie spartiates. Il faut exclure les distractions, bien sûr. Il faut apprendre à dormir le moins possible, le sommeil étant une perte de temps. Il faut aussi s'entraîner à se passer de tous les plaisirs, en commençant par le régal des papilles qui est le plus sûr chemin vers le ramollissement. Ma mère fait livrer du beurre, de la farine, du sucre, de l'huile, de la levure, etc., par dizaines de kilos. Mais jamais nous n'avons droit à des fruits, du yaourt, du chocolat ni à aucune autre friandise. Pour les besoins de mon entraînement, je dois aussi respecter des règles spéciales, comme de ne jamais manger de pain frais. Ma portion du pain que nous cuisons chaque quinzaine est systématiquement mise à part pour rassir.

Se faire plaisir constitue une faute grave. Mon père tient absolument à démystifier les fêtes, surtout celles de fin d'année, les pires de toutes par le déferlement de réjouissances frelatées qu'elles entraînent partout dans le monde. Je dois m'entraîner à ne pas me vautrer dans ces erreurs. Chez nous, Noël et le Nouvel An sont synonymes de surcroît de travail. Après dîner, ma mère et moi devons remonter dans la salle de classe et enchaîner six heures de cours supplémentaires jusqu'à 2 heures du matin. Au programme, les matières les plus rébarbatives, comme le latin, l'allemand, les mathématiques... Le lendemain, malgré les heures de sommeil en moins, mon père n'admet aucune dérogation à l'emploi du temps habituel.

L'an dernier, à Noël, le facteur est venu proposer des calendriers de la Poste. Mon père l'a fait entrer et lui a fait servir un verre de cognac. Puis il m'a dit : « Maude, vas-y, choisis un calendrier. » Je les ai contemplés un à un, ils étaient si beaux ! J'ai fini par en choisir un qui représentait une adorable portée de chiots. En relevant la tête, j'ai croisé le regard de mon père qui m'a foudroyée sur place.

Finalement, ma mère a glissé un billet au facteur et l'a raccompagné à la porte. Mon père s'est tourné vers moi. Sa voix a éclaté comme le tonnerre : « Maude, quand je te dis de choisir, ça ne veut pas dire "choisir". Ça veut dire prendre ce qui est devant toi d'un air décidé, de sorte que l'autre ne décèle aucune hésitation chez toi. Choisir n'est pas se faire plaisir. Seuls les faibles hésitent et se font plaisir. La vie n'est pas une partie de plaisir, c'est un combat sans merci. Si tu montres à quelqu'un ce qui te fait plaisir, tu lui montres tes failles, et cette

personne en profitera pour te broyer. Quand tu agis comme tu viens de le faire, tu nous mets tous en péril. »

Je suis sûre que mon père a raison. Tout de même, comment peut-il m'accuser d'être obsédée par le plaisir ? Le plaisir, je sais ce que c'est, on en parle dans les livres : les glaces, les gâteaux, les fêtes, les bals, les sapins de Noël... Ce sont des choses que je n'ai ni vues ni goûtées, et franchement elles ne me manquent pas. Pourquoi persiste-t-il à me soupçonner ? Je n'ai jamais rêvé d'un sapin de Noël.

Moi, ce qui me fait rêver, ce sont les papillons, les coccinelles, les trèfles. Les gueules-de-loup qui ressemblent à des petites bouches quand on les pince, et avec lesquelles je m'imagine discuter, en regrettant de ne pas être ventriloque pour mettre des paroles sur leurs mouvements de lèvres. Les croque-poux qu'Arthur et moi cueillons en cachette pour nous régaler de leur goût amer. Les oiseaux qui volent dans le ciel et ne sont pas arrêtés par les grilles de la maison. Et les tourterelles, surtout quand elles se bécotent.

Depuis l'épisode du calendrier, j'ai compris que je dois masquer mes ravissements et mes enthousiasmes. Désormais, quand j'aperçois une merveille, je prends un air indifférent.

Le tueur

Pour mon père, le confort fait partie des « plaisirs » pernicieux à combattre. Les lits n'ont pas à être douilletts, les draps n'ont pas à être agréables au toucher, ni les sièges à être commodes. Étant donné les nombreuses heures que je passe au piano, Mme Descombes avait suggéré à plusieurs reprises que mon tabouret soit remplacé par un siège Beethoven permettant de s'adosser. En vain, bien sûr.

De même, malgré les hivers polaires du nord de la France, l'immense maison est à peine chauffée. Ma chambre ne doit pas l'être du tout, pour se conformer aux préceptes d'une éducation « à la dure ». Parfois, il y fait tellement froid que mes vitres sont recouvertes de gel à l'intérieur. Pendant la moitié de l'année, l'heure du coucher et celui du réveil sont des instants de torture que j'essaie d'atténuer en m'habillant et me déshabillant le plus vite possible.

Pour les mêmes raisons, je dois me laver à l'eau froide. « L'eau chaude, c'est pour les mous. Plus tard, si tu es emprisonnée, tu dois montrer que l'eau glacée ne te fait pas peur. Tu dois être capable de faire ta toilette même avec de la neige, et sans sourciller. » Mes parents, eux, ont droit à l'eau chaude, spécialement mon père qui, étant « la volonté même », n'a plus rien à prouver.

Nous nous baignons une fois par semaine. Mon père ne croit pas aux vertus de la toilette quotidienne : « Ton corps secrète une couche d'anticorps qui te protège des germes. Quand tu te baignes, tu perds ton immunité et tu t'exposes aux maladies », affirme-t-il. Et il ajoute : « Sauf si tu le fais dans la même eau que moi : je te protège des pollutions extérieures. » C'est pourquoi je dois attendre que mes parents terminent leur toilette pour me plonger dans la baignoire sans changer l'eau. Mon père répète : « Te laisser mon eau est un honneur que je te fais. Tu profites ainsi de mes énergies qui entrent en toi. » Non seulement cette eau a largement eu le temps de refroidir, mais elle est recouverte d'une horrible mousse grise mélangée à la paille Lux. Je me lave en vitesse, lèvres et paupières serrées, essayant de respirer le moins possible.

Toujours dans le but de m'« endurcir le cuir », je dois désormais, avec ma mère, assister le boucher qui vient tous les quatre ou cinq mois tuer les animaux sur pied que mon père fait livrer. Chaque fois,

ce sont deux ou trois journées éprouvantes qui commencent par un réveil à 3 h 30 du matin. Celui qu'on appelle « le tueur », un employé de l'abattoir de Wormhout, arrive à 4 heures. En attendant le camion de livraison, nous lui servons du vin blanc dans la cuisine. Il débite des propos d'une telle stupidité que nous nous jetons des coups d'œil effarés. Fascinée, je contemple l'unique dent qui lui reste, un chicot marron suspendu à sa mâchoire supérieure, qu'il ne cesse de faire bouger d'un mouvement incessant de sa langue.

Je dois l'accompagner quand il fait sortir la bête du camion. S'il s'agit d'un bœuf, nous allons dans l'écurie. Il sort de son sac une sorte de gros pistolet à poinçon qu'il place entre les deux yeux de l'animal. Et il tire. Le bœuf tombe brutalement avec un son mat. Il le suspend à un crochet, la tête en bas. Quand il s'agit d'un mouton ou d'un cochon, nous le menons près de la volière, en plein air, où le tueur l'égorge à l'aide d'un grand couteau. Puis il traîne la carcasse à l'intérieur de l'écurie pour la suspendre. Avec les cochons, c'est très dur. Ils comprennent ce qui les attend et résistent de toutes leurs forces en poussant des hurlements à glacer le sang.

Le tueur ne se laisse pas démonter. Il continue sa tâche comme s'il hachait du bois. Pour que la viande ne soit pas dure, explique-t-il, il faut laisser les bêtes suspendues vingt-quatre heures. Il repart donc et ne revient que le lendemain matin, toujours aux aurores, cette fois pour attaquer le dépeçage. Il transporte d'abord la carcasse, quartier par quartier, vers la cave où nous l'attendons pour la suite des opérations. Au fur et à mesure qu'il débite la viande en morceaux, ma mère et moi les emballons. Le nom de chaque pièce doit être noté sur une étiquette avant d'être mise au congélateur. Un bœuf ou un mouton, ce sont des centaines de morceaux qui remplissent peu à peu les trois gros congélateurs installés côte à côte et reliés à un groupe électrogène. Puis on passe aux bas morceaux : le tueur vide les intestins et fabrique le boudin noir. Nous travaillons jusqu'au soir, plongés dans l'odeur épouvantable du sang et de la viande crue. Parfois, la tâche n'est pas terminée et le tueur doit revenir de nouveau le lendemain pour l'achever.

Je déteste être enfermée dans cette cave, plongée dans cette odeur de mort. J'ai mal au dos, j'ai la nausée. C'est interminable, tous ces paquets. Mais le pire du pire, c'est l'abattage du veau. Pour que sa viande très délicate ne « tourne » pas, il faut qu'il soit calme et détendu. À moi revient la tâche de passer du temps avec lui, de l'apaiser. Avec son grand sourire édenté, le tueur explique : « Ah, rien de tel qu'un enfant et, encore mieux, une petite fille, pour calmer les animaux ! »

On me laisse donc seule avec le veau attaché à une chaîne près de l'écurie. Combien de temps je reste là ? J'ai un peu peur de l'animal,

qui est bien plus gros que moi. J'ai peur aussi de rater ma mission. Mon père m'a dit qu'on saura dès demain, à la couleur de la viande, si j'ai fait ce qu'il faut. Si elle est rose, c'est raté, il faudra ramener un autre veau pour le tuer. Je lui parle doucement, je prie pour que sa viande ne soit pas rose. Mais plus je le caresse, plus mon cœur va vers lui. Je voudrais que le temps s'arrête, que le moment de sa mort soit éternellement repoussé.

Sans que je l'aie entendu venir, le tueur se dresse devant l'animal et d'un geste vif, il applique le pistolet sur son front. Le veau s'effondre d'un coup. Dans son regard, une interrogation éperdue : « Pourquoi ? » Il m'arrive aussi de tomber, le pied coincé sous le corps inanimé. Le tueur me dégage alors en s'esclaffant.

Pendant les jours d'abattage, je ploie sous le manque de sommeil, la fatigue, la puanteur, la violence des émotions. Ma mère a elle aussi les nerfs en vrille. Parfois, sans crier gare, nous sommes prises toutes les deux d'un fou rire convulsif à la vue d'une expression ahurie du tueur ou à la suite d'une sottise qu'il vient de proférer. Nous avons le plus grand mal à retrouver notre sérieux. Il suffit alors que nous échangions un bref coup d'œil pour pouffer de plus belle.

À table, nous faisons des efforts immenses pour réprimer notre hilarité. Le rire irrite mon père au plus haut point. Pour lui, c'est une déperdition d'énergie, la preuve qu'on est incapable de se contenir. Le sourire ne trouve pas plus grâce à ses yeux. S'il me surprend souriant aux anges, il m'assène : « Tu veux être l'idiote du village ? Seuls les imbéciles sourient. Ton visage doit rester sérieux et inexpressif pour déstabiliser tes adversaires. Ne rien montrer. »

Nous fuyons vers la cuisine, sous prétexte de servir le dessert. La présence d'un invité est une des rares occasions où le repas se termine par une tarte aux pommes du jardin. La dernière fois que le tueur est venu, un accident s'est produit. Pendant le trajet vers la véranda, la tarte glisse et atterrit sur une poignée de poils de Linda ! Nous nous regardons catastrophées : mon père va nous agonir d'injures devant ce crétin. Sans dire mot, nous ramassons la tarte et retournons dans la cuisine. Ma mère la gratte tant bien que mal avec un couteau, avant de la replacer au centre du plat.

Dès les premières bouchées, le tueur manque s'étouffer. Entre deux quintes de toux, il répète d'un ton surpris : « C'est drôle, c'est comme si j'avais avalé un poil. » Pendant que, sérieux comme un pape, mon père le regarde suffoquer, ma mère et moi nous affairons à débarrasser la table, les yeux baissés, évitant par-dessus tout de croiser le regard. Puis nous fonçons vers la cuisine, où nous pouvons enfin nous tordre de rire. Au bout de longues minutes, nous sommes assez calmées pour nous regarder sans pouffer. Ma mère pose un instant ses yeux encore ivres de gaieté sur les miens. Puis, très vite, nous détournons les yeux,

gênées. Nous n'avons pas l'habitude.

Les vrilles

Dans la vie, il y a deux sortes de vrilles. Celle qui se met au travail pour forer le sol là où elle se trouve, sans perdre de temps, qui poursuit sa tâche même si elle tombe sur des cailloux ou des briques, et qui s'enfonce dans la terre millimètre par millimètre. Et celle qui veut percer au plus vite et qui pour cela décide de chercher d'abord le « bon » sol. Quelque temps plus tard, la première a réussi à s'enfoncer entièrement, alors que la seconde est encore en train de sauter ici et là, n'ayant jamais trouvé le point qui n'oppose pas de résistance.

Je dois suivre l'exemple de la première vrille, celle qui triomphe à force de persévérance. Mais l'idée que je devienne un jour cette chose fichée dans le sol jusqu'au cou m'angoisse au plus haut point. Moi, j'envie plutôt le sort de celle qui sautille partout sans se poser nulle part. Je n'en dis rien, bien sûr, mais mes parents semblent l'avoir deviné. Quand je m'intéresse à quelque chose qui n'est pas prévu dans mon enseignement, que je demande par exemple à faire de l'espagnol ou du saut à la corde, mon père profère d'un ton sévère : « La vrille ! »

La lecture du *Joueur de flûte d'Hamelin* m'avait donné envie d'apprendre la flûte. Vu le nombre d'instruments que je dois pratiquer, je ne pensais pas que cela créerait un problème. J'ai eu droit à : « La vrille ! » Si, en classe, je pose une question sur le cours que nous sommes en train d'étudier, comme par exemple « Comment vivent les enfants esquimaux ? », ma mère répond : « Qu'est-ce que ton père t'a appris avec la vrille ? »

Est-ce à cause de ma préférence secrète pour la vrille frivole ? De mes curiosités déplacées ? Ou de mon envie sûrement trop marquée d'aller voir le monde de l'autre côté des grilles du jardin ? Nous avons complètement arrêté les sorties et voici des mois que personne n'évoque plus la possibilité d'aller au marché d'Hazebrouck ni nulle part ailleurs. Quand mon père me convoque, il insiste sur la parabole des deux vrilles. Il doit trouver que mon esprit est trop dispersé.

Parfois, il m'ordonne de regarder fixement la pendule ancienne posée sur la cheminée de la salle à manger. « Maude, maintenant écoute-moi bien : tu vas fixer le mouvement sans penser à autre chose, tu le fais tant que je ne dis pas d'arrêter. » Mon père apprécie tellement ces horloges sous verre au balancier doré pivotant qu'il en a

acheté tout un lot. Elles trônent en bonne place dans au moins sept ou huit des pièces de la maison. Il ignore bien sûr que je les déteste. Je les ressens comme des ennemies. Elles me font peur, et en même temps elles m'inspirent du mépris à cause de leur stupide mécanique, leur fausse dorure, leur sempiternel « je tourne d'un côté, je tourne de l'autre, un coup à gauche, un coup à droite » et leur ridicule fierté de vivre sous cloche...

Ce matin, en montant à la classe, ma mère déclare de but en blanc : « À partir de ce soir, tu vas changer de chambre. Tu as sept ans, tu as l'âge. Ton père a décidé. » Je me demande pourquoi il a pris cette décision. Je soupçonne que ce n'est pas tant pour m'éloigner de ma mère, dont la chambre est séparée de la mienne par un petit cabinet de toilette, que pour éliminer les occasions de dissipation. Ma fenêtre donne en effet sur la rue, et, chance extraordinaire, elle est dépourvue de volet. A-t-il deviné que je glisse chaque soir ma tête sous le rideau de velours rouge et contemple en cachette la vie merveilleuse des voisins d'en face ? Je les vois circuler tranquillement d'une pièce à l'autre, se parler, regarder la télévision. Parfois, ils ouvrent une boîte de biscuits et piochent dedans. Ça m'épate qu'on puisse manger comme ça, sans être à table, sans demander la permission... Le tout avec toutes les lumières allumées, comme s'ils n'étaient pas conscients du danger des tireurs embusqués.

J'attends l'heure du coucher en tremblant. Je ne sais pas où je vais atterrir cette nuit. Toutes les pièces me font peur. Celle qui m'effraie le moins, c'est la chambre d'amis. Elle est redoutablement grande, mais au moins une de ses fenêtres donne sur la rue, sur les voitures, les passants, la vie... J'espère éperdument qu'on m'attribuera cette chambre-là.

Le soir, mes parents me font ramasser mes affaires. C'est vite fait, je n'ai qu'un pyjama, une brosse à dents, un gros gilet, deux paires de chaussettes et quatre culottes. Je les suis dans le couloir. Nous passons devant la chambre d'amis. Nous dépassons la porte qui donne sur l'immense chambre de mon père et nous arrêtons devant la suivante. « Voilà où tu vas être maintenant. Comme ça, je pourrai entendre tout ce que tu fais. Et maintenant, tu me fermes ce volet », décrète mon père. Avant de partir, il m'explique qu'il doit verrouiller ma porte, « au cas où des cambrioleurs pénétreraient dans la maison, pour qu'ils ne viennent pas t'attaquer ».

Je reste seule, perturbée par l'odeur inconnue de cette chambre étrangère. Je suis si triste et j'ai tellement froid, loin de la lueur des réverbères et des bruits du dehors. Il n'y a plus rien qui s'interpose entre moi et mes terreurs nocturnes.

En changeant de chambre, j'entre dans une nouvelle phase de ma vie. Je dois maintenant respecter mon programme à la minute.

Chaque matin, nous accordons nos montres, « exactement comme les poseurs de bombe et les auteurs d'attentats », explique mon père, car, comme pour eux, notre succès dépend de notre précision. Mon père, qui est extrêmement ponctuel, m'a offert une montre d'adulte quand j'ai eu cinq ans et a exigé que je sache lire l'heure.

Depuis que je suis petite, j'ai l'habitude de respecter un emploi du temps serré. Dernièrement, ma mère a commencé à chronométrer mes passages aux toilettes ; dès que je dépasse trois minutes, elle vient frapper à la porte des W-C : « Tu en as encore pour longtemps ? Sors de là maintenant ! » Désormais c'est toute ma journée, du réveil à 6 heures au coucher à 23 h 30, qui doit être réglée comme une horloge. Elle doit se dérouler selon un programme détaillé établi par mes parents et inscrit dans un grand cahier. Je n'ai pas le droit de le lire. C'est ma mère qui m'en donne oralement lecture, souvent en présence de mon père.

En cas de modification, comme par exemple quand mon professeur de musique remet un cours au lendemain, ou que des travaux exceptionnels ont cours dans le jardin, elle l'inscrit dans le cahier. Ces changements me sont notifiés au cours des repas. Chaque jour de ma vie est couché dans ce cahier, du lundi matin au dimanche soir, été comme hiver, sans exception. Les heures de lever ou de coucher peuvent changer quand nous devons assister le tueur ou pendant les « fêtes ». Mais même ces variations obéissent à des règles immuables.

Autre grand changement : c'est moi désormais qui suis chargée de réveiller la maison. Pour cela, il faut que je me lève avant tout le monde. Bien que j'aie un vieux réveil, je n'ai pas le droit de m'en servir, je dois être capable de me réveiller par la seule volonté. Parfois, quand la journée de travail s'est prolongée plus que d'habitude, je remonte le réveil en cachette et je le fourre sous mes couvertures dans l'espoir d'en atténuer la sonnerie. Mais c'est une précaution inutile. Je redoute tant d'être prise en flagrant délit que c'est comme si j'avais avalé une pendule qui déclenche l'ouverture de mes yeux juste avant l'heure. Chaque matin, je respire à l'idée d'avoir évité l'échec, l'humiliation et les punitions.

L'emploi du temps

Levée à 6 heures, je dois être prête et habillée en dix minutes. J'ai maintenant une clé qui me permet de déverrouiller ma porte et d'aller réveiller ma mère à 6 h 10 précises. « Quand je dis 6 h 10, ce n'est pas 6 h 09 ni 6 h 11 », insiste mon père. J'attends dans ma chambre que l'aiguille des minutes se mette sur le neuf, je me plante dans le couloir et, à l'instant précis où l'aiguille atteint le dix, je frappe à sa porte.

Puis je descends prendre mon petit-déjeuner dans la cuisine, en dix minutes, debout, pour ne pas perdre de temps. Je fais réchauffer le café prêt depuis la veille. Je verse dans mon bol un peu de lait Gloria en boîte. Je n'aime pas l'odeur du lait Gloria, mais je dois en prendre « pour me fortifier », tout comme les deux sucres que je dois ajouter au café. Je prends le morceau de pain dur sorti la veille exprès pour moi. Il m'arrive de le tremper furtivement dans le café. Je sais que c'est formellement interdit. Mais j'ai parfois tellement mal aux dents que je prends le risque d'enfreindre la règle, l'oreille aux aguets.

Ma mère descend parfois sans bruit et se dissimule dans l'office pour m'observer. Petite, il m'arrivait souvent de sursauter en la découvrant immobile derrière moi. Elle me fixait alors sans un mot, puis esquissait un pâle sourire, l'air de dire « Je t'ai à l'œil, tu ne m'échapperas pas ». Je ne pouvais plus déglutir, je me sentais coupable d'une faute grave, mais laquelle ?

Je connais maintenant tellement bien les bruits de la maison que je détecte le craquement le plus ténu. Je sais qu'elle est en train de descendre sur la pointe des pieds, je sais qu'elle s'est postée derrière la porte de l'office. Je ne me retourne pas. Je l'entends retenir son souffle, moi aussi je respire le moins possible. Je suis « parfaite » dans ma façon de manger debout, puis de rincer mon bol. Je l'entends alors repartir, ce que confirme bientôt le grincement d'une certaine marche de l'escalier.

À 6 h 20, je me rends dans la salle à manger l'hiver, la véranda l'été, pour trente minutes de solfège. Tout en solfiant à voix haute, je dois battre la mesure avec une baguette sur une sorte de caisse en bois que mon père a fait fabriquer, de sorte que ma mère puisse contrôler mon travail pendant qu'elle s'affaire dans la cuisine.

À 6 h 50, je sors dans le jardin pour vingt minutes de marche rapide

en étant impérativement peu couverte. En hiver, il fait très froid et complètement noir. La lumière du préau de la cuisine est mon seul repère. Armée d'une lampe de poche, je dois me diriger du côté des volières et de la serre, une partie du parc qui n'est pas visible de l'extérieur. Mon père exige que je ne prenne jamais deux fois le même itinéraire. « Comme c'est un horaire régulier, il faut absolument varier le circuit, sinon un individu qui aurait franchi le mur saurait où se cacher pour te kidnapper. »

J'ai très froid, mais je suis contente d'aller dans cette partie-là du jardin. Linda me suit dans le noir, je sens sa présence derrière moi. Je n'ose pas lui parler, de peur d'alerter les « individus embusqués ». Nous allons voir Arthur dans l'écurie. Je le caresse sans bruit, j'enfouis mon visage dans sa crinière, son odeur réchauffe mes os glacés.

Au printemps, quand il commence à faire clair, je dois passer par le poulailler pour ramasser les œufs. Parfois, je dois aussi passer par la cabane des canards. Je déteste ça. Je sais que le matin de bonne heure, des rats musqués s'y cachent. La peur au ventre, je fouille la paille à la recherche des œufs de cane. Parfois c'est au-dessus de mes forces. Je prétends alors ne pas avoir trouvé d'œufs. Peut-être que les rats les ont mangés ?

Puis je monte seule dans la classe pour réviser pendant quarante minutes les leçons sur lesquelles ma mère m'interrogera dans la journée. À 7 h 50, je descends chercher Linda pour l'enfermer dans sa niche. Il faut faire vite avant le moment capital : le réveil de mon père. À 7 h 58 tapantes je retrouve ma mère dans sa chambre qui prononce chaque jour la phrase rituelle : « Maintenant, va réveiller Monsieur Didier et voir s'il est de bonne humeur. » Nous savons toutes les deux que ce n'est pas de son humeur qu'il s'agit. Je dois en réalité aller vérifier s'il est toujours vivant, car tous les jours avant de se coucher, mon père profère d'un ton plein de sous-entendus terribles : « Je ne sais pas si je serai encore là demain matin. »

À 8 heures, je frappe en tremblant à la porte de mon père. Pendant quelques secondes interminables, je redoute de découvrir que j'ai encore commis une faute grave, qu'un terrible drame va bientôt se déclencher dont je suis la seule coupable. J'entends finalement sa voix m'ordonner : « Entre. » Pendant les quarante minutes qui suivent, je fais le service de mon père. Je n'allume pas tout de suite pour ne pas agresser ses yeux. Je vais ouvrir les doubles rideaux, allumer la petite ampoule de son cabinet de toilette et ensuite seulement sa lampe de chevet.

Pendant qu'il s'assied au bord du lit, je vais chercher le pot de chambre. Ce n'est pas un pot ordinaire, mais un bocal en verre qui lui permet de contrôler l'existence de grumeaux blancs dans ses urines, signes d'un excès d'albumine. Je me place devant lui afin qu'il pisse

dans le pot. Chaque matin, la nausée monte en moi au fur et à mesure que le bocal se réchauffe dans mes mains. Je ne veux rien voir, je ferme les yeux. Mais je ne peux boucher mes narines. Je pars en chancelant vider le pot dans les W-C à l'étage.

Ma mère arrive avec un plateau. Nous calons les oreillers derrière mon père qui s'est rassis dans le lit et nous assistons debout à ce qu'il appelle son « déjeuner », du café au lait avec du pain beurré.

Après quoi nous l'habillons. Il a soixante-deux ans, il n'est pas invalide, il pourrait le faire tout seul. Mais il se laisse manipuler passivement pendant que nous lui mettons son pantalon et son gilet. C'est mon « privilège » de lui enfiler les chaussettes puis les chaussures.

Pendant que mon père descend s'installer dans la salle à manger, ma mère et moi montons au deuxième étage. Il est 8 h 40, la classe du matin va durer un peu plus de deux heures, jusqu'à 11 heures. Après quoi je dois redescendre pour une heure d'allemand avec mon père. Pendant ce temps, ma mère prépare le déjeuner.

Plus encore que les cours de ma mère, je redoute celui de mon père. Il ne connaît pas vraiment l'allemand. Sa méthode consiste à me faire réciter, debout devant lui, des phrases qu'il m'a ordonné d'apprendre par cœur, sans me donner d'indications sur la prononciation. Je dois aussi lire à voix haute des extraits d'œuvres de Schiller, de Goethe, ou le livret de *La Flûte enchantée* de Mozart. Je commets d'innombrables erreurs, auxquelles il réagit par des rugissements et des punitions.

À midi, nous passons à table. Le déjeuner, que mon père appelle le « dîner », dure quinze minutes.

À partir de 12 h 15 jusqu'au coucher de mon père à 22 heures se succèdent dans un ordre précis une dizaine d'heures de travail : école, musique, sport, soins aux animaux (poules, canards, lapins, perruches). Une seule pause, le dîner, que mon père nomme « le souper », pris en un quart d'heure à 20 heures, juste après que j'ai libéré Linda pour la nuit.

À 22 heures, ma mère et moi nous retrouvons dans la chambre de mon père pendant une demi-heure pour le service de son coucher. Puis chacune se retire dans sa chambre. J'ai droit à une heure de lecture, dite « libre ». En réalité je lis surtout des ouvrages choisis par mon père. Extinction des feux à 23 h 30. Pour être tout à fait sûre que je dorme, ma mère a pour consigne de couper les plombs de ma chambre.

Nous nous conformons tous les trois à cet emploi du temps quasi invariable. Les seules modifications notables correspondent aux grands travaux du jardin que mon père lance chaque été. Pendant ces semaines où je dois apprendre comme simple « manœuvre » le dur mais noble métier de maçon, les heures de classe sont remplacées par

le travail manuel.

Je dors six heures et demie, je travaille ou j'étudie pendant quinze ou seize heures. Je suis souvent fatiguée. Je m'en veux de mon manque de résistance. Ma mère, elle, exécute sans faiblir les instructions de mon père. J'essaie de suivre son exemple, en espérant que je serai un jour aussi vigoureuse qu'elle.

Le trou

Chaque soir, quand nous montons nous coucher, mon père me recommande de m'enfermer dans ma chambre à double tour, et surtout de bien laisser la clé dans la serrure, « de façon que les cambrioleurs ne puissent entrer chez toi en crochétant la porte », précise-t-il.

Mais, parfois, il m'ordonne de *ne pas* laisser la clé sur la porte. Je sais alors que je risque d'avoir droit à une séance de « test de courage » : la porte de ma chambre pourrait s'ouvrir brutalement au milieu de la nuit et je devrai alors partir seule dans le jardin pour apprendre à muscler ma vaillance. Souvent, malgré l'ordre de retirer la clé, rien ne se passe. Mon père tient à l'effet de surprise. Je dois apprendre à rester inébranlable dans l'épreuve, qu'elle soit programmée ou inattendue.

De fait, j'ai beau être prévenue, quand le poing de mon père s'abat sur ma porte, je fais un énorme bond dans mon lit. J'ai alors trente secondes montre en main pour m'habiller. Alors qu'il retourne dans sa chambre se poster à sa fenêtre, je dois sortir toute seule dans le jardin plongé dans les ténèbres. Le test consiste à faire le tour du parc dans un ordre précis, de la porte de la cuisine à l'atelier au fond du jardin, en passant par la mare aux canards et la piscine, puis retour vers la cuisine à travers les buissons. À chaque point de passage, je dois allumer un interrupteur, compter jusqu'à trois puis l'éteindre, de façon que mon père puisse suivre mon circuit de là-haut.

Je ne sais pas s'il choisit exprès les nuits sans lune, mais dès que je m'éloigne un peu de la maison, la lumière du préau qui est censée me servir de repère s'évanouit totalement. Je m'enfonce dans un trou noir. Même Linda n'a pas le courage de m'accompagner. Transie de froid, je me guide en touchant le haut des arbustes que je ne vois pas. Je sais que je suis près de la mare quand je devine la masse du peuplier d'Australie vers lequel je me dirige, aidée parfois par un pâle reflet de lune. Mais souvent il fait si sombre que je n'aperçois rien du tout. Je sais alors qu'il faut faire vingt-huit pas à droite à partir du dernier arbuste pour atteindre le tronc du peuplier. Pendant que je cherche à tâtons le grillage de l'enclos des canards, mon cœur bat à tout rompre. J'entends des bruissements, des chuintements

inquiétants. Finalement, j'atteins le premier interrupteur sur lequel j'appuie.

Tandis que je compte lentement jusqu'à trois, je repère l'étape suivante. Derrière moi, au loin, je devine la silhouette de mon père dans l'embrasure de la fenêtre, qui surveille mon périple, fusil à la main. Puis j'éteins et je me dirige, toujours en me guidant à tâtons sur les arbustes du chemin, vers la rotonde où se trouve le deuxième interrupteur. Puis vers le troisième interrupteur, près de l'atelier. Après quoi, je dois accomplir le segment le plus long qui me ramène vers la grille à l'avant de la maison. Je me repère en frôlant le haut des arbustes et en me guidant sur la fenêtre éclairée de mon père.

Mais toujours, à mi-parcours, la fenêtre s'éteint, me plongeant d'un coup dans le néant. Est-ce qu'il le fait exprès ? Est-ce encore une de ses méthodes pour fortifier mon courage ? La panique commence à me gagner. La maison est encore trop éloignée et je n'ai plus que les buissons pour me guider. Je perds le cap, je m'égare dans les fourrés. J'entends derrière moi, autour de moi, une foule de bruits inquiétants, des pas, des feuillages secoués. Je suis tellement tendue que mon corps entier est une crampe géante.

Je dois faire un énorme effort pour me calmer, avancer petit à petit jusqu'à apercevoir au loin la faible lueur du préau. Je finis par remonter au premier, épuisée et frigorifiée. C'est une des rares occasions où je retrouve ma chambre avec une sorte de soulagement, presque un sentiment de sécurité, mêlé d'une tristesse bizarre. J'ai l'impression d'être tellement imbibée de l'humidité du jardin que je n'ai pas le courage de mettre mon pyjama. Je me fourre sous les couvertures tout habillée, inquiète à l'idée de manquer l'heure du réveil.

Mon père doit se douter que la peur est ma faiblesse numéro un. Il est persuadé que ces entraînements m'apprendront à la surmonter. Chaque mois, je dois accomplir une « méditation sur la mort » et un « test de courage ». Ce n'est pas négociable. J'obéis sans un mot, sans rien exprimer de mes épouvantes secrètes.

Ma seule consolation, c'est l'idée que j'irai raconter mes terreurs à Arthur comme je lui raconte tout : ma nouvelle chambre, les deux vrilles, les pendules, les punitions... Je lui parle de très près et il m'écoute avec la plus grande attention. Ça doit lui chatouiller l'oreille, comme à Linda. Mais, contrairement à elle, il reste immobile, comme s'il voulait par-dessus tout éviter de m'interrompre. Parfois, l'oreille dans laquelle je lui chuchote mon chagrin est prise d'un minuscule frisson involontaire qui me fait fondre le cœur.

Mais aujourd'hui, Arthur est malade, il est couché sur la pelouse, le ventre énorme. En m'apercevant, il essaie de se mettre debout. Visiblement trop affaibli, il s'affaisse de nouveau. Je m'accroupis, je le

caresse, j'essaie de lui parler. Mes parents m'ordonnent d'aller étudier mon accordéon. Je voudrais rester, mais je leur obéis. Je me rassure tant bien que mal en me disant que moi aussi j'ai parfois mal au ventre... Pendant que je m'escrime sur mon Fratelli Crosio qui pèse épouvantablement sur mes épaules, je pense à Arthur. J'espère que ça passera très vite. Que je le verrai demain après la classe.

Le lendemain, après avoir fini mes devoirs, je descends dans la véranda pour l'heure de musique. C'est curieux, ni mon père ni ma mère ne sont là. Est-ce qu'ils m'attendent dans le jardin ? Est-ce qu'une consigne d'aller ramasser les mauvaises herbes m'aurait échappé ? Je dévale les marches, contente à l'idée de voir Arthur. Il fait beau. Je me dirige vers lui, toujours couché là-bas dans l'herbe. Ma mère dit : « Arthur est mort, il va falloir l'enterrer. » Je ne comprends pas. Je cours pour le regarder de plus près. Et là, j'ai peur. Il est tout bizarre. Est-ce possible ? Il est mort ? Arthur est mort ?

Je me tourne vers mon père, assis à cinq pas sur une caisse en bois. Mon père qui sait tout, qui peut tout. Pour la première fois de ma vie, je lui fais une demande. Je lui demande de remettre Arthur comme il était avant. Il a l'air embêté. Il ne dit rien. C'est ma mère qui répond : « Le vétérinaire est venu. Il dit qu'Arthur a mangé trop de pommes, c'est ce qui l'a tué. Le vétérinaire dit que c'était de toute façon un vieux cheval, le vendeur nous a roulés. » Elle part dans une explication sur la façon dont le vendeur a dû lui souffler sur les gencives avec une paille pour qu'il paraisse plus jeune.

Je ne comprends pas. Je ne veux pas comprendre. Je ne veux qu'une chose : qu'il ne soit pas mort. Je crie presque : « Et il est venu quand le vétérinaire ? Je n'ai vu personne. » Ma mère : « Ah ! Tu ne vas pas pleurer ! Si tu avais fait attention à lui, il n'aurait pas mangé toutes ces pommes !

– Ça suffit, tranche mon père. Maintenant vous l'enterrez. Allez faire le trou à côté de la mare aux canards. »

Hébétée, une bêche à la main, je m'évertue à creuser le sol. En face de moi, ma mère en fait autant. C'est l'été, mais la terre est très dure. Je travaille comme un automate. Il y a dans ma poitrine une grosse main en fer qui me broie le cœur.

Ma mère finit par poser sa bêche en disant : « Nous n'allons pas y arriver. » Mon père nous envoie chercher quelque chose pour recouvrir Arthur. Nous ne trouvons qu'une horrible nappe en plastique, imprimée de fruits et légumes. Pendant que nous la fixons autour du corps, je n'arrive pas à quitter des yeux les pommes dessinées sur la toile cirée. Les pommes qui ont tué Arthur.

Toute la nuit, Linda hurle à la mort. Toute la nuit je pleure, le cœur toujours écrasé par la main d'acier.

Je ne sais pas combien de temps Arthur est resté sous la nappe aux

pommes empoisonnées. Plusieurs jours. Ce matin, Raymond, le jardinier, est là, appuyé sur sa bêche au bord du grand trou qu'il a creusé. Ma mère et moi retirons la toile cirée. Je crie. Des milliers de mouches sont amassées sur la silhouette couchée. Une odeur terrible s'engouffre dans mes poumons. Je suis au bord de vomir.

Je comprends que c'est fini, fini à jamais. Je tombe dans l'abîme.

Extérieurement, je suis toujours un automate. Je saisis moi aussi une des jambes dont la rigidité me fait trembler. Mais je ne fais pas le poids, je suis un fétu de paille qui bascule dans la tombe en même temps qu'Arthur. Horreur du cadavre rigide sur moi, horreur de la puanteur qui m'étreint. Je me débats contre les mouches, contre la terre noire et visqueuse. Mon père, surgi de nulle part, rugit : « Qu'est-ce que tu fous là-dedans ? » Personne ne m'aide à sortir du trou. Je finis pas me dégager toute seule. Je me sens honteuse, sale, puante. Et tellement seule. Comment, mais comment je vais vivre sans le bruit de ses sabots ?

« Rebouchez-moi ce trou. Et après, Maude, tu iras aider Raymond à ranger les outils dans la cave. » Non. Non. Non. Pitié, non. Pas la cave. Pas Raymond. Pas aujourd'hui. Litanie muette qui tournoie dans ma tête pendant que je me dirige vers la maison comme une bête qui va à l'abattoir. Qui tournoie dans ma tête pendant que je descends à la cave. Qui tournoie pendant que Raymond se colle derrière moi. Pendant qu'il m'immobilise de son bras gauche. Pendant qu'il me souffle à l'oreille : « Tu l'aimais bien ton cheval », en m'envoyant son haleine grasse. Pendant que sa main droite encore pleine de terre écarte mes vêtements et s'insinue dans ma culotte. Non. Non. Non. Pitié. Pitié.

C'est la nuit. Je suis dans ma chambre, j'essaie en vain de nettoyer ma culotte. Je vais m'enfermer dans les toilettes, je la frotte dans l'eau des W-C puis j'essaie de la rincer dans l'eau de la chasse. Je la remets mouillée pour rejoindre ma chambre. Pendant la nuit, je l'enlève pour qu'elle sèche. Mais quand je la remets le lendemain matin, elle est encore humide. Ce n'est pas le jour du changement de linge, et je suis trop hébétée pour imaginer faire la substitution en cachette. Je dois la porter encore pendant plusieurs jours. J'ai l'impression qu'elle ne séchera jamais.

Le lendemain de l'enterrement, le matin, au moment d'enfermer Linda, je découvre qu'elle est pleine de terre : elle a passé la nuit à tenter de déterrer Arthur. Il lui manque autant qu'à moi. Mais elle, elle croit qu'elle peut le ramener à la vie. Mon père nous fait reboucher le trou. Puis il nous fait casser des bouteilles et parsemer de tessons le pourtour et la surface de la fosse. Peine perdue : le lendemain matin, nous trouvons Linda pleine de terre, avec les pattes et la truffe en sang. Quelques jours plus tard, un électricien vient

installer des clôtures électriques autour de la tombe.

Alors seulement Linda renonce à l'espoir fou de ressusciter Arthur.

Raymond

Ce n'est pas la première fois que les sales pognes de Raymond tachent ma culotte. Ça fait longtemps qu'il me coince, chaque fois qu'il peut, dans la cave ou dans l'écurie. Mon père le fait venir un ou deux samedis par mois pour les gros travaux de jardinage, tailler les arbres, les grandes haies. Mon père exige que j'aide Raymond, comme j'aide tous les ouvriers qui viennent travailler dans la propriété. « Tu es fine, tu peux monter plus facilement sur la mezzanine de l'écurie pour lui passer les balles de paille. » Ou bien : « Va aider Raymond à chercher les outils dans la cave. » Je ne comprends pas pourquoi on a besoin de moi pour chercher les outils.

Raymond me guette, tapi dans la cave. Il me ceinture par-derrière et me bloque avec son bras gauche. Si j'essaie de me dégager, si je me débats, il appuie un peu plus son bras sur mon cou, jusqu'à me couper le souffle. Je ne peux ni bouger ni respirer. Pendant qu'il me tripote de sa main droite, il colle sa bouche à mon oreille et profère des menaces d'un ton sifflant. J'ai le cœur qui se révolte sous son souffle chaud et puant. Sa main droite défait la fermeture de mon pantalon et se glisse à l'intérieur. Ou bien il tire vers le bas mon pantalon et ma culotte. Parfois, il déboutonne entièrement mon gilet et promène sa main sur tout mon corps.

La première fois qu'il m'a chopée dans la cave, j'avais six ans. Il m'a soufflé dans l'oreille : « Si tu dis quoi que ce soit, je tue tes parents. » Est-ce que je me suis débattue ? Est-ce que j'ai essayé d'appeler au secours ? Il a dû comprendre que la dissuasion n'était pas suffisante. Il a repris en insistant sur chaque mot : « Si tu parles, je tue tes parents. Et avant, je tue ton chien. » Pas Linda. Qu'il s'en prenne à mes parents. Mais je ne peux pas supporter qu'il fasse du mal à Linda, qu'à cause de moi elle puisse souffrir ou mourir.

Avec cette menace, il sait qu'il peut tout obtenir. Chaque fois, il la répète. Parfois, il la répète mot pour mot, parfois il se contente de dire : « Tu te souviens de ce que je t'ai dit. »

Quand ça se passe dans la cave, il me tire vers le mur où sont suspendus les outils – tournevis, pince universelle, scie, marteau, tenailles – sur un tableau où l'emplacement de chaque instrument est peint en blanc. Il attrape un tournevis à manche de bois rouge et le

promène sur mon corps. Souvent il l'appuie fort à l'intérieur de mon sexe, ou dans l'anus. Je ne comprends pas ce qu'il fait, je sais juste que ça me fait très mal, qu'après j'ai du sang sur le papier toilette. Ma seule façon de m'échapper, c'est de regarder fixement l'empreinte blanche du tournevis sur le tableau. Je pénètre la silhouette blanche sur le tableau pendant que le tournevis pénètre mon corps.

D'autres fois, ça se passe dans l'écurie. Lorsque je devine que mon père va m'ordonner de m'occuper de la paille, je cours à l'écurie, je grimpe à toute vitesse l'échelle et je jette les ballots sur le sol. Je suis terrorisée par les souris que mes gestes brusques ont dérangées et qui courent dans tous les sens. Mais plus encore par Raymond qui va venir, dont j'entends le sifflement s'approcher inexorablement.

Parfois, j'arrive à redescendre avant qu'il n'ait passé la porte. Je cours alors de toutes mes forces, je le bouscule et je réussis à échapper à sa prise. Mais le plus souvent, il est déjà solidement planté dans l'embrasure, son regard de prédateur fixé sur moi, jouissant de m'avoir piégée. Le désespoir m'envahit. Je ne peux pas m'enfuir. Je ne peux pas hurler. Je ne peux pas pleurer. Je voudrais juste me mettre en boule dans le coin le plus sombre. Son regard devient animal, sa lèvre se relève d'un côté, comme une moitié de sourire. Je me sens tomber dans un abîme au fond de moi.

La nuit, il revient souvent me torturer dans mes cauchemars. Je dors dans ma chambre, j'ouvre les yeux et je vois Raymond debout devant mon lit, un tournevis rouge dans la main. J'essaie de hurler, mais aucun son ne sort de ma gorge. Ou je vais ouvrir la grille pour libérer Linda le soir. Elle ne sort pas. Je me penche et je vois qu'elle est morte, un tournevis planté dans le corps. Ou bien je suis dans la cave, j'ai fini de faire la méditation sur la mort. Je remonte l'escalier. Mais arrivée devant la porte, je la trouve bloquée. Je m'escrime sur la poignée, et tout à coup je sens le bras de Raymond qui me ceinture par-derrière.

Alors le soir, avant de m'endormir, j'imagine mille et une façons de le tuer. Au moment où il approche de moi le tournevis, je le lui arrache, je me retourne et je le lui plante dans le cœur. Ou bien je lui demande de monter sur la mezzanine de l'écurie pour m'aider, et au moment où il arrive en haut, je le pousse. Il s'écrase au sol et son crâne éclate. Ou lorsqu'il est en train de tailler les arbres, je le fais tomber de la grande échelle et il s'embroche sur la cisailleuse. Ou bien au moment où je le vois arriver dans la cave avec son regard de prédateur, je sors le fusil de mon père. Je lui tire une balle dans le coffre et il s'écroule l'air étonné.

J'ai tellement horreur de Raymond que, en dehors de mes rêves de meurtre, j'essaie de ne jamais penser à lui. Je le gomme, je l'anéantis. Il n'existe plus. Il n'a jamais existé.

Mais maintenant Arthur est mort. Maintenant, ce que Raymond me fait est soudain au-dessus de mes forces. La boue qui encrasse ses ongles, c'est le corps d'Arthur. Arthur est mort et toutes mes digues ont sauté. Je n'arrive plus à prétendre, à faire comme si. Je voudrais qu'Arthur ne soit pas mort. Je voudrais que Raymond ne m'ait jamais touchée. Je me sens triste. Sale. Morte.

Quelqu'un hurle à l'intérieur de moi. Hurle à la mort comme Linda. Mais personne n'entend. Personne n'écoute.

Où est donc Monsieur mon père, mon bouclier, mon défenseur, mon ange gardien ? Lui qui voit tout, qui sait tout, et spécialement ce qui est bon pour moi ? Qui consacre tous les instants de sa vie à me protéger de la turpitude du monde et de la méchanceté des humains. Qui chronomètre toutes mes activités, y compris les toilettes. Qui surveille la vitesse à laquelle je descends les marches, chaque jour, chaque fois que je dois emprunter l'escalier ? « Tu mélanges vitesse et précipitation, recommence », ou bien : « Tu as une démarche d'éléphant, recommence. » Combien de fois ai-je dû remonter au second et redescendre, jusqu'à ce qu'il finisse par juger que j'avais trouvé « le bon rythme » ?

Où est donc son légendaire sens du « bon rythme » quand je passe bien plus de temps qu'il n'en faut pour chercher un outil à la cave ou descendre la paille à l'écurie ? Personne ne le remarque, personne ne trouve cela bizarre. J'étouffe de rage et de douleur. Raymond fait ce qu'il veut de mes parents, ils sont ses marionnettes. Comment est-ce possible ?

Quand je peux sortir dans le jardin, je vais à l'endroit où Arthur est enterré. Je fabrique une petite croix avec deux morceaux de bois liés sur laquelle j'inscris son nom. Je me recueille sur sa tombe. Je l'appelle. Je le supplie de revenir. Ou au moins de me dire comment je peux le rejoindre. Je suis si inquiète pour lui. D'être mort du mal de ventre, est-ce que ça veut dire qu'il a encore mal au ventre ? Je crains qu'il ne continue de souffrir. Ou qu'il ne se retrouve dans le noir, qu'il n'ait peur. Je prie de toutes mes forces qu'il soit dans un endroit où il se sente bien. Je lui dis qu'il me manque, que je l'aime. Depuis qu'il est mort, mes journées sont de longs tunnels noirs sans joie, sans espoir, sans amour.

Mon père est mécontent de mes fréquentes visites sur la tombe d'Arthur. Il m'informe qu'un gymnase sera construit l'été prochain sur cet emplacement. Je dois maintenant développer plus sérieusement mes capacités physiques, condition indispensable pour devenir un jour un « sur-être ».

Blanchon

Avant, j'aimais bien les odeurs du jardin, celle des arbustes, des arbres en fleurs, des jonquilles. Des lilas surtout. Mais maintenant je n'aime plus rien. Je n'aime plus aller dans le parc. Parfois j'aperçois Pitou, désormais seul animal libre du jardin, qui m'attend sur les marches devant la véranda, ou dans la niche avec Linda. Il tend le cou pour voir si je sors. C'est un été polaire noyé de pluies. Des trombes d'eau glacée au-dehors, des rafales de larmes en moi.

J'ai lu dans les livres qu'on lit des histoires aux enfants le soir, qu'on les borde. Je suis seule, sans personne à qui parler. Il paraît que je suis à part, que je dois être à part. Mais moi je ne veux pas. À part, c'est l'enfer. Je veux être comme les autres. J'ai besoin de donner la main à quelqu'un, d'être dans les bras de quelqu'un.

Avant, une de mes rêveries préférées, c'était de m'imaginer confectionner un ballon avec le tissu spécial entreposé dans la remise, puis de m'envoler avec Arthur, Linda et Pitou, tout comme Samuel Fergusson, le héros de *Cinq semaines en ballon*, parti avec ses compagnons à la recherche des sources du Nil. Nous, nous survolons Paris, Londres, des villes dont j'ai lu la description dans les livres, des villages, des campagnes. De là-haut, nous regardons les gens vivre, nous leur faisons de grands signes qu'ils nous rendent.

Je ne rêve plus de voyage en ballon. Sans Arthur, ça n'a pas de sens. Sans Arthur, je suis à peine vivante. Autour de moi, tout tourne au ralenti. Même Linda, même Pitou. Je fais semblant d'être présente, d'écouter les cours de ma mère, de faire mes devoirs, de jouer de l'accordéon. Je fais semblant d'obéir, de vivre. Je ne suis pas là. Je ne sais pas où je suis. Nulle part peut-être.

Mon père parle d'acheter un nouveau poney, à condition que je réussisse à faire trois sauts périlleux d'affilée, trois jours d'affilée. Dans le monde de mon père, beaucoup de choses vont par trois. Mais moi, je ne veux pas faire un triple saut périlleux. Je ne veux pas un nouveau poney.

Les journées se suivent et se fondent les unes dans les autres. J'ai l'impression que toute ma vie n'est qu'une seule et même journée, longue, aride, sans fin, sans miséricorde. Je suis enchaînée à l'emploi du temps comme un bœuf à sa charrue. Je tire de toutes mes forces,

sans comprendre, sans réfléchir, sans poser de questions, presque sans respirer.

Régulièrement, si le temps le permet, mon père décrète des tâches supplémentaires dans le parc : désherbage, tonte de la pelouse, nettoyage des gouttières... Pendant une ou deux journées, le programme de l'après-midi est chamboulé. « Il va falloir tout rattraper », insiste mon père, en appuyant sur moi son regard lourd.

Rattraper, ça veut dire que les cours seront décalés, qu'il dureront jusqu'à 23 h 30. Il faudra faire une croix sur les menus instants de respiration comme l'heure de révision de l'après-midi ou l'heure de lecture du soir, les moments où je peux rêver, lire en cachette ou penser aux êtres que j'aime. Rattraper, c'est accrocher une remorque de dix tonnes à ma charrie.

Pendant ces travaux, je n'ai plus la possibilité de faire les exercices de musique, et pourtant les cours avec Yves sont maintenus. J'essaie d'expliquer que j'ai besoin de temps pour apprendre les morceaux. Mes parents me répondent : « Les excuses, c'est pour les lâches et les faibles. Quand on veut, on peut. » J'ai beau vouloir très fort faire aller mes doigts à la vitesse requise et sur les touches requises, je n'y arrive pas. Énervé par mes piètres résultats, Yves me couvre d'injures. Je ne dois pas lui dire que j'ai dû travailler dans le parc.

L'emploi du temps est mon despote et je suis son esclave, d'autant plus enchaînée à lui que je ne réussis jamais à « rattraper » tout le retard. Je m'épuise à courir après lui, à compléter toutes mes tâches. Dans ma tête, il y a maintenant un tic-tac constant, de plus en plus fort, qui m'empêche de penser à quoi que ce soit d'autre.

Est-ce à cause de cet été glacé ? Quelque temps après la mort d'Arthur, mes dents se mettent à claquer toutes seules. Je suis incapable de bloquer le mouvement de ma bouche, je dois attendre qu'il se calme tout seul. Mes mâchoires se mettent à vibrer, je dois faire un effort surhumain pour qu'on n'entende pas le clac-clac-clac-clac de mes dents en train de s'entrechoquer.

Ma mère m'accuse de « jouer la comédie ». Mon père m'impose un exercice de volonté spécial anti-claquements. Malgré les cris et les punitions, je n'y arrive pas. Mes parents finissent par se résigner, mais à une condition : que je claque les dents « en silence ». Pour assourdir le son, j'aspire maintenant mes joues de façon que leur chair s'intercale entre mes mâchoires. L'intérieur de mes joues, tapissé d'une couche irrégulière de peaux blanches, est blessé et sanguinolent. La nuit, en cas de crise, je glisse mon index entre mes mâchoires, pour laisser reposer les plaies cachées de mes joues.

Malgré le temps de chien, mon père décide de faire refaire la serre. Il veut y mettre de la vigne. Albert et Rémi viennent travailler dans le parc. Je charrie des briques et du ciment pour eux. Vu la température,

le Ricard de l'apéritif est remplacé par du vin chaud. À 18 h 30, les maçons enlèvent leur bleu et viennent dans la véranda. Je sers tout le monde, y compris moi. Mon père me surveille pendant que je remplis mon verre : il tient à ce que j'avale la même quantité d'alcool que les ouvriers. Je bois sans rien dire, bien que je n'aime pas l'odeur du vin et que je déteste avoir la tête qui tourne.

La rénovation de la serre achevée, mon père décide d'agrandir le pigeonnier. J'aime bien les pigeons. Voir un œuf un jour et le voir remplacé par un petit être le lendemain, ça me fait fondre le cœur. Je contemple les mères pigeons qui nourrissent leurs petits puis se posent au-dessus d'eux, et je me dis qu'il doit faire chaud là-dessous.

Il y a quelques jours, deux œufs ont éclos. L'un des deux poussins ne bouge pas. Son frère, un être minuscule dénué de plumes, me fait craquer avec son petit bec tout plat et ses pattes roses recroquevillées. Il doit être bien triste, tout seul dans le nid. Peu à peu, je le vois se couvrir d'un duvet blanc. Je le baptise Blanchon. Je m'inquiète pour lui : il ne va pas tarder à voler, et c'est l'âge où ma mère tue les pigeonceaux pour les cuisiner. Je rassemble mon courage à deux mains et je m'adresse directement à mon père au moment où nous nous levons de table. « Papa, s'il te plaît... » Ça me fait tout drôle de l'appeler « papa », je n'utilise ce mot que dans les lettres de bonne fête. Lui aussi doit être étonné, il me fixe avec attention. « Papa, est-ce que je peux m'occuper de Blanchon pour longtemps ? »

Je ne sais pas comment formuler autrement ma demande. Je n'ose pas dire clairement : « Est-ce que Blanchon pourrait ne pas être tué ? »

Je tremble en attendant la sentence. « Mais c'est qui ça, Blanchon ? – Un bébé pigeon blanc. Je m'en occuperai. Je ne prendrai pas de temps sur mon travail, je me lèverai plus tôt. »

Est-ce la magie du mot « papa », ou bien est-ce que, sans le dire, mon père a compris mon chagrin ? Il répond : « Oui, si tu veux. » Je respire pour Blanchon. Mon cœur est vide de joie, mais je vais m'occuper de la petite touffe blanche. Albert et Rémi n'auront sans doute pas besoin de manœuvre pour ces modestes travaux dans le pigeonnier, mais je vais devoir aller au moins deux fois par jour sur le chantier pour leur porter de la bière. J'en profiterai pour soigner Blanchon.

En grandissant, il devient un beau pigeon blanc et affectueux qui n'oublie pas sa mère nourricière. Quand il m'aperçoit dans le parc, il vient se poser sur ma main pour me dire bonjour. Un soir, après avoir libéré Linda, je réussis même à les présenter l'un à l'autre. Je sens bien qu'il n'y aura pas entre eux la même tendresse qu'avec Pitou, mais je suis rassurée de savoir que Linda ne fera jamais de mal à Blanchon.

Email Diamant

La propreté n'étant pas une préoccupation de mon père, j'ai assez peu de tâches ménagères à accomplir. Les rares fois où je reçois l'ordre de passer le balai dans les vastes pièces du rez-de-chaussée, je ramasse des milliers de moutons. Partout, accrochées au coin des plafonds, les araignées tissent tranquillement des toiles qui deviennent vite gigantesques. Au point qu'il faut intervenir : je vais chercher un balai spécial tête-de-loup rangé dans la buanderie, et c'est mon père, le plus grand d'entre nous, qui est chargé de les attraper.

Il a beau être un chevalier et un grand maître, mon père n'est pas très adroit. Avec ses longues mains très maigres, il agite le manche en tous sens, écrase les toiles poussiéreuses, macule de traînées grises le haut des murs. Ma mère et moi suivons l'opération sans rien dire et à bonne distance, il est arrivé que le balai tombe sur nos cheveux.

Quant à faire la vaisselle, c'est purement et simplement une perte de temps. Mon père a décidé que, à la fin des repas, il suffisait de rabattre nos sets de table sur nos assiettes vides et nos couverts, de les ranger dans le buffet de la salle à manger avec les verres également utilisés, en attendant le repas suivant. Les plats et couverts sont lavés une fois par semaine.

En revanche, il n'oublie jamais d'ordonner, un an sur deux, le nettoyage de l'énorme lustre du salon. Ma mère et moi devons grimper sur un grand escabeau pour frotter une à une chaque pièce de cristal. Un an sur deux, tous les cuivres de la maison doivent être polis au Brasso.

De temps en temps, je dois aussi passer la serpillière dans les salles de bains. Mais personne ne nettoie la baignoire ni les lavabos, recouverts d'une couche dégoûtante de crasse. Pour mon père, laver enlève les défenses immunitaires. Raison pour laquelle les draps et serviettes ne sont mis à la lessiveuse que deux fois par an. Le linge de corps est lavé une fois par mois. Nous avons une sorte de presse professionnelle, mais comme ni ma mère ni moi ne savons bien nous en servir, nous ne faisons presque jamais de repassage.

Une fois lavé, le linge est étendu dans la cave où il s'imprègne d'une odeur épouvantable. Longtemps après, elle me soulève le cœur quand je me glisse dans mon lit ou que je me sèche avec ma serviette. Mes

parents, eux, ne semblent pas la remarquer.

Je dois avoir un odorat maladivement sensible. Je souffre en tenant le pot dans lequel urine mon père, en tirant la chasse d'eau sur ses excréments, en lui retirant ses chaussettes le soir. Je souffre en ramassant les herbes et les feuilles pourries. Quand je descends à la cave, l'odeur de moisi qui y règne mélangée à celle des pommes de terre germées et des fruits entreposés sur des clayettes me fait presque suffoquer.

Je regarde avec émerveillement les canards faire leur toilette et prendre un temps infini pour lisser leurs plumes. Linda lèche aussi avec beaucoup de soin ses pattes dès qu'elles sont sales. Une de mes tâches préférées, c'est de passer le jet d'eau sur les dalles, et de voir le ciment émerger net et brillant. Quand Raymond promène ses mains dégoûtantes sur moi, je suis prise de haut-le-cœur. Je voudrais tant nettoyer ma peau salie sous le jet d'eau.

Il n'y a qu'une exception en matière de propreté, c'est celle des dents. Ma mère, très fière de ses « dents du bonheur » qui lui donnent une sorte de distinction, est intransigeante sur leur brossage matin et soir. C'est elle qui se charge de commander le dentifrice. L'année dernière, elle s'est trompée, et un énorme colis d'Email Diamant a été livré. C'est une pâte rouge trop liquide qui refuse de tenir sur les poils de la brosse. Sur le tube figure l'image d'un matador qui semble me narguer de son sourire stupide. À ma grande honte, je sème des salissures rouges sur le lavabo, le sol, mes chaussures.

Ma mère, elle, dompte parfaitement la pâte du matador, ce dont elle tire un mystérieux pouvoir, spécialement sur mon père, qui est encore moins doué que moi. Elle jette des regards méprisants sur les fruits de nos maladresses. Au fil du temps, je fais de moins en moins de taches, alors que lui en fait de plus en plus. Devant son tapis constellé d'innombrables marques rouges, ma mère le toise en silence. Sur le visage de mon père se dessine une expression que je ne lui connais pas, un air penaud.

En grande spécialiste de la dentition, ma mère répète que les caries et autres rages de dents sont entièrement la faute de celui qui en souffre. Un jour, me voyant en tâter une qui a commencé à bouger, elle m'emmène à l'office. Elle prend dans la boîte de couture du fil à coudre « extra fort » dont elle se servait jadis pour réparer les ballons ascensionnels, entortille un segment autour de ma dent branlante et attache l'autre bout à la poignée de la porte. Et vlan ! Elle claque la porte, arrachant du même coup la dent. Je reste abasourdie de surprise autant que de douleur.

Depuis, elle explore régulièrement ma bouche. D'une main, elle maintient ma tête fermement en arrière, pendant que de l'autre elle inspecte mes mâchoires. Un jour, elle détecte une deuxième dent

ballottante et décide de lui appliquer la même méthode. Mais celle-ci résiste. Elle recommence, claque de nouveau la porte. La douleur est fulgurante.

Attiré par le bruit, mon père découvre toute la scène : le sang qui coule de ma bouche, le fil pendu à la poignée de porte. L'œil noir, il lui lance : « Jeannine, va chercher le whisky. » Mon père est un grand guérisseur et le whisky est son remède miracle contre les écorchures comme contre les rages de dents. Il m'en fait boire une bonne rasade en me recommandant de garder l'alcool le plus longtemps possible dans la bouche.

Je sais que ma mère ne renoncera pas à extraire de force les autres dents de lait, d'autant plus qu'elle m'en veut d'avoir attiré l'attention de mon père. L'état de ma dentition commence à m'obséder. Quand je sens l'une d'elles bouger, je m'abstiens d'y toucher en sa présence. Mais bientôt il sera impossible de le cacher. Je me résous à l'arracher moi-même.

Je subtilise la bobine de fil à coudre extra-fort et ne la sors de ma poche que quand tout le monde est couché. Mais comment le couper ? Les ciseaux sont interdits dans ma chambre. Je le frotte longuement contre le rebord d'un tiroir jusqu'à ce qu'il finisse par s'user. Finalement, j'attache le fil à la poignée de l'armoire. Et je la claque d'un coup comme j'ai vu ma mère le faire. Mais je ne peux m'empêcher d'émousser mon geste. La dent se déchausse un peu, sans tomber. Je dois recommencer, encore et encore. À chaque tentative, mon courage diminue, et ma colère contre moi-même augmente. J'entends mes propres injures hurler dans ma tête : « Tu n'es qu'une mauviette ! Une lâche ! Tu ne feras jamais rien de bien dans ta vie ! »

Je me couche vaincue. Haïssant mes dents, mon corps, me haïssant tout entière. Je mords mon bras jusqu'au sang pour me punir.

Je ne veux plus vivre dans la terreur du jour où ma mère découvrira ma dent branlante. Dès le lendemain, je lui dis : « J'ai une dent qui bouge. » Son visage s'éclaire. Elle attend que nous soyons dans la salle de classe, loin des oreilles de mon père. Elle claque la porte d'un geste ferme. Dans son regard, j'aperçois une pointe de dédain, mais ce n'est rien en comparaison du mépris écrasant que j'éprouve face à ma propre couardise.

La caverne

Quand j'ai eu huit ans, mon père m'a donné à étudier une édition abrégée du *Capital*. Karl Marx est un penseur important et mon père veut que je commence à me familiariser avec ses idées. Pourquoi Karl Marx est important ? Parce qu'il ne s'est pas contenté de décrire le fonctionnement des relations entre les humains, il a osé aller au-delà pour proposer un véritable changement vers un monde plus juste. Bien sûr, ses idées sont utopiques, mais mon père apprécie leur audace et regrette que la franc-maçonnerie soit restée à l'écart de la dimension révolutionnaire. Marx est incompris de la plupart des francs-maçons qui voient en lui le diable en personne. Ils se trompent. Je dois donc dès mon plus jeune âge entrer en contact avec des pensées fortes et pures qui me protégeront des miasmes des moutons.

Cette version du *Capital* a beau avoir été écrite dans un langage simplifié, je n'y comprends rien du tout. Je lis, je relis, mais ce ne sont que des mots qui défilent sous mes yeux, sans lien entre eux, sans signification. Je demande à ma mère de m'expliquer au moins le début, elle me lance d'un ton horrifié : « Certainement pas ! Tu veux que les communistes nous mettent dehors ? » Sa réponse me laisse aussi abasourdie que le contenu du livre.

Je ne sais pas si mon père se doute que ma mère n'est pas du même avis que lui à propos de Karl Marx et de la politique en général. Il est en ce moment très excité, presque joyeux, à l'idée que Mitterrand va enfin « foutre "de Gaule" dehors ». Ma mère, au contraire, a l'air plutôt effrayé. Moi, je ne suis pas sûre de comprendre ce qui se passe. Charles de Gaule est le président, et je crois que c'est la raison pour laquelle il a un nom lié à la France. Je ne sais pas qui est Mitterrand, je sais seulement que c'est l'élection présidentielle. Pour la première fois depuis un an, nous sortons enfin pour aller voter. Mon père y tient absolument. Avant de monter en voiture, il tend une petite enveloppe fermée à ma mère et lui dit avec une grosse voix : « Tu mets ça dans l'urne. » Puis il se tourne vers moi : « Toi, tu restes à côté de ta mère et tu surveilles bien qu'elle fasse comme je le lui ai dit. » Ma mère n'a pas l'air contente, mais elle obéit. Quand arrivent les résultats des élections, mon père est furieux contre « ces imbéciles de moutons peureux qui veulent continuer à bêler avec le même berger ». Ma

mère, elle, ne dit rien, mais je sens qu'elle jubile.

Mon père me parle souvent de Karl Marx : « Maintenant que tu l'as lu, tu sais ce qu'est l'exploitation de l'homme par l'homme et tu peux comprendre que l'émancipation des travailleurs sera l'œuvre des travailleurs eux-mêmes, comme il le dit si bien. » Il répète la phrase. Je ne comprends pas le mot « émancipation » et je n'ose pas lui en demander le sens. Tout cela me semble bien inquiétant, mais je fais « oui, oui » de la tête d'un air convaincu. Je tremble à l'idée qu'il découvre l'étendue de mon imposture et de ma bêtise. J'ai appris quelques passages par cœur, en espérant que ce sera suffisant pour donner le change le jour où il décidera de m'interroger.

Il y a d'autres auteurs que je dois commencer à étudier : Platon, Kafka et Nietzsche. D'abord Platon et *La République*. Comme mon père, Platon est un initié. Grâce à lui, je vais grandir, car il m'aidera à reconnaître la vraie lumière. Il m'évitera d'être attirée par les fausses lueurs, comme ces myriades de moucherons qui vont s'écraser bêtement contre les ampoules électriques. Je pourrai aussi approfondir une notion capitale que mon père m'a déjà présentée plusieurs fois : celle de « la caverne » au fond de laquelle les hommes sont enchaînés.

Depuis que je suis petite, mon père m'explique que la caverne est plongée dans une obscurité quasi totale, alors qu'à l'extérieur c'est le règne de la Lumière, de la Beauté et de la Liberté. Toutes choses que les prisonniers ne peuvent pas voir, ils ne peuvent en apercevoir que les reflets sur les parois de leur grotte-prison. Mon père termine toujours ses enseignements en disant : « En dehors de ces grilles, c'est la caverne plongée dans les ténèbres. Dans notre maison, au contraire, tu peux jouir de la lumière et de la liberté que je t'apporte. J'espère que tu es consciente de ta chance ! »

J'étais très impressionnée par ces récits. Je me demandais s'il existait aussi une caverne sous le village, et qui étaient ces pauvres gens enchaînés dans le noir. Je comprends maintenant que c'est une image pour montrer à quel point le monde est mauvais et les hommes impuissants. J'aime beaucoup me plonger dans *La République*. Je n'y comprends pas grand-chose non plus, mais à la différence du *Capital*, même les passages qui m'échappent m'apaisent par leur ton calme, ordonné, que je devine plein de sens. Ce que Platon dit de Socrate me donne envie de le connaître. Je demande à lire ses livres. Ma mère dit : « Non, tu ne peux pas. » Pourquoi ? Pas de réponse.

La République, c'est tout le contraire des enseignements hirsutes de mon père, qui mêlent des idées effrayantes, des épisodes de sa vie et des faits historiques atroces. La dernière fois qu'il m'a convoquée, c'était pour revenir sur deux des sujets qui l'obsèdent le plus : les « énergies » et les nazis. Il m'explique la cause de la défaite du Troisième Reich, le régime le plus fort qui ait existé dans l'histoire.

C'est parce que Hitler, qui voulait « aller trop vite », a choisi de « faire tourner ses énergies à l'envers », comme on le voit dans le symbole de la croix gammée, qui n'est que le svastika renversé.

Pour mon père, c'est le pire choix que l'on puisse faire. Quand elles tournent dans le bon sens, les énergies aident les êtres de lumière dans leur mission pour la réintégration du monde et le salut de l'humanité déchue. Mais il faut beaucoup d'efforts et de temps pour réussir à faire tourner les énergies dans le bon sens. Quand elles tournent dans le mauvais sens, les énergies sont beaucoup plus puissantes avec moins d'efforts. C'est pourquoi les gens pressés, comme Hitler, comme la mauvaise vrille, sont tentés d'en inverser le sens. Elles mènent alors vers le chaos et finissent même par se retourner contre ceux qui s'en servent.

Hitler avait dans son entourage un homme de valeur, Rommel. S'il l'avait écouté, le monde n'en serait pas là. Mais il a préféré écouter Göring, une ordure et un minus qui n'aspirait qu'à péter plus haut que son cul. Göring volait des œuvres d'art non pas parce qu'il aimait l'art, mais parce qu'il ne savait qu'imiter servilement son maître le Führer. Göring était le plus dangereux de tous car, comme tous les esprits faibles, il savait faire appel à l'égoïsme, la stupidité et la cupidité des moutons.

C'est de ces individus infects que je devrai me méfier à l'avenir, car ils chercheront à me détruire. C'est seulement en étant surentraînée que j'aurai une chance de leur résister.

Puis mon père détaille certaines épreuves que j'aurai sans doute à surmonter, comme ces « tortures pour te faire parler » : ongles arrachés, têtens coupés à la pince ou brûlés, plante des pieds entaillée au couteau puis recouverte de sel. « C'est une des raisons pour lesquelles il faut être plus fort que le corps, tu comprends ? Il faut que tu puisses subir la torture sans leur donner ce qu'ils veulent savoir. »

Pendant que mon père parle, je garde les yeux attentivement fixés sur lui, mais je sens mon esprit se glacer. Une question me tourmente : serais-je capable de tenir sans parler ? Sincèrement, je pense que non. Mon père a tort. Je ne suis pas de l'étoffe des êtres supérieurs. Quand arrivera l'épreuve, je le décevrai à coup sûr. Je suis déjà totalement et irrémédiablement déçue par moi-même.

Grégoire et Edmond

En lisant *La Métamorphose* de Kafka, un autre de mes auteurs imposés, je reste clouée sur place par l'effrayant destin de Grégoire. On ne sait comment, le cauchemar de Grégoire devient réalité : il se réveille un matin et découvre qu'il s'est transformé pendant la nuit en un horrible cloporte. Je suffoque à l'idée de subir le même sort. Je pourrais moi aussi muer en un être abject, relégué dans une chambre qui devient peu à peu le débarras et bientôt le dépotoir des immondices familiales. Grégoire me dégoûte, je me reconnais en lui. On n'entend pas ce qu'il dit, personne ne le comprend, il ne se comprend pas lui-même. Comme lui, je n'ai pas de langage, ni de compagnon. Je me sens cafard, enfermée dans un espace étouffant.

La fin de Grégoire, jeté au fond d'une poubelle, me hante. Moi qui ne rêve que des aventures d'Ulysse dont le courage et l'intelligence m'éblouissent, dont l'ingéniosité contre le Cyclope m'enchantent. Ou des récits de Jules Verne dont les personnages – Phileas Fogg, capitaine Nemo, Cyrus Smith, Samuel Fergusson – sont les inoubliables héros de mon enfance... Depuis que j'ai lu *La Métamorphose*, je ne cesse d'entendre dans ma tête une petite voix glaçante répéter : « Cesse de rêver, tu es Grégoire, tu finiras comme Grégoire. »

Heureusement, j'ai pu obtenir de mon père le droit de lire pendant l'heure de lecture libre d'autres auteurs que Platon-Kafka-Nietzsche, comme Alexandre Dumas que par bonheur il apprécie. Il me prescrit *Les Mohicans de Paris* et *Le Chevalier de Maison-Rouge*. Après avoir parcouru ces sombres intrigues politiques qui ne me captivent pas, je prends dans la bibliothèque de mon père *Le Comte de Monte-Cristo*, une édition en deux volumes avec des illustrations en noir et blanc dans une belle reliure beige.

Je suis immédiatement transportée. Edmond Dantès c'est moi, je fais corps avec lui, je partage toutes ses émotions : l'incompréhension face à la punition monstrueuse qui s'abat sur lui, l'horreur d'être jeté au cachot sans savoir pourquoi ni pour combien de temps. Ses espoirs déçus, sa plongée dans la révolte, la rage, le désespoir. Je suis Edmond quand il se tape la tête contre les murs, quand il meurt presque d'avoir été coupé du monde. Tout dans ce livre me secoue. Je vis la rencontre avec l'abbé Faria comme une délivrance. L'abbé me guérit moi aussi

du désespoir et me libère du désir de vengeance. Il m'ouvre l'esprit sur l'horizon infini des connaissances et sur leur valeur inestimable. Je pourrais prononcer les mots de Dantès : « Mon véritable trésor, c'est votre présence, ce sont ces rayons d'intelligence que vous avez versés dans mon cœur. »

Je suis Grégoire, mais j'ai trouvé mon modèle, mon exemple, mon idéal. Dantès me montre la voie de la liberté. Quand je fais couler un filet d'eau froide la nuit pour me laver les cheveux en cachette, je quitte Grégoire et j'avance en direction de Dantès. Quand je vois des ouvriers de l'usine Cathelain marcher d'un pas décidé sur le trottoir, ou que j'entends des écoliers rire dans la rue, je m'approche de Dantès. La vie est plus forte que tout, il y a toujours une solution, je la trouverai. J'en suis certaine.

Mais quand mon père vocifère contre moi, ma confiance s'écroule et seul le monde de Grégoire me semble réel. Lorsque ma mère me regarde, je ne deviens pas Grégoire, je suis déjà Grégoire, couchée sur ma carapace, ventre à l'air, agitant ridiculement mes petites pattes et incapable de me mettre debout.

Comme Edmond, j'ai maintenant conscience que mon plus grand handicap, c'est l'ignorance. Je ne serai pas libre tant que je n'aurai pas accès au savoir véritable. Je veux être envoyée dans une pension où on m'enseignera les mathématiques, les sciences, les langues, l'histoire du monde, la géographie, l'astronomie, les sciences naturelles. Si je n'ai pour me nourrir que la poignée de disciplines que ma mère connaît, et qu'elle ne me transmet d'ailleurs que de mauvaise grâce, je mourrai asphyxiée. Je la supplie de m'envoyer en pension, qu'elle choisisse un établissement très sévère où on m'éduquera à la trique. Elle répond : « Comment peux-tu trahir ainsi l'enseignement de Monsieur Didier ? Tu as vraiment de la chance, car je ne vais pas même lui mentionner cette chose honteuse que tu viens de me dire. »

Je ravale ma déception et j'évite de croiser son regard. Je pense aux « rayons d'intelligence » de l'abbé Faria. Je les imagine traversant les espaces infinis. Arrivant vers moi. M'atteignant, me touchant de leurs doigts lumineux, me consolant. Sous les rayons de l'abbé Faria, les images de cauchemar où je me vois enfermée à perpétuité derrière les grilles de la maison, ou pourrissant au fond d'une poubelle, pâlissent peu à peu, s'effacent peu à peu, et finissent par s'évanouir dans la grande lumière de l'intelligence.

Hier, un pan entier du haut mur qui clôture le parc est tombé. « C'est le gel, c'est cet hiver polaire », décrète mon père. Mais je perçois une inquiétude dans sa voix, un ton quasi incrédule, comme si cet événement n'aurait jamais dû se produire. La maçonnerie a basculé vers l'extérieur. « Il faudra dégager le champ du voisin, ajoute-

t-il. Mais ce n'est pas toi qui le feras, tu ne dois pas sortir. » Je me demande s'il craint que le voisin vienne le gronder. J'aimerais bien voir le voisin, je n'en ai jamais vu, et j'aime beaucoup ce mot : « voisin ».

Les maçons sont appelés en urgence. Ils posent des poteaux métalliques et les relient par des fils de fer. Puis ils accrochent des toiles de jute pour masquer la brèche. C'est une solution provisoire. Tant qu'il gèle, impossible de reconstruire le mur. Albert et Rémi disent : « Il faut attendre le redoux. »

Depuis que le mur est tombé, ma marche-matinal-peu-couverte est annulée, peut-être pour éviter que je me prenne les pieds dans les étais difficiles à distinguer dans le noir. Comme mon père craint tout de même que l'« installation de fortune » ne tienne pas, je suis chargée d'une mission d'inspection quotidienne, à 11 heures, avant le cours d'allemand. Une mission chronométrée, qui doit être accomplie en dix minutes aller-retour, juste le temps nécessaire pour jeter un coup d'œil sur la barrière.

Chaque jour, après la classe du matin, je pars donc faire ma tournée au fond du parc. Arrivée devant la brèche, je soulève un coin de la toile. Je pourrais tout à fait passer à travers le maillage des fils de fer. J'y pense toute la nuit : en faisant vite, je pourrais gratter quelques minutes et essayer de passer de l'autre côté. Le matin, ma décision est prise. Je pars d'un pas rapide, et dès que je suis hors de vue, je me mets à courir.

En arrivant devant la barrière, je me sens toute émue. Vite, je soulève la toile, je me faufile entre les fils métalliques. Ça y est, je suis de l'autre côté. J'ai les pieds sur la terre durcie du dehors. C'est la première fois que je suis dehors, seule, sans mes parents, presque libre. Je regarde, médusée, les champs autour de moi, partout, à perte de vue. Ici ou là, des haies basses, des bosquets décharnés. Aucun mur, aucune grille, aucune clôture. Mon cœur gonfle dans ma poitrine, comme si l'air était meilleur ici. Je fais quelques pas indécis. J'aperçois vers la droite un monticule qui semble composé de matériaux étranges. Il n'est qu'à quelques mètres et j'ai très envie d'aller voir de plus près. Mais le tic-tac du chronomètre dans ma tête me dit que je n'ai pas le temps, que je dois rentrer.

Toute la journée je pense à ces drôles de petites choses amoncelées dans le champ du voisin. Je vois aussi que le temps se radoucit, bientôt Rémi et Albert rebâtiront le mur. Il faut que je saisisse l'occasion d'aller explorer. Le lendemain, je cours encore plus vite vers la brèche. Je risque de me faire gronder si je dépasse la limite des dix minutes, mais tant pis, je suis dévorée de curiosité.

Je passe de nouveau la barrière, l'odeur de l'air est merveilleuse. Je m'approche du monticule : ce sont des milliers de morceaux

métalliques de formes diverses qui brillent, surtout des boulons et aussi d'extraordinaires petits pièces comme je n'en ai jamais vu. On dirait des copeaux de bois enroulés sur eux-mêmes, mais en métal. J'en ramasse un magnifique, tout entortillé, que je glisse dans ma poche en faisant attention à ne pas me couper le doigt sur les bords tranchants.

Je m'imprègne du grand espace ouvert autour de moi. Dommage que le tic-tac dans ma tête m'empêche de penser à rien d'autre qu'à mes parents, là-bas dans la maison, qui chronomètrent ma tournée.

Les maçons viennent bientôt reconstruire le mur. Ils démontent d'abord la barrière provisoire. J'imagine la brèche nue, ouverte, sans aucun obstacle bloquant le passage. Pendant le temps des travaux, mon père m'interdit d'aller dans cette partie du parc.

En y réfléchissant, je comprends que le petit tas mystérieux est probablement une décharge de l'usine Cathelain toute proche. Que les pièces métalliques sont des déchets. Ça ne retire rien à la valeur de mon précieux petit copeau que je cache soigneusement dans la doublure du rideau de ma chambre. Parfois, quand je suis seule le soir, je le ressors pour le contempler. Il me rappelle l'ivresse de cette merveilleuse échappée, aussi magique qu'inespérée.

Le livre orange

L'entretien du jardin demande beaucoup de travail : bêcher, planter les légumes, cueillir les fruits, repeindre les piquets et les clôtures... Ma mère et moi y consacrons de nombreuses heures. La corvée la plus répétitive, c'est l'arrachage des mauvaises herbes. Ma mère, qui a des gants spéciaux commandés sur le catalogue de Manufrance, est en principe chargée d'arracher les chardons. Mais, selon l'humeur de mon père, je reçois parfois l'ordre de le faire. Je travaille à mains nues. Je m'efforce de les saisir le plus près possible de la racine. Mais je ne suis pas douée, mes mains sont souvent pleines d'épines.

Mon père ne lève pas le petit doigt. Il « dirige » et « surveille » notre labeur, trônant sur sa caisse, une boîte en bois marquée « Libourne » qui a jadis servi à transporter du vin. Quand il estime que nous nous sommes trop éloignées, il crie : « Maude, la caisse. » Je dois alors me précipiter, saisir la caisse et avancer jusqu'à ce qu'il crie « Stop ». Puis il se rassied.

Avec le temps, l'ordre est de plus en plus bref. Maintenant, c'est juste : « Caisse. » Mais sa voix tombe toujours sur moi comme la foudre.

Les clôtures électriques installées autour de la tombe d'Arthur pour empêcher Linda d'aller le déterrer plaisent beaucoup à mon père. Il en fait poser partout le long des allées, dans le but de « discipliner tout le monde ». Je crois qu'il veut surtout décourager les animaux « étrangers » de venir s'ébattre à leur guise dans le parc, et spécialement les chats errants, qu'il a en horreur. Pour mon père, les chats sont des traîtres, des êtres maléfiques qui vous volent votre énergie. Il m'explique que ceux qui s'aventureraient chez nous seraient bien attrapés, car s'ils peuvent passer sans encombre sous les clôtures, leur queue touchera fatalement les fils et leur enverra une bonne décharge.

Bientôt, tout le parc en est quadrillé. À certains endroits, les clôtures peuvent compter jusqu'à trois niveaux de fils superposés. Mon père nous fait repeindre les poteaux au Ripolin vert pour les camoufler et piéger ainsi plus efficacement les intrus.

Quand je ramasse des branches mortes, je dois maintenant contourner les clôtures. Une branche qui touche à la fois le fil

électrique et le sol déclenche un tsit-tsit-tsit-tsit énervant. Un jour, en arrachant les herbes près d'un bosquet, je récolte par inadvertance une décharge électrique qui me fait pousser un cri. Mon père sursaute et manque tomber de sa caisse. Furieux, il vocifère : « Idiote, abrutie, bonne à rien, mauviette ! » Il exige que je saisisse le fil à pleines mains et que je le tiennne tant qu'il ne m'a pas permis de le lâcher. Je frôle le fil mais je le relâche aussitôt, effrayée par le goût d'acier dans ma bouche et l'emballlement de mon cœur. Je m'y reprends à plusieurs reprises sans succès. Mon père entre dans une fureur si noire que, la tête en feu, je finis par serrer le fil dans mon poing. Je ne sais pas combien de minutes s'écoulent. Je sais seulement que les décharges me semblent insupportables.

Mon père me jette que je vais avoir désormais un nouvel exercice « clôture électrique » à accomplir dans le cadre de mes exercices de volonté. Tous les jours, ou au moins une ou deux fois par semaine, je devrai tenir le fil électrique pendant dix minutes sans rien laisser paraître sur mon visage, sans sursauter, sans grimacer, ni même battre des cils. Mais je découvre vite qu'au fond je tiens assez bien le coup. Il s'agit seulement de subir une sensation certes très désagréable, mais connue. J'échangerais volontiers une journée entière de clôture électrique contre une seule séance de méditation sur la mort dans la cave dont j'émerge chaque fois aussi dévastée qu'au premier jour.

Comme je progresse trop lentement sur le front de la volonté, mon père étoffe mon entraînement avec de nouveaux types d'exercices. Comme celui du « tournoiement » qui a pour cadre la « rotonde » près de la piscine, une pergola légèrement surélevée à laquelle aboutissent deux allées cimentées. Je me place au centre, je ferme les yeux et, sur l'ordre de mon père, je me mets à tourner sur moi-même de plus en plus vite, comme une toupie. Je dois veiller à rester bien au centre du cercle. Dès que j'entends : « Stop ! Sortie vers la droite » ou « Sortie vers la gauche », je dois me diriger immédiatement et d'un pas ferme vers l'allée indiquée.

Mes résultats sont lamentables. J'ai mal au cœur, mes tempes battent à tout rompre, mes jambes se dérobent, la tétanie me gagne. Quand l'ordre de stopper tombe, j'essaie de marcher droit, mais la plupart du temps je chancelle, je me cogne contre la rambarde. Je sais alors que j'ai échoué, la panique m'envahit d'un coup. Je ne suis même plus capable de regarder autour de moi pour distinguer la droite de la gauche. Mon père est très déçu : « Ne crois pas que tu vas t'en tirer comme ça. On recommencera jusqu'à ce que tu y arrives, c'est une question de volonté. »

Je me sens terriblement honteuse. L'exercice n'est pourtant pas sorcier. Peut-être que j'ai un défaut au cerveau et peut-être que mon père est en train d'essayer de le réparer. Le test du tournoiement est

de ceux qui me laissent le plus de tristesse. Le soir dans mon lit, je m'imagine accomplir l'exercice, je me concentre pour réussir une sortie parfaite. Mais j'ai beau faire, c'est l'échec, toujours plus douloureux.

Cette année mon père introduit un nouveau rituel antifête pour mes neuf ans. Le matin de mon anniversaire, il me convoque dans la grande salle, si froide à cette époque de l'année que nous n'y allons que rarement. Il me fait asseoir devant un livre de mathématiques à couverture orange, me donne une liste de problèmes à résoudre et me laisse seule. Interdiction de me lever tant que je n'aurai pas terminé l'exercice. Rien qu'à la lecture du premier problème, j'ai le tournis : « Deux villes A et B sont distantes de 20 km. Monsieur X part en train à 10 heures de A vers B. Le train roule à une vitesse constante de 60 km/h. Monsieur Y part à vélo à 10 h 10 de B vers A, et roule à une vitesse constante de 15 km/h. À quelle heure Monsieur X et Monsieur Y se sont-ils croisés ? » Il y a aussi un problème de cycliste qui change de vitesse sur une portion du trajet, un autre de robinet qui fuit et de baignoire qui se remplit...

J'ai beau me creuser la tête, je ne trouve pas le début d'une solution. Je ne peux pas pleurer, je ne peux pas m'en aller, je ne peux pas demander d'explications. Je me sens devenir de plus en plus stupide. Les heures passent, je tente différentes opérations, je griffonne des chiffres. Je passe au problème suivant en me disant que j'y reviendrai plus tard, mais le second me donne autant de fil à retordre. Je commence à avoir soif, mais je sais que je ne pourrai boire ni manger tant que je n'aurai pas terminé. L'heure du dîner passe. La soirée avance. Il est déjà 22 heures. Je me résous à soumettre ma feuille à mon père. Il y jette un coup d'œil, puis il pose son regard froid sur moi : « Tu crois vraiment que c'est bon ? Si tu penses que c'est bon, tu me le laisses. Mais si tu t'es trompée, pour chaque erreur tu auras trois problèmes supplémentaires à résoudre. Tu assumes. » Je reprends vite ma feuille et je retourne travailler.

Vers minuit, ma mère me dit : « Va te coucher. Tu continueras demain matin. Ton père t'accorde le petit-déjeuner, mais c'est tout. » Je dors d'un sommeil fiévreux, hanté par des trains et des vélos qui foncent à toute vitesse. Le lendemain matin, je m'assieds de nouveau devant le livre orange. Seule interruption autorisée : les quarante minutes pendant lesquelles je fais le service de mon père. Je laboures mes méninges, je les torture, je les cravache. En fin de journée, après avoir remis les exercices au propre, j'hésite douloureusement à les soumettre à mon père. Je sais qu'il va me demander : « Tu crois que c'est bon ? » Est-ce que je crois que c'est bon ? Non, je ne le crois pas du tout...

Je repasse une deuxième nuit de tourment, suivie d'un réveil hagard et d'un retour halluciné devant le livre orange. Au bout d'un temps infini, mon père décide finalement de suspendre l'épreuve. Il referme le livre orange en me disant : « On reprendra ça l'année prochaine. On verra si d'ici là tu auras appris à te servir de ton cerveau. »

La cuvée 1945

La philosophie de mes parents vis-à-vis de la maladie se résume en une ligne : « Être malade, ça n'existe pas. C'est dans la tête. Debout ! » Sauf quand cette chose qui n'existe que dans la tête des faibles s'en prend à mon père. Toute activité s'arrête immédiatement. La roue perpétuelle de mon emploi du temps se fige. Ma mère et moi entrons dans la chambre de mon père, fermons la porte, tirons les doubles rideaux. Et nous restons dans le silence, le noir, l'immobilité, l'air vicié et l'odeur insupportable de renfermé, jusqu'à ce qu'il aille mieux. Comme je ne peux plus sortir, Linda n'est plus enfermée de 8 heures à 20 heures. Même les heures des repas sont chamboulées. Nous devons attendre que mon père ait envie de manger.

En général, il réclame du riz cuit avec beaucoup de sucre. Ma mère descend en préparer pour trois. Nous devons absorber exactement les mêmes nourritures et boissons que lui. Nous tenons son assiette pendant qu'il mange. Il macule ses draps que nous essuyons avant de manger à notre tour sur le bureau. Parfois, il réclame un grog au cognac. Ma mère remonte alors avec trois verres sur un plateau.

Étant préposée au pot de chambre, je ne peux pas m'éloigner. Je suis également chargée de surveiller sa respiration, qui doit rester bien « régulière ». Je ne sais pas trop ce que ça signifie. Et je ne sais pas quoi faire en cas de problème. Je suppose qu'il me le dira lui-même. Mais il lui arrive de s'assoupir, et alors son souffle rauque m'alarme. Je vais le regarder de près. Sa barbe grise naissante me dégoûte un peu. Je m'en veux de ma réaction, je suis une mauvaise fille.

La nuit, nous dormons l'une dans le fauteuil, l'autre sur la chaise de bureau, la tête posée sur les bras repliés. Nous échangeons nos places au cours de la nuit. Le plus compliqué, c'est les toilettes. Ni ma mère ni moi n'osons demander la permission d'y aller. Nous échangeons des coups d'œil irrésolus dans la pénombre. Jusqu'à ce que mon père nous libère en réclamant son pot de chambre. Ma mère en profite pour filer aux W-C, et j'en profite à mon tour en allant vider le pot.

Notre tâche, c'est de le « veiller », il est exclu que nous fassions autre chose, lire, écrire, dessiner, ranger ou bavarder... Les grogs que j'absorbe m'assomment un peu. Et l'immobilité me donne des crampes lancinantes. Je trouve le temps atrocement long. Au bout du troisième

jour, l'une de nous deux sort pour vérifier que tout va bien dans la maison et le jardin et pour nourrir les animaux.

Une fois, nous sommes restées enfermées plus d'une semaine. Je me souviens d'un étrange sentiment d'implosion, suivi d'une torpeur qui aurait pu se prolonger indéfiniment.

Dès que mon père est rétabli, il exige que nous « rattrapions » toutes ces heures perdues pendant lesquelles nous n'avons « rien fait ».

Malgré sa carrure de géant, mon père est de constitution fragile. Il souffre d'asthme, et le froid qui règne dans la grande maison à peine chauffée occasionne chez lui des bronchites à répétition. J'ai du mal à comprendre comment l'être supérieur et redoutable qu'il est, le chevalier, le maître de volonté capable de dominer le monde par la seule force de son esprit, peut être patraque au point de rester cloué au lit. Est-ce que ça ne serait pas ma faute ? Est-ce qu'il n'aurait pas régulièrement besoin de « recharger ses énergies », épuisé par l'effort considérable qu'il déploie pour former une candidate aussi peu douée que moi ?

Ma mère, quant à elle, solide comme un roc, reste debout même quand elle a la grippe ! Deux fois seulement elle a dû s'aliter du fait d'une trop grosse fièvre. Mon père a alors pris les choses en main. Il est venu dans la cuisine, pièce où il ne met jamais les pieds, et m'a montré comment préparer un grog : faire chauffer une bonne rasade de cognac, ajouter plusieurs cuillerées à soupe de sucre et un jaune d'œuf. La mixture avait l'air épouvantable, et j'ai vu les yeux de ma mère se révolter au moment où elle l'a avalée.

Dans mon cas, étant donné que je m'entraîne à devenir un sur-être, la maladie n'est pas admissible. Quand il m'arrive d'avoir mal au ventre, aux dents ou à la tête, c'est comme si j'avais fait une bêtise. Si la fièvre est vraiment trop forte, mon père me donne deux Aspro.

Même chose pour la douleur, je n'ai pas le droit de l'éprouver. Une fois, au cours d'un chantier, je suis tombée sur une poutre hérissée de clous qui se sont enfoncés dans ma jambe. Mon père a versé la moitié d'une bouteille de whisky sur ma blessure, en faisant bien pénétrer l'alcool dans les trous qui pissaient le sang : « Je sacrifie une demi-bouteille de Johnny Walker étiquette rouge pour une simple blessure. J'espère que tu vois à quel point tu comptes pour moi et que tu apprécies la dépense que je fais. »

J'ai encore la sensation de ma langue plaquée contre mon palais, de mes membres qui se raidissaient. J'ai dû faire un effort énorme pour bloquer mes hurlements.

Mais je tombe parfois tellement malade qu'il devient difficile de croire à une simple « comédie ». L'hiver, je suis sujette à des angines qui me mettent des balles de ping-pong au fond de la gorge et me plongent dans un délire fiévreux. Mon père, qui n'hésite pas à affirmer

qu'il est « le meilleur médecin de la planète », me soigne alors avec un remède spécial dont il m'a accordé l'exclusivité : une boîte de thon à l'huile arrosée d'un vin blanc cuvée 1945. L'huile me soulève le cœur, les miettes de thon restent coincées entre mes amygdales, j'ai si mal à la gorge que je peine à avaler. Le breuvage liquoreux, jaune foncé, me rappelle l'urine de mon père dans le bocal. Mais j'oublie tout cela très vite pour ne voir que mon père, incroyablement proche de moi, qui me nourrit à la cuillère et tient mon verre tandis que j'essaie de déglutir.

Je n'en crois pas mes yeux. Jamais il ne se soucie de mon bien-être. Or le voici se mettant en peine, patiemment et presque avec douceur, ayant même l'air inquiet pour moi. Comme si j'étais devenue tout à coup une personne très précieuse qu'il faut sauver coûte que coûte. Le contraste avec ma vie de tous les jours est trop fort. Ma tête explose en mille morceaux pendant que le reste de mon corps est emporté dans une fièvre vertigineuse.

Le vin blanc cuvée 1945 doit aussi agir. Je suis la plupart du temps engluée dans un sommeil lourd. Je sors du brouillard en entendant les pas de mon père. Dès qu'il entre, il recouvre tout l'espace. Par réflexe, ma respiration s'arrête. Puis je me rappelle que je suis malade, que mon père est aujourd'hui mon médecin. D'une voix bizarrement douce que je ne lui ai jamais entendue, il murmure : « Fille, ça va aller. » Je le sens très mal à l'aise, et le mot « fille » ne me plaît pas beaucoup. Mais c'est la seule tendresse dont il est capable, la seule qu'il me donnera, et Dieu que c'est bon à prendre ! Je croise son regard inquiet, le temps d'un éclair, puis nous nous hâtons tous les deux de détourner les yeux.

Il approche sa main de mon visage, pose ses très longs doigts sur mon front pour en surveiller la température. J'espère de toutes mes forces qu'il va maintenant caresser ma joue. Une seule caresse du bout des doigts, et la maison disparaîtra, les grilles et les murs s'évanouiront, nous serons dehors, libres et heureux. Mais la caresse ne vient pas. Ses doigts quittent mon front. Et dans la seconde qui suit, il fracasse le charme en hurlant vers la porte : « Jeannine, elle est réveillée, apporte le vin blanc ! »

Dans un souterrain

L'alcool est maintenant un élément essentiel de mon entraînement à la volonté. Depuis que j'ai sept ou huit ans, mon père exige que je prenne l'apéritif et que je boive du vin à table. L'esprit étant plus fort que tout, je dois apprendre à « tenir » l'alcool. De plus, les négociations difficiles étant souvent très arrosées, ceux qui tiennent bien l'emportent sur les autres. C'est aussi très utile pour soutirer des informations à quelqu'un : je l'incite à boire, je bois avec lui, au bout de quelques verres il est ivre, il est en mon pouvoir. Car moi, j'ai toujours la tête claire.

De même, après avoir fait des concours de « cul sec », je dois être capable de me servir d'une arme, au cas où je suis entraînée dans un duel. Je me demande bien comment je me retrouverais acculée au duel, mais je n'ose pas lui poser la question. Ce sont peut-être des choses que je devrai affronter plus tard, quand je deviendrai un chevalier.

À mesure que je grandis, je dois m'habituer à encaisser des quantités de plus en plus fortes. À midi, j'absorbe un verre de Ricard dilué d'eau avant le repas. Puis, à table, un verre de vin blanc bien rempli, suivi d'un verre de vin rouge. Et pour finir, un cognac. Comme nous n'avons qu'un quart d'heure pour le repas, ces verres doivent être vite descendus.

Mon père tient le Ricard pour un remède souverain contre les infections, notamment celles du palais. De temps en temps, il me fait avaler du Ricard pur. Rien que l'odeur me fait l'effet d'une fusée qui va exploser dans mon cerveau. À la première gorgée, mes gencives me brûlent, puis le feu descend dans ma gorge et va embraser mon estomac.

Ce n'est pas tout. Nous devons maintenant inaugurer un entraînement spécifique « alcool et volonté », à effectuer tous les mois ou tous les deux mois. Pour les besoins de cet exercice, ma mère et moi avons dû peindre au Ripolin blanc, sur les aires cimentées du jardin, deux très longues bandes blanches. Largeur 15 centimètres, longueur 10 mètres. L'exercice consiste à absorber coup sur coup une rasade de Ricard pur, une de whisky, et parfois une de cognac, puis de parcourir d'un pas assuré les dix mètres de la bande blanche sans

poser le pied à l'extérieur. Je m'accroche de toutes mes forces à l'intérieur de moi-même, de façon presque obsessionnelle. Je ne sais pas comment je le fais, mais cet exercice-là, je le réussis assez souvent.

Je déteste l'alcool, je déteste par-dessus tout l'odeur du Ricard pur. Je n'en dis évidemment rien à mon père, qui tient à ce que tout le monde, femme, fille, ouvriers, boive autant que lui. Mon père attribue à l'alcool toutes sortes de vertus. Mais moi, je me souviens des alcooliques dévastés rencontrés dans les livres : Dimitri des *Frères Karamazov*, les héros navrants de *L'Assommoir*. Je sens obscurément que je serais en grand danger de perdition si l'alcool « prenait barre sur moi ». C'est avant tout pour moi-même que je m'accroche et me surpasse durant les tests. Je n'ai pas besoin d'un « maître » supplémentaire. Je veux être capable de tenir tête à l'alcool, non pas pour manipuler ou écraser mes adversaires, mais pour permettre aux rayons d'intelligence de l'abbé Faria de m'atteindre.

Je me nourris d'images salvatrices, de héros forts et charmants. J'ai de plus en plus besoin de ces lectures qui allument de petites lueurs dans ma nuit. Dès que j'ai une minute sans surveillance, je fouille la bibliothèque de mon père. Je découvre Zola, Maupassant, Daudet. *Les Mystères de Paris* me ravissent. Ma mère, qui ne lit jamais de romans et encore moins de romans populaires, lève les yeux au ciel quand mon père fait l'éloge d'Alexandre Dumas et tient en piètre estime Eugène Sue. Mais moi j'adore Rodolphe, toujours prêt à défendre la veuve et l'orphelin : « J'ai dans ma vie déjà souffert ; cela vous explique ma compassion pour ceux qui souffrent. » Il m'entraîne au milieu de « la canaille » et des cambrioleurs. Je suis émue de le voir détecter le bien dans le cœur de « créatures déchues ».

En découvrant *L'Idiot*, j'ai l'impression d'être tombée sur une mine d'or. Je me prends de passion pour Dostoïevski. Tous ses personnages me fascinent. Ils sont si vivants, si touffus, si désordonnés ! Aux antipodes des « êtres parfaits » chers à mon père, ils vibrent littéralement de vie. Ils haïssent, ils aiment, ils sont fous d'enthousiasme. Ils titubent, ils se débattent dans le chaos mental. Ils se posent des tas de questions, ne réfléchissent pas aux réponses, et ils foncent dans leurs désirs, leur folie, leurs erreurs. Ils sont exténuants de beauté. Dostoïevski me montre que la vie est même plus terrible que ce qu'en disent mes parents, pleine de violences, d'humiliations, de vengeance, de trahisons... Mais combien elle vaut la peine d'être vécue ! Loin de la redouter, de la suspecter, de dresser un mur contre elle, ses personnages la chérissent, ils plongent dedans, et si nécessaire ils s'y noient. Ils semblent me dire : « Tout mérite d'être vécu. Cesse d'avoir peur. »

Quand ma mère s'absente de l'école, il m'arrive de me glisser dans la chambre attenante qui sert de débarras. C'est interdit, mais j'adore

fouiller les cartons, même s'il n'y a là-dedans rien de bien passionnant : des dessus-de-lit, de vieux papiers, quelques bouquins. Un jour je tombe sur un Dostoïevski que je ne connais pas : *Mémoires écrits dans un souterrain*. Je n'ai le temps d'en lire que quelques pages. Je ne peux pas l'emporter dans ma chambre, cela révélerait mes explorations non autorisées. Je le cache sous un tas de vieilles nappes. J'y reviens les jours suivants, lisant trois ou quatre pages chaque fois, happée par le maelström de pensées contradictoires qui agitent ce héros stupéfiant, frénétique, méchant, amer, égoïste, torturé, lâche... C'est un ours, un raté, qui se venge des avanies qu'il pense avoir subies en jouant à la grande âme avec Lisa, une jeune prostituée. Il lui donne même son adresse, au cas où elle voudrait se racheter.

Quand Lisa vient le trouver, il la piétine. Mais elle devine qu'une grande souffrance se cache sous ce masque ignoble et elle s'offre à lui. Un court instant, il est déstabilisé par la générosité de Lisa, il voudrait pouvoir y croire. Ses démons reprennent vite le dessus, il l'offense en insistant pour la payer. Elle lui pardonne mais elle s'enfuit.

Je suis tellement secouée par ce récit que je le lis et relis, toujours en cachette, toujours par bribes. Au fil du temps, je comprends que ce héros qui me touche tant me rappelle mon père. Ils ont le même rejet des autres, du monde et des conventions, le même goût du délire, les grands discours, la dureté... Je me demande si mon père ne cache pas lui aussi une blessure toujours ouverte sous ses dehors inflexibles. Se pourrait-il que tout ce qu'il dit, pense, fait et impose, que tout cet univers dans lequel il nous emprisonne, soit dû en réalité à une souffrance secrète, et pas du tout à une clairvoyance supérieure ?

À chaque relecture, la chute m'étreint par sa leçon implacable. Elle semble me dire : « N'attends rien de lui. Même s'il comprend un jour sa folie, il est irrécupérable et dangereux. Sauve-toi ! »

La pyramide

Immobile, silencieuse, concentrée, je fixe des yeux une fourchette posée devant moi sur la table de la salle à manger. Face à moi, ma mère se livre au même exercice. Trônant en bout de table, mon père nous dicte ses instructions de sa voix profonde : « Fixe le métal. Entre psychiquement dans le métal. Empoigne-le psychiquement. Maintenant, fais-le bouger. Pousse-le. »

Je suis tendue comme un arc, je n'arrive même plus à respirer. Métal, métal, s'il te plaît, bouge. Mes yeux louchent sur la fourchette, je la vois double, triple, et parfois même je la vois glisser. Mais elle ne se tord pas, ce n'est pas ce que mon père veut. J'entends le souffle de ma mère, calme et régulier, alors que moi, je suis en apnée. J'ai peur d'échouer. Le regard de mon père est sur moi, j'ai l'impression qu'il sonde mon esprit, comme s'il entrait à l'intérieur de ma tête.

Soudain, je vois la fourchette se déformer. J'ai réussi ! Puis je la regarde bien, après avoir défocalisé mes yeux. Et alors je la retrouve identique à elle-même. De même pour ma mère. Je suis assez déçue.

Au début, explique mon père, la fourchette va seulement vibrer. C'est normal, car je ne sais pas encore comment garder la maîtrise de mon esprit. En réalité, le métal a très légèrement bougé. Mais mon mental trop inexpérimenté ne s'en est pas aperçu et continue donc à rester focalisé au même point. C'est ce décalage qui est à l'origine des petits soubresauts de la fourchette. Dans un second temps, quand j'aurai appris à stabiliser ma « prise », je pourrai faire déplacer la masse entière. Le plus difficile, c'est de « réussir le premier mouvement ». Une fois que l'on a compris comme faire, le reste suit naturellement.

Une autre variante de cet exercice consiste à faire bouger l'aiguille d'une montre arrêtée depuis des années. Ma mère se trouve très forte à ce jeu. Elle nous montre triomphalement son aiguille qui est passée de 10 h à 10 h 01. La montre est bien petite, les aiguilles assez difficiles à distinguer, mais on dirait bien qu'elle a raison. Comme pour la fourchette, l'aiguille danse devant mes yeux exorbités et j'ai parfois l'impression de l'avoir moi aussi fait avancer. Parfois même, je la vois tourner à l'envers ! Peut-être que, à force de m'exercer, mon mental réussit à prendre le contrôle sur la matière ? Ou peut-être qu'à force

de fixer de menues aiguilles, les yeux se mettent à voir des choses qui n'existent pas ? Je ne sais pas, mais mon père, malgré sa vue chancelante, n'a pas de doute. Il inspecte nos montres et hoche la tête d'un air approbateur, ce qui me soulage sur-le-champ. Je n'ai pas tout compris, mais puisqu'il a l'air satisfait...

En tout cas, j'aime bien ces exercices de concentration mentale qui nécessitent une atmosphère de calme profond. Pendant l'heure qu'ils durent, je suis sûre de ne pas entendre de vociférations. Je les préfère à l'exercice du « clou », par lequel mon entraînement de domination de la matière a commencé. Mon père m'a donné un jour une planche de bois épaisse dans laquelle ma mère avait planté un clou d'un seul coup de marteau. Mon exercice consistait à enfoncer le clou en tapant dessus chaque jour avec la paume de la main. Ce qui a fini par se produire au bout de plusieurs mois et au prix d'une grosse blessure au milieu de ma paume. J'avoue que je n'ai pas compris l'intérêt de cet exercice.

Mon père ne s'abaisse jamais à plier la moindre fourchette ni à faire bouger la moindre aiguille. Ce sont des exercices pour « apprentis ». Il a atteint un tel niveau de puissance mentale qu'il pourrait plier la tour Eiffel s'il le voulait. Mais bien sûr il n'en fera rien, car la tour Eiffel est un symbole et un repère pour tous les êtres de lumière : « C'est une pyramide à la base, qui porte la lumière à son sommet », explique-t-il. D'ailleurs Gustave Eiffel était un franc-maçon et un grand initié, tout comme Auguste Bartholdi, dont la statue de la Liberté brandit... quoi ? Une torche. Ce que les gens ne savent pas, c'est que ces deux édifices sont aussi des sortes de relais de vibrations permettant aux êtres de lumière de se « brancher » à travers eux à l'axe d'énergie pure. Ainsi, pendant que les êtres de lumière se régénèrent, cette pureté est diffusée à travers tout l'univers.

Je suis ébahie par l'infinie complexité des choses qui m'environnent et des processus qui ont cours autour de moi sans que je m'en aperçoive. Quand je pense à mes émerveillements pour les papillons, les oiseaux et autres niaiseries, je dois reconnaître que mes parents ont raison de me traiter de « simplette du village ».

Une chose que j'ai comprise et retenue grâce aux multiples enseignements de mon père : ce sont les Égyptiens et spécialement les grands prêtres de Memphis qui ont découvert la capacité des structures pyramidales de concentrer la lumière et la vibration, comme dans le culte de Râ, dieu de lumière. La géométrie en général modifie la circulation des énergies. De toutes les formes géométriques, la forme pyramidale est celle qui permet le mieux de « garder la vie » du pharaon qui vient de mourir. Il suffit de penser au triangle maçonnique, la première forme géométrique, et à la pyramide qui correspond à son élévation en volume. Ce ternaire est générateur de

vie, de renouvellement et de réincarnation, à l'opposé du processus de mortification.

Tous les pharaons sont de grands initiés qui savent comment passer du monde des vivants au monde des morts : leurs serviteurs, leurs animaux de compagnie et leurs femmes sont emmurés vivants avec la momie pour aider le maître à traverser le champ des roseaux et continuer sa vie dans l'au-delà, pendant que, sur terre, le jeune pharaon perpétue son œuvre. Ce que les profanes ignorent, c'est que les pharaons peuvent refaire le voyage en sens inverse en cas de nécessité. Ils ont pénétré les secrets de l'univers, ils peuvent à volonté les révéler ou les voiler.

Les séances d'enseignement sur l'Égypte ont lieu dans la partie la plus solennelle de la maison, la grande salle du billard. Parfois, je suis convoquée dans une pièce où nous mettons rarement les pieds : le salon. Mon père est persuadé que cette pièce véhicule les ondes des précédentes habitantes de la maison, trois sœurs âgées et célibataires qui ont passé leurs dernières années recluses dans ce salon. Elles y sont mortes l'une après l'autre, les survivantes veillant la défunte, jusqu'à la dernière, dont l'esprit, selon mon père, est resté « coincé » dans ce salon. Dans ces cas-là, il porte autour du cou des cordons de couleur se terminant par un triangle métallique. Je dois moi aussi porter le même genre de cordon, mais blanc.

Puis il sort d'une boîte en bois rangée dans la bibliothèque un billet de un dollar et me montre la fameuse pyramide tronquée qui figure au centre du grand sceau. Le triangle rayonnant qui la couronne est en fait l'appel vibratoire du dieu Râ. Les fondateurs des États-Unis qui ont conçu ce billet étaient tous des francs-maçons et de très grands initiés, qui ont eu l'idée géniale d'apposer l'appel de Râ sur les billets de banque, de façon à « récupérer les vibrations » de tous ceux qui les touchent.

Pas étonnant que les États-Unis soient le pays le plus capable du monde ! Mon père ne cache pas l'admiration qu'il éprouve pour son organisation, sa diligence, son efficacité. Quand il en parle, il se redresse et prend un ton plein de fierté, comme s'il était lui-même américain. En revanche, la France ne lui inspire que du mépris : « Les Gaulois ne sont qu'une bande de sauvages désorganisés et Vercingétorix, un crétin. Pas étonnant que les Français soient si cons... » Il raconte souvent la parabole suivante : quand il faut faire quelque chose, les Français disent « Je vais faire » sans jamais s'y mettre ; les Allemands disent « Je fais » en le faisant ; les Américains, qui n'en parlent qu'une fois la tâche accomplie, disent « J'ai fait ».

Malgré tout, le Président américain n'est pas, contrairement à ce que l'on croit et bien qu'il soit un grand maçon, l'homme le plus puissant de la planète. Les vrais maîtres du monde sont deux autres

francs-maçons : premièrement la reine d'Angleterre, en sa qualité de patronne historique de la maçonnerie ; et, deuxièmement, le maître suprême et caché qui dirige tant le monde des affaires que celui des esprits : le pape. Le Vatican a lui aussi mis au point une façon originale de récupérer les vibrations du plus grand nombre : c'est la fameuse bénédiction « *urbi et orbi* » pendant laquelle le pape, qui se tient en position dominante au-dessus de la place Saint-Pierre, exécute un geste spécial que les fidèles prennent pour une bénédiction et qui n'est en réalité qu'une façon de ramener vers lui et de s'approprier toutes les énergies des fidèles assemblés sous son balcon.

Le rôle suprême du pape ne signifie pas, loin de là, que toute l'Église soit composée d'initiés. Les prêtres, qui jouissent d'un certain pouvoir, sont en général des êtres méprisables à l'âme impure et basse, ce qui les rend dangereux. Quant à la masse des croyants, ce n'est qu'un immense troupeau de moutons totalement inconscients des enjeux réels. Incidemment, mon père me recommande de toujours me méfier des foules, car les énergies individuelles s'affaiblissent en s'entremêlant et se laissent alors vampiriser par les êtres puissants qui savent comment les détourner à leur profit. Si je me retrouve par hasard au sein d'un grand rassemblement, je dois d'urgence trouver le moyen de me mettre en hauteur afin d'éviter cette dilution.

Il existe bien un autre peuple supérieur, ce ne sont pas les chrétiens, ce sont les Juifs. Ayant toujours été pourchassés, ces derniers sont obligés de cacher leur jeu et de se faire passer pour des minables, des radins. En réalité, pendant que les peuples non persécutés se transformaient en « gros tas mous » obsédés par leur confort, les Juifs, eux, développaient une intelligence aiguë, une entraide extraordinaire et surtout le sens du secret sans lequel rien de valable ne peut être accompli.

Les rabbins, qui sont mille fois plus intelligents que les prêtres catholiques, ont depuis la nuit des temps appris à utiliser les énergies. Ils se servent notamment du chandelier à sept branches. Ayant hérité leur magie de l'Égypte antique, ils ont pris soin de garder actif ce dépôt traditionnel, et vivantes les écritures sacrées. Certains rabbins sont de grands alchimistes qui transmettent leur art dans le plus grand secret. C'est d'ailleurs la raison pour laquelle Hitler s'est lancé dans l'extermination des Juifs : sa croix gammée inversée, et donc rendue incontrôlable, commençant à lui échapper, il a craint qu'elle ne tombe entre les mains des rabbins qui auraient su s'en servir bien mieux que lui.

Mon père affirme que notre famille descend des Juifs. Il lui arrive de parler d'une grand-tante Sarah et d'un grand-oncle Samuel. Je ne les ai jamais rencontrés, je ne sais pas s'ils sont encore vivants... En tout cas, suite à l'aide qu'il a apporté aux Juifs pendant la guerre, mon

père est maintenant considéré comme « un des leurs », et c'est d'ailleurs grâce à eux qu'il a fait fortune. « Plus tard, en cas de besoin, tu pourras en tant que ma fille leur demander de l'aide, souviens-toi. » Je grave l'information dans ma mémoire. Seul problème, je ne sais pas où les trouver, et mon père ne me dit jamais comment les contacter.

Le tapis aux tigres

Contrairement au parc où de nouveaux travaux sont entrepris chaque été, à l'intérieur de la maison rien ne change jamais. Un bibelot posé sur un meuble, c'est comme s'il y était scellé pour l'éternité. Un jour en sortant de classe, ma mère tombe en arrêt devant le tapis persan qui occupe le milieu du couloir. Prise d'une inspiration subite, elle dit d'un ton indéfinissable, presque comme si elle demandait mon avis : « Il serait mieux dans le couloir du premier étage. » Je reste une seconde abasourdie, personne ne m'ayant jamais demandé mon avis sur rien. Puis, subitement excitée à l'idée d'introduire un changement même infime au sein de la répétition quotidienne, j'acquiesce vigoureusement.

Depuis toute petite, j'aime beaucoup ce tapis avec ses tigres élancés et majestueux sur fond rouge. Il me rappelle l'époque où nous habitions encore à Lille, avant de venir nous enfermer dans cette grande prison. Je me souviens que mon père me suggérait alors d'une voix étonnamment douce : « Si tu regardes attentivement un motif, par exemple ce tigre, si tu ne le quittes pas des yeux, tu verras qu'il va bouger. » Et, de fait, les tigres du tapis ont souvent bougé sous mes yeux. Maintenant, j'attends impatiemment le moment de déplacer le tapis tout entier.

Quand nous remontons au second, nous empoignons chacune une extrémité du tapis. Il est incroyablement lourd, et comme il est posé sur une moquette, impossible à faire glisser. En essayant de le rouler, ma mère bascule dessus à plusieurs reprises. Je réprime un éclat de rire, il ne faut pas que mon père, installé comme d'habitude dans la salle à manger, nous entende. Mais le fou rire nous gagne toutes les deux. Je suis sûre qu'elle pense comme moi à l'histoire de Maurice Chevalier et Mistinguett, que mon père raconte pour illustrer les dangers du contact entre personnes de sexe opposé. Maurice Chevalier et Mistinguett faisaient un spectacle ensemble au cours duquel on les voyait surgir d'un grand tapis qui se déroulait sur scène. Un jour, en se dévidant trop rapidement, le tapis a révélé aux spectateurs ébahis... le couple enlacé en train de s'embrasser passionnément. « Et dire qu'ils étaient chacun en couple de son côté ! » conclut mon père d'un ton accusateur.

Nous mettons un temps fou à amener le tapis jusqu'à l'escalier. Là le problème se corse : nous ne savons pas du tout comment lui faire descendre la première volée, et encore moins comment le faire tourner pour aborder la deuxième. Ma mère chuchote : « On va le faire basculer par-dessus la rampe. » Nous le hissons péniblement sur la rambarde, et patatras, le voilà qui tombe un étage plus bas, posé en déséquilibre et menaçant de continuer sa chute. Nous nous précipitons sur la pointe des pieds, le rattrapons de justesse avant qu'il n'aille s'abattre au rez-de-chaussée.

Horreur ! Nous sommes passées à deux doigts d'une énorme catastrophe, le tapis a manqué entraîner la statue en bronze qui trône au bas de l'escalier. C'est la statue fétiche de mon père, qui représente Athéna tenant dans sa main gauche la boule de la connaissance. J'ai eu droit à plusieurs séances d'enseignements à propos de ce bronze. La main gauche ? C'est celle des initiés. La boule ? C'est la sphère symbolique, qui représente la connaissance, le monde des idées tel que le définit Platon, tout en étant la forme géométrique parfaite contenant une infinité de triangles ainsi que le carré magique des sages.

Mon père, pour qui tout est symbole, accorde une valeur extrême aux formes géométriques originelles, comme le triangle et le carré, qui portent une fraction de l'énergie primordiale de la création. Les comprendre, les respecter, c'est le premier pas pour apprendre à faire tourner les énergies dans le bon sens et ainsi avoir une chance d'accéder à la philosophie occulte. Il ne me donne pas d'explications sur le carré magique des sages et je n'ose pas en demander. J'imagine de grands initiés assis dans un grand carré, tenant conseil à propos des énergies de l'univers.

Nous disposons finalement le tapis sur la moquette du premier étage et remontons vite travailler pendant le peu de temps qui reste. En redescendant en fin d'après-midi, nous passons devant notre tapis et tombons d'accord : il est bien mieux mis en valeur à cet endroit. Un peu tendues tout de même, nous attendons de voir la réaction de mon père quand il le découvrira ce soir en montant se coucher.

L'heure de la procession du soir arrive enfin. Nous encadrons mon père pendant la lente ascension, ma mère ouvrant la marche pour amortir une éventuelle chute vers l'avant, et moi fermant la marche au cas où il tomberait vers l'arrière. Sur le palier du premier, le tapis aux tigres est étendu sous les lampes en plein milieu du couloir. Mon père marche dessus et pénètre dans sa chambre sans rien dire. Nous échangeons des regards inquiets derrière son dos. Toujours pas un mot pendant le service du coucher. Nous ressortons dans le couloir, abasourdis, et allons nous coucher. La découverte sera pour demain.

Le lendemain, après avoir fait le service de son lever, nous le

suivons dans le couloir, toutes les deux très tendues. L'excitation de la veille est retombée. Nous marchons l'un après l'autre sur le tapis, nous atteignons l'escalier. Toujours aucune remarque. Nous descendons en bon ordre, moi devant et ma mère à l'arrière. Rien, pas un mot.

Une semaine s'écoule de cette façon. Jour après jour, nous nous attendons à ce qu'il nous sonne les cloches. Mais rien de tel ne se produit. Un soir, au moment de monter au premier, ma mère finit par craquer. Soit pour mettre fin à une appréhension devenue insupportable, soit parce qu'elle est incapable de lui cacher le moindre fait, elle commence en hésitant : « Monsieur Didier, vous verrez au premier, nous avons déplacé un tapis... » Elle n'a pas le temps de terminer sa phrase. Mon père bondit. En voyant le tapis, il entre dans une rage folle : « C'est inadmissible ! Vous allez immédiatement me remettre les choses comme elles étaient ! »

Plus simple à dire qu'à faire. Les jambes flageolantes, nous traînons le tapis centimètre par centimètre. Parfois, on entend les pas furieux de mon père qui marche vers sa porte, l'ouvre brutalement et vocifère : « Qu'est-ce que vous foutez ? Ce n'est pas fini ? »

Nous réussissons tant bien que mal à replacer le tapis au second. Tête baissée, nous accomplissons le service de mon père, puis regagnons nos chambres sans nous regarder.

Le lendemain, mon père décide une inspection générale de la maison, pour vérifier que nous n'avons touché à rien d'autre. Il passe de pièce en pièce d'un pas rageur, nous le suivons en silence. Il détecte partout des objets déplacés et nous interroge avec hargne. Heureusement, la poussière en couche épaisse témoigne de la véracité de nos réponses. Pour finir, vu que manifestement nous avons du temps à perdre, il nous condamne à de nouvelles tâches. Exercices de comptabilité supplémentaires pour ma mère, quant à moi, je dois recopier tout le *Manuel pratique pour l'étude des clés* de Dandelot.

Je trouve la punition presque légère pour la semaine de complicité excitante que je viens de vivre avec ma mère. Nous avons essayé de faire quelque chose pour alléger le train-train, nous avons partagé un secret, ressenti la même interrogation, la même inquiétude, la même tension. Ma mère ne me tient pas rigueur de l'échec de notre équipée, ce qui me met une sorte de légèreté au cœur.

Je repense parfois au voyage des tigres. J'ai maintenant envie de tout déplacer, les meubles, les objets, les livres... De bousculer même l'emploi du temps. Comme si la porte des changements possibles s'était ouverte, que j'avais compris comment empêcher le scellement définitif du couvercle au-dessus de nos têtes. Comme la vie serait douce si ma mère et moi, devenues des camarades, imaginions d'autres aventures. Si nous montions d'autres petits complots contre l'autorité de plus en plus pesante de mon père.

Hiram de Tyr

« Je ne suis d'aucune époque ni d'aucun lieu. En dehors du temps et de l'espace, mon être spirituel vit son éternelle existence. » C'est en ces termes que mon père aime parler de lui-même. Au cours de ses enseignements qui portent de plus en plus sur les questions premières, il m'explique qu'il a déjà vécu de nombreuses vies et rencontré d'autres êtres de lumière. Il a recueilli les enseignements de Pythagore, un des plus grands fondateurs de la doctrine secrète. Il a participé aux croisades sous l'armure des Templiers. Il a été un parfait cathare. À l'époque troublée de la Révolution française, qu'il a vécue sous l'identité de Joseph Balsamo devenu célèbre sous le nom de Cagliostro, il a été le disciple d'un autre grand initié, le comte de Saint-Germain...

Est-ce un résultat de ses multiples réincarnations ? Mon père est un « thaumaturge », c'est-à-dire qu'il peut guérir par la simple imposition de ses mains, tout comme Saint Louis et les rois mérovingiens qui sont d'ailleurs nos ancêtres. « Nous sommes des Didier, nous sommes les descendants directs des rois fainéants, nous sommes purs », répète-t-il. Il m'explique que le qualificatif bien mal compris de « fainéant » vient de ce que ces rois éclairés ne gaspillaient pas leur énergie à des activités subalternes, comme de marcher. Ils se déplaçaient en char à bœufs afin de mieux réfléchir aux questions élevées. Comme leur action n'avait rien de « concret-visible-immédiat », les miteux n'y ont vu que de la paresse. Le monde n'était pas prêt pour leur sagesse. Pourtant, ils ont accompli de grandes choses dans l'univers invisible, dont on découvrira l'impact plus tard, quand les temps seront mûrs.

Mon père sait aussi « faire tourner les tables », c'est-à-dire communiquer avec l'esprit des morts. Il parle par exemple avec sa mère dans l'au-delà. Je ne dois pas confondre ces pouvoirs authentiques avec les démonstrations faites par des « apprentis spirites » tout juste capables de communiquer avec des « esprits de foire ». Les moutons trouvent ces numéros prodigieux, et c'est tant mieux, car cela permet de laisser les véritables élus dialoguer avec des esprits supérieurs. De même, je ne dois pas me laisser impressionner par ceux qui transforment le plomb en or : c'est de la « roupie de sansonnet », à la portée du premier « apprenti alchimiste » venu.

Les grands initiés comme mon père ont des capacités bien plus redoutables, comme celle de pénétrer dans la tête des gens. Ils peuvent aussi prendre leur contrôle en les hypnotisant. Mon père répète : « Je peux faire faire n'importe quoi à n'importe quel esprit faible. » Par définition, ces derniers n'ont pas de pouvoir sur leur propre mental. Les esprits forts, au contraire, maîtrisent à fond leur énergie mentale et, grâce à elle, ils peuvent aussi bien résister à la douleur et à l'ivresse, tordre le métal et déplacer les objets, que s'introduire dans l'esprit des autres et les diriger comme des marionnettes. L'hypnotisme est un instrument très puissant, y compris sur la durée : il suffit de « faire dormir » quelqu'un une fois, et cette personne restera sous votre contrôle des années plus tard.

Mon père m'assure qu'il ne m'a jamais hypnotisée et qu'il ne le fera jamais. Étant destinée à devenir moi-même un être fort, je ne dois être asservie à aucune forme de prise de possession mentale. Une fois que j'aurai accompli mon entraînement, je serai un jour celle qui dominera les esprits faibles, afin de faire advenir la grande régénérescence de l'univers.

Je n'ai aucune envie de dominer qui que ce soit. Être fort, c'est vivre cloîtré dans cette baraque comme mon père ? Alors je préfère être un esprit faible et vivre comme les ouvriers de l'usine Cathelain. Si je suis tout de même condamnée à faire ce que mon père attend de moi, à « entrer dans les têtes », eh bien j'en profiterai pour libérer les prétendus esprits faibles. Je m'imagine ouvrir une porte grillagée, mais pas pour entrer et prendre possession d'autrui. Je tiens la porte ouverte pour que toutes ces âmes captives puissent s'échapper. Je ressens à le faire la même douceur que lorsque j'ouvre la grille de la niche. Tant pis si je risque d'être piétinée par la foule qui s'élance hors des grilles. Dans mon imagination, je me vois mourir le sourire aux lèvres, fière d'avoir apporté la liberté...

Je n'ai jamais vu mon père faire tourner les guéridons, ni lire l'avenir dans les cartes, ni dicter sa loi à une personne hypnotisée. C'est normal : il est un être tellement complet qu'il n'a plus besoin de prouver quoi que ce soit. Je ne sais pas comment il a acquis ces pouvoirs, s'il a eu des maîtres jadis qui l'ont patiemment formé. Je crois comprendre que chez lui, ce sont des dons innés, car il fait partie des rarissimes « élus » réellement supérieurs. Il me transmettra tout ce savoir, à condition que je me montre digne de lui et que je me conduise en disciple respectueuse.

Arrive toujours un moment au cours des enseignements où mon père prend un ton extrêmement solennel : « Maintenant, écoute-moi bien, ce que je vais te dire est de la plus haute importance. » Il m'explique alors que ces forces occultes peuvent être dévoyées. Des individus égoïstes à l'âme basse peuvent vouloir s'en servir pour

s'approprier du pouvoir et des richesses. C'est ce que Hitler a essayé de faire, et avant lui Néron ou Philippe le Bel, le persécuteur des Templiers. Ces vils sorciers salissent les forces sacrées et entraînent le monde dans un chaos encore plus profond. Pire encore, ils bloquent l'action des êtres de lumière qui se dévouent depuis des millénaires pour sauver l'univers de sa terrible chute dans la prison de la matière.

Pour que je comprenne bien la tragédie de la chute, mon père me parle souvent d'une de ses vies antérieures, celle où il dialoguait avec les esprits sur les bords du Nil : « Les pyramides étaient en construction. Il n'existait pas encore de livres, je lisais sur des tablettes. » Il était alors Hiram de Tyr, le célèbre architecte qui plus tard construira le temple de Salomon avec les deux colonnes Jakin et Boaz, placées de part et d'autre de l'entrée, symboles de l'équilibre entre forces opposées. Il me raconte le destin tragique du sage Hiram, connu de tous les francs-maçons. Il a été trahi par des compagnons en qui il avait confiance et à qui il s'apprêtait à donner le fameux « secret des maîtres ». Mais ces derniers, vaniteux et pressés, lui ont tendu une embuscade et, n'ayant pas réussi à lui arracher le « maître mot », l'ont poignardé à la porte du temple. C'est ainsi que le mot a été perdu à jamais. Pour mon père et ses maîtres, cette perte est à l'origine de la chute du monde dans l'obscurantisme de la matière.

La mort d'Hiram me désespère aussi : s'il n'avait pas été lâchement trahi et assassiné, mon père vivrait une vie normale et je ne serais pas obligée d'accomplir une mission de rédemption au-dessus de mes forces. Mon père est en effet persuadé que ce drame se répétera. Que ses compagnons voudront à nouveau le tuer. Mais cette fois, il compte sur moi pour empêcher le crime. Grâce à mes longues années d'entraînement, je devrai être capable de distinguer les véritables maîtres des imposteurs, déjouer le complot des faux frères et sauver mon père, c'est-à-dire Hiram, et son principe sacré. C'est ma raison d'être en ce monde, c'est pour cela qu'il m'a créée. Mon combat est crucial pour l'univers tout entier car, en anéantissant ces traîtres, je donnerai enfin aux êtres de lumière la possibilité de travailler en toute sérénité à libérer l'esprit de la cage de la matière. Ainsi, après des millénaires de ténèbres, tout sera purifié et régénéré.

Afin d'être à même d'accomplir cette entreprise titanesque, de renverser le cours dévié de l'univers, je dois effectuer un énorme travail sur moi-même. Mais rien ne sera possible si je n'adhère pas entièrement à ma mission.

Pour commencer, je dois me débarrasser des idées stupides et des sentiments niais qui continuent de m'encombrer l'esprit. Non, le monde n'est pas un paradis et les hommes ne sont pas des saints. Les gens trahissent, volent, tuent et n'hésitent pas à devenir cannibales si personne ne les surveille. « L'amour est une vaste fumisterie pour

distraindre le peuple. Si quelqu'un te dit un jour qu'il t'aime, ne le crois pas. C'est parce qu'il veut obtenir quelque chose de toi : ton pouvoir ou ton argent. Ne fais jamais, jamais, jamais confiance à personne. Il n'y a que moi qui sais ce qui est bon pour toi. Si tu fais ce que je te dis, tu pourras dominer le monde et vaincre les ténèbres. »

La meilleure place pour livrer cette bataille serait bien sûr celle du pape. Malheureusement, je ne pourrai jamais y prétendre car le futur Saint-Père subit l'examen d'un évêque qui doit passer la main sous sa robe, palper ses testicules et dire tout haut en latin : « Elles sont là, elles sont bien là. »

Si je ne peux pas devenir pape, je peux en revanche devenir président de la République. Mais il y a mieux : « Un roi passe, un président passe, restent les Mazarin, les Richelieu ou les Madame de Pompadour, qui sont les vrais détenteurs du pouvoir. » Mon père m'explique que ces éminences grises qui dirigent tout dans l'ombre sont des initiés chargés d'une mission par d'autres initiés. La Pompadour, une femme très cultivée, a ainsi apporté son soutien au comte de Saint-Germain, travaillant avec lui à élever le niveau de conscience générale afin de permettre à l'énergie primordiale de circuler. Ce faisant, ils ont contribué à l'avènement des Lumières tout en favorisant le processus de réincarnation des êtres de lumière. Quant à Mazarin et Richelieu, ils ont malheureusement failli : happés par l'appât du gain et du pouvoir, ils ont utilisé les énergies « dans le mauvais sens » et sont morts de maladies terribles.

En plus de Madame de Pompadour, je peux m'inspirer d'autres exemples de fortes femmes, comme Joséphine de Beauharnais, être supérieur, placée à l'origine auprès de Napoléon pour le guider. Mais le succès étant monté à la tête de ce dernier, il a échappé à l'influence bénéfique de Joséphine, ce qui a finalement entraîné sa fin misérable et méritée. Dans un genre différent, Charlotte Corday est une femme admirable qui a agi pour le bien de la France, et non pas sur un coup de tête comme on le prétend.

Jeanne d'Arc, en revanche, n'est pas vraiment un bon modèle. Elle n'est qu'une demi-initiée, manquant de culture, et pour cela s'est dévouée dans une dévotion religieuse idiote au lieu d'apporter son concours aux êtres de lumière. Si Jeanne d'Arc avait eu plus d'instruction, elle aurait pu aider le monde à sortir du chemin obscur. Les êtres de lumière ne lui en ont pourtant pas tenu rigueur. Ils l'ont sauvée du bûcher, avec l'aide des Templiers et de l'évêque Cauchon que tout le monde présente à tort comme son persécuteur. L'histoire véritable est occultée comme souvent. Très peu de gens savent que Jeanne s'est mariée et a coulé des jours paisibles.

Mon père éprouve une véritable passion pour une héroïne exceptionnelle, Blandine, dont la pureté a subjugué les lions lâchés

contre elle dans l'arène, avant que les Romains la martyrisent. Malheureusement, elle aussi manquait d'« enseignement ». Si, au moment où les lions se couchaient à ses pieds, elle avait eu les mots pour mobiliser la foule, elle aurait pu faire massacrer l'empereur et renverser l'empire... Certes, la manipulation des foules est un art extrêmement délicat : « Il faut agir vite, car si l'on attend trop, les moutons ne bougent plus. Et quand on a réussi à les mobiliser, il faut tout de suite se mettre hors d'atteinte, car ils se retournent toujours contre les puissants pour les broyer. »

Je sors de ces enseignements groggy et abattue. Je vois bien que mon père attend de moi que je mette les lions à mes pieds comme Blandine, que je sache haranguer les troupes comme Jeanne d'Arc, tout en agissant avec la subtilité et la classe d'une Pompadour... Comment pourrais-je jamais accomplir de tels prodiges ? Je suis triste surtout de trahir mon père en nourrissant au fond de moi une préférence secrète pour une vie minable.

Ravaillac

Une fois que mon père a décidé quelle nouvelle dépendance il fera construire cet été dans le parc – un atelier, une volière, etc. –, il reste à décider l'emplacement, ce qu'il fait en s'aidant d'un pendule. Il s'installe sur sa caisse en bois et nous ordonne de circuler dans le jardin jusqu'à ce que nous arrivions à un point particulier qui l'inspire. Il sort le pendule qui repose sur un coussin en velours dans un écrin vert, et commence à le faire tourner au bout de son fil. Ma mère et moi devons rester debout derrière lui sans bouger. Le pendule tournoie un temps infini, jusqu'au moment où mon père secoue la tête et le range. Et tout recommence autant de fois que nécessaire jusqu'à ce que l'emplacement idéal soit enfin trouvé.

Pour la salle de gymnastique, le rituel du pendule n'a pas été respecté. Mon père a décidé d'office qu'elle serait érigée au-dessus de la tombe d'Arthur. Lui qui a toujours des tas de théories sur l'au-delà, les énergies, les planètes, etc., il n'a là pas la moindre explication à me fournir. C'est comme s'il voulait qu'Arthur n'ait jamais existé, comme si l'être avec lequel j'ai été le plus en amour devait sombrer dans l'oubli.

En attendant que le gymnase soit construit, je dois m'exercer dans la salle à manger pour le saut périlleux et à l'extérieur de la véranda pour le poirier, la marche sur les mains et le grand écart. Mon père tient toujours à ce que je sois une recrue possible pour un cirque. Je n'ai pas la moindre idée de la façon de procéder. Mes parents non plus, qui s'entêtent pourtant à m'expliquer : « Tu mets tes mains sur le sol, tu lances tes jambes vers le mur et tu tiens comme ça. » La prohibition du contact étant toujours aussi stricte, aucun des deux ne m'aide en soutenant mes jambes. C'est au bout de nombreux essais et de dizaines de chutes que je finis par faire à peu près le poirier.

Mais pour le saut périlleux, j'ai beau m'escrimer durant des mois, je suis incapable de faire « passer mes jambes de l'autre côté ». Mon père s'énerve devant mes échecs répétés. Ma mère accuse : « Si tu n'y arrives pas, c'est que tu ne veux pas. Tout est une question de volonté. » Et moi, je me fais mal en tombant à plat sur le dos. Ma carrière dans le cirque est tout sauf prometteuse.

Mon père veut aussi que je me débarrasse de ma ridicule phobie des

rats. Il lui arrive de m'accompagner maintenant quand je vais récolter les œufs de canard. Il se poste à l'extérieur pendant que je pénètre dans l'abri. Souvent je me retrouve face à un gros rat musqué, prêt à attaquer. Je ne dois ni crier ni me sauver, sous peine de devoir passer la nuit enfermée dans la cabane.

Les rats musqués pullulent autour de la mare. Je les vois souvent nager dans l'eau noire. Si je me conduis comme une froussarde, je suis parfois obligée d'aller m'y baigner. Heureusement, c'est extrêmement rare. Je pense que c'est ma mère qui freine, car étant celle qui devra éventuellement m'y repêcher, elle préfère qu'on me donne d'autres punitions.

Loin de s'effacer, mon horreur des rats est au contraire devenue une obsession. Ma mère et moi sommes chargées de nettoyer les gouttières en zinc de toutes les dépendances du parc. Nous plaçons une grande échelle contre le mur, et nous montons à tour de rôle pour débarrasser les feuilles pourries qui bouchent les écoulements. Une fois, en ramassant un de ces amas dégoûtants, je sens quelque chose d'étrange. Je regarde le gros paquet et je m'aperçois que je tiens à pleines mains un rat mort, un œil sorti de son orbite. Mes jambes lâchent et je tombe en me raclant méchamment sur les barreaux de l'échelle. Après, c'est un blanc complet.

Depuis ce jour, il suffit que mon père annonce « Aujourd'hui, vous irez nettoyer les nochères » pour que je sois prise de nausées. Ma mère, elle, grimpe allègrement et se maintient en équilibre tout en haut sans s'accrocher à rien. J'en ai le vertige rien que de la regarder.

Quand je suis envahie par la vague de terreur, j'ai l'impression physique que mes membres sont tirés jusqu'à l'arrachement. Comme si je subissais le supplice de l'écartèlement tel que décrit par mon père lorsqu'il me raconte la mise à mort de Ravaillac. Il m'explique que, après lui avoir arraché les membres en les faisant tirer par quatre chevaux, on a laissé le supplicié agoniser par terre plus d'une journée. Mon père ouvre un livre et me montre une illustration effroyable avec la légende « Supplice de Ravaillac ». Pendant qu'il parle, je deviens Ravaillac, sans aucune lueur d'espoir puisque mes membres ont été arrachés, que tout est fini, sans autre perspective qu'une agonie interminable sous les yeux d'une foule excitée jouissant du spectacle.

Je suis tellement tétanisée que je n'écoute la suite que d'une oreille distraite. Selon mon père, Ravaillac a été victime d'un complot. Le meurtre d'Henri IV avait été commis par un compagnon du roi qui voyageait dans son carrosse. Je dois bien me mettre dans la tête que l'innocence ne protège pas d'une mort atroce et inique. « Voilà la véritable nature humaine, voilà ce que peut nous faire le monde extérieur, même et surtout quand on est innocent. Seules notre volonté et notre force mentale nous protègent. »

La sensation d'écartèlement qui m'envahit sur l'échelle est terrible, si destructrice, qu'avec le temps mon corps apprend à avancer comme un soldat sous les balles, ou plutôt comme un automate. La vie me quitte, tout est anéanti, en moi c'est la non-vie. Une fois l'épreuve terminée, il n'y a ni soulagement, ni fierté, ni satisfaction liée à l'action accomplie. Juste un corps désertifié. Longtemps après, les sens se mettent à réoccuper l'espace, mais avec peine, comme si la vie qui revient goutte à goutte avait définitivement perdu sa vigueur.

C'est de cette façon que je survis aussi aux exercices de méditation sur la mort qui se succèdent environ une fois par mois. Les caves ont fait l'objet de travaux importants, le niveau du sol a été rabaissé, le sol, bétonné. Avec le carrelage, j'espérais un mieux, car il me permet de détecter l'approche des rats et de me protéger s'ils s'avisent de m'« attaquer ». Malheureusement, il rend aussi audibles toutes les cavalcades dans tous les recoins.

Malgré tout, je m'efforce de me concentrer sur les êtres de lumière qui sont censés m'apparaître au milieu des ténèbres. J'ai un peu peur de rencontrer l'esprit de ma grand-mère qui est souvent présente dans la maison : mon père affirme qu'elle vient lui rendre visite la nuit dans sa chambre. Les morts savent tout, et je redoute qu'elle aille lui dire que, au lieu de faire les exercices qu'il attend de moi, je suis totalement absorbée par ma peur, obnubilée par les rats et n'espérant qu'une chose : que l'ampoule se rallume.

Le mur de briques

Dans le monde dangereux où ma mission m'entraînera plus tard, je devrai me souvenir des protections auxquelles j'ai droit en tant que fille d'un grand maître franc-maçon et grand chevalier d'un puissant ordre secret. Si je me fais kidnapper ou si je me retrouve face à un peloton d'exécution, inutile de paniquer. Il suffit que je pense à croiser les mains, à les retourner au-dessus de ma tête et à crier : « À moi, enfants de la veuve ! » L'aide arrivera. Quelqu'un dans le peloton d'exécution interviendra pour me sauver. Ou un paysan en train de cultiver le champ voisin dégainera son arme pour venir me libérer. Un simple passant peut s'avérer être un franc-maçon, qui fera tout pour venir à mon secours.

De mon côté, je dois effectuer des séries d'exercices préparatoires. Comme de me concentrer sur mes mains pour les rendre de plus en plus fines jusqu'à ce qu'elles s'échappent des menottes. Ou bien de me focaliser sur le métal des menottes ou le chanvre des cordes afin de les faire « bouger ». J'apprends aussi que, en fermant les yeux, je peux quitter mon corps pour aller écouter ce qui se dit dans la pièce d'à côté. Cet enseignement reste pour l'instant théorique, car ma jeunesse m'expose au risque qu'une entité plus puissante ou plus expérimentée s'empare de mon corps pendant que je m'en serai « absente », m'empêchant de le réintégrer. Je m'exerce donc à imaginer qu'un fil d'argent me relie à mon enveloppe corporelle, de façon à retrouver le chemin du retour. Je dois attendre d'avoir vingt et un ans, l'âge initiatique, pour attaquer les entraînements effectifs.

Si je ne crois pas trop au danger de me retrouver devant un peloton d'exécution, en revanche l'idée de quitter mon corps me donne des sueurs froides. Mon père martèle que la peur est « la complaisance des faibles ». Mais moi, j'ai beau faire, j'ai peur en permanence.

Depuis quelque temps, mon père insiste sur ses pouvoirs de pénétration psychique. Il peut entrer dans la tête de qui il veut quand il le veut. Il n'a pas même besoin d'être physiquement présent car il peut se déplacer sans être vu. Il faut que je comprenne que je ne pourrai jamais rien lui cacher : « Je suis partout, je vois tout. Quoi que tu fasses, je le sais. Tout ce que tu feras, je le saurai. » Je ne sais pas pourquoi il insiste tant. Croit-il que je dissimule des idées, des projets

inavouables ?

Parfois la tristesse m'étreint le soir dans mon lit. Je berce mon oreiller en imaginant qu'une personne affectueuse est en train de me consoler. Je prononce les mots que j'aimerais entendre : « Ne pleure pas mon enfant. Ne t'inquiète pas, tu n'es pas toute seule. On t'aime, tu sais. Tu n'es pas si mauvaise que tu le crois, tu vas apprendre. » Aussitôt, une voix accusatrice prend le dessus : « C'est ça ! Fais-toi plaindre maintenant... Quelle comédienne ! »

C'est comme si on appuyait sur un déclencheur : je suis prise d'une pulsion insurmontable, il faut que je me punisse, tout de suite. Je commence à enfoncer mes ongles dans mes cuisses. Mais le châtiment n'est pas suffisant. Je me mords sauvagement le haut des bras, sachant que les traces ne seront pas visibles. J'enfonce de plus en plus les dents dans ma chair et je garde les mâchoires serrées encore et encore.

Nuit après nuit, je m'inflige des sévices qui me blessent jusqu'au sang et qui bizarrement, me soulagent. Je sais que la douleur cessera quand je le voudrai. C'est moi qui ai décidé quand elle allait commencer, c'est moi qui déciderai quand elle va s'arrêter. J'ai beau avoir très mal, j'éprouve une sorte de réconfort à l'idée que tout dépend de moi.

J'en ai assez de vivre dans cette perpétuelle épouvante. Je n'en peux plus de ces peurs et ces douleurs que je subis sans les comprendre, sans savoir quand elles vont s'arrêter. Mais quand je desserre progressivement les dents, la haine et le mépris que j'éprouve envers moi-même s'allègent au même rythme. La tempête d'insultes qui fait rage dans ma tête finit elle aussi par s'apaiser, et je réussis finalement à m'endormir.

Confusément, je cherche le moyen de bloquer les intrusions insupportables de mon père dans le monde de mes pensées. S'il peut entrer dans ma tête à sa guise, les êtres que j'aime sont eux aussi en danger. Quand je libère Linda un peu avant l'heure, je dois faire en sorte que mon père ne puisse pas le « lire » dans ma tête car il sévirait contre elle, et cela je ne peux pas le supporter. J'essaie alors de faire le blanc dans mon esprit. Je m'efforce d'effacer toute pensée, ou plutôt de ne penser à rien, de penser rien, d'être « en absence de pensée ». Pendant que j'ouvre la grille de la niche, je me répète : « Absence de pensée, absence de pensée... » De même, au moment de cacher Bibiche, une chatte errante qui vient faire ses petits dans le parc, je fabrique une sorte de black-out dans mon crâne. Si mon père découvrirait l'emplacement de la cachette en fouillant ma tête, je suis certaine qu'il prendrait son fusil et irait abattre Bibiche et sa portée de chatons.

Il m'arrive aussi de « bâtir un mur de briques » à l'entrée de ma tête, et de m'abriter derrière pour penser. L'idée m'en est venue pendant

mes travaux de manœuvre avec Albert et Rémi. Je les ai souvent regardés monter des murs, et je sais maintenant comment faire. Il faut être très concentré et veiller à une foule de petits détails : la qualité du mortier, ni trop mou ni trop sec ; la quantité à poser sur la truelle, ni trop ni trop peu ; le geste juste quand on pose la brique, quand on la tasse ; la vérification du niveau à chaque nouvelle rangée... Et sans qu'on s'en aperçoive, on est tout à coup devant un mur et on ne voit plus derrière ! Dans mon imagination, je fais comme j'ai appris : je prends du mortier avec la truelle, je saisis une brique rouge que je tasse dans le mortier, puis de nouveau du mortier, de nouveau une brique... Je réalise ainsi toute une rangée, puis je passe à la seconde et ainsi de suite. L'ouvrage avance vite car mon esprit construit à toute allure. Il suffit que je pense « mur de briques » et il est monté en quelques secondes.

Je reconstruis mon mur de briques de temps en temps et spécialement quand je veux faire quelque chose en secret. Si mon père voit le mur, il pensera qu'il se cogne à ma bêtise. Il m'explique souvent que chez les ouvriers contraints à des tâches répétitives, comme de serrer des écrous ou de travailler sur des chaînes de montage, l'esprit finit par s'abrutir. C'est d'ailleurs la meilleure méthode pour abrutir le peuple : lui faire faire la même chose, l'envoyer au bal le même jour, le 14 juillet par exemple, au gueuleton le même jour, le 31 décembre, etc. Quand le corps répète une action, l'esprit s'en empare et perpétue la répétition jour et nuit, empêchant toute réflexion. Je me dis donc que, en tombant sur mon mur de briques, mon père pensera que j'ai été « contaminée » par le dernier chantier avec Albert et Rémi.

Ma mère est elle aussi obsédée par la crainte que je cache mes pensées, que je les maquille par des mensonges. Elle me met en garde : « Si tu mens, je le saurai aussitôt car ton père sera mort demain matin. » La menace me met la tête en feu. S'il m'arrive parfois de m'imaginer vivre libre et heureuse sans mes parents, je suis tout autant effrayée à l'idée que mon père disparaisse en me laissant seule dans un monde sinistre. De toute façon, je ne vois pas comment ni sur quoi je pourrais mentir, étant constamment sous surveillance. Mais ma mère me harcèle tant sur l'absolue nécessité d'être totalement transparente qu'une pensée diabolique finit par surgir dans les replis de mon cerveau : et si j'essayais un petit mensonge, tout petit, un minuscule mensonge, histoire de voir l'effet que ça ferait ?

Il faut dire que depuis l'incident du tapis aux tigres, j'ai des doutes. Si mon père sait tout, s'il voit tout, comment se fait-il qu'il ait marché pendant une semaine matin et soir sur le tapis aux tigres sans s'apercevoir que nous l'avions déplacé ? Comment se fait-il qu'il n'ait pas senti que nous avions été à deux doigts de mettre en pièces sa

sacro-sainte Athéna de bronze ?

Après avoir longuement hésité, je me lance avec un mensonge vraiment vénial portant sur une « règle » très secondaire, celle du papier toilette. Quand je fais pipi, je n'ai pas le droit d'utiliser plus d'une feuille. C'est d'ailleurs une « grâce » qu'on m'accorde car autrefois les femmes n'utilisaient pas de papier du tout. Souvent ma mère me demande : « Tu n'as pas utilisé plus que la quantité autorisée ? » Je dis non. Et elle ajoute : « Tu le jures ? » Je décide donc un jour d'utiliser deux feuilles de papier.

Tout se passe bien jusqu'au coucher. Mais dans la nuit, les cauchemars m'assaillent. Je vois un peloton d'exécution, ce n'est pas moi qui suis collée au mur, c'est Linda, ou Bibiche, qui doivent payer pour mes crimes. Ou bien au moment où je dois le réveiller, je découvre que mon père est mort. Tout ce qu'il disait était donc vrai ! Je me demande avec angoisse comment il va se réincarner. J'ai très peur qu'il veuille se réincarner en moi de force, qu'il m'expulse de mon corps pour s'y loger. Je me réveille en sursaut, car dans mon rêve je me vois parler, mais c'est la voix de mon père qui sort de ma bouche...

Le lendemain matin, quand je vais frapper à sa porte, je n'en mène pas large. Finalement je l'entends dire : « Entre. » Il n'est donc pas mort. Il n'est même pas tombé malade. Je ne sais pas si j'en suis soulagée ou accablée... Dans les jours suivants, j' imagine d'autres petits mensonges : je change légèrement l'itinéraire imposé pour la marche du matin et je prétends avoir respecté la consigne ; ou bien je modifie à peine les exercices de solfège du matin ; ou encore, en passant devant la statue d'Athéna en bas de l'escalier, je lui envoie des « Je te déteste » et des « T'es moche », alors que je suis tenue de la vénérer...

Malgré mes petits accroc s et mes gros outrages, jamais les menaces de mort imminente ne se réalisent. Petit à petit, une idée criminelle s'imisce dans mon esprit : est-il possible que mon père ne soit pas cet être supérieur doué de tous les pouvoirs ? Est-il possible que tout ce qu'il raconte ne soit en réalité que du bla-bla ?

L'idée m'horrifie et me transporte. Je me demande tout de même si des êtres de lumière ne sont pas en train de tenir, quelque part dans l'univers, un compte précis de tous mes méfaits et si je ne finirai pas un jour écartelée par mes mensonges, comme un Ravail lac qui cette fois mériterait entièrement son supplice.

Le gilet gris

Avec le colis de La Redoute arrive ma nouvelle paire de chaussures noires à tout petits talons de deux centimètres, que je vais devoir porter pendant l'année qui vient. Je les essaie, elles me serrent les pieds. Ma mère les a commandées sur catalogue sans mesurer ma pointure, se contentant de prendre une taille au-dessus de la paire précédente. Je ne sais pas si j'ai grandi plus vite que je ne devrais, mais ces souliers me font très mal. Quand je lui en parle, elle me répond : « C'est une question de volonté. » Mon père, lui, évoque les Chinoises, ces êtres évolués auxquels on bande les pieds pour qu'ils restent petits. Je dois prendre conscience de ma chance et arrêter de me plaindre. Comme il est hors de question de passer une commande spéciale pour moi, je vais devoir porter ces chaussures une année entière. Impossible de me rabattre sur la paire précédente, qui tombe en loques. Les semelles sont tellement trouées que j'ai dû à la fin glisser des feuilles d'arbre à l'intérieur pour éviter d'avoir les pieds trop mouillés.

Je dois aussi porter maintenant un horrible gilet que mon père a fait confectionner spécialement pour moi dans un gros tissu de tweed gris. Il veut que je l'enfile par-dessus ma chemise ou mon pull, hiver comme été. Il a été taillé trop grand pour que je puisse le garder plusieurs années et comporte six poches dans lesquelles je dois ranger : un stylo plume, un bic, un crayon, un taille-crayon, une gomme, un buvard, un petit carnet, des feuilles coupées dans des papiers à en tête des organisations maçonniques de mon père. Je dois aussi avoir quelques « coins en alu » pour attacher des feuilles – et pas des trombones que mon père considère comme « l'accessoire des fainnants » ; une boîte de plumes et un porte-plume dans deux poches séparées, notamment pour les partitions de musique qui doivent être écrites à la plume. Auxquels s'ajoutent, un mouchoir, un tournevis dont le bout est enfoncé dans un bouchon de liège pour éviter que je ne me blesse sur la pointe et une boussole que je devrai utiliser pour m'évader après un kidnapping. Mon père me recommande dans ces cas de me diriger toujours vers le nord si j'ai à traverser une forêt, autrement je risquerais sérieusement de tourner en rond.

Il y a également une poche intérieure destinée aux cartons de

vocabulaire allemand – un mot en allemand écrit sur un côté, la traduction en français sur l'autre – que mon père m'a donné à apprendre. Je dois aussi avoir une pince universelle, mais comme celle-ci est très lourde et déforme la poche, j'en suis dispensée la plupart du temps. « Tu dois avoir tes outils toujours sur toi pour pouvoir travailler partout et à tout moment. » Où que je sois, je dois pouvoir répondre par écrit à une interrogation subite, à une question de latin, etc. Accessoirement, je dois être capable de réparer une fuite au pied levé. Dans l'esprit de mon père, ce gilet correspond à une sorte de grade. Il le compare au tablier de travail des compagnons du Tour de France qui ne se séparent jamais de leur panoplie. De cette façon, je ne pourrai pas utiliser « l'excuse des faignants », qui consiste à prétendre ne pas avoir le bon outil.

Il tient absolument à ce que je ne quitte pas le gilet du réveil au coucher, sauf quand je joue de l'accordéon. Mais moi je le ressens comme une chaîne, un carcan qui me rappelle à tout instant que j'ai une tâche à accomplir. Je profite de la moindre occasion pour le retirer, que ce soit pour deux minutes quand je suis seule en classe, ou juste trente secondes quand je vais aux toilettes. Je ne sais pas pourquoi mes parents en sont à ce point obnubilés. Au cours de la journée, ils m'interrogent à plusieurs reprises : « Est-ce que tu n'as pas ôté le gilet ? » Je les regarde droit dans les yeux et je réponds : « Non, je l'ai gardé tout le temps », tout en tremblant à l'idée qu'ils ne découvrent la vérité.

Mais, comme pour l'épée de Damoclès qui ne tue jamais mon père, mes mensonges ne sont pas démasqués. Je commence à me demander si c'est nécessaire de bâtir des murailles de briques dans ma tête. Je résiste aussi de moins en moins à l'envie de fouiller tous les coins et recoins de cette immense bâtisse. Bien sûr, il faut déployer des ruses de Sioux. Les moments où je peux échapper à la surveillance se comptent en minutes. Toutes les pièces étant fermées à double tour, je dois d'abord déployer des trésors d'attention et d'ingéniosité pour découvrir l'endroit où est cachée la clé.

Je sais maintenant que mon père met la sienne sous la barre du seuil. Alors je profite d'un moment où mes parents sont tous les deux au rez-de-chaussée pour me glisser sans bruit au premier. J'extrais délicatement la clé de sa cachette, je la tourne avec des attentions infinies dans la serrure et je m'introduis dans l'immense chambre de maître. Sans perdre une seconde, je me dirige vers les armoires qu'on m'a expressément interdit d'ouvrir. Je trouve des fleurets, des casques, des vestes molletonnées. Je n'ai jamais vu mon père faire de l'escrime. S'agit-il de reliques d'une vie antérieure ? Dans un autre placard, je tombe sur six ou sept tenues de chevalier de couleurs différentes : des sortes de chasubles marquées d'une grande croix sur la poitrine, des

capes longues, des épées dans leur étui avec leurs baudriers...

Parfois, je réussis à me glisser dans le bureau de mon père au rez-de-chaussée. Je fouille les tiroirs en prenant un soin extrême à ne rien déplacer. J'aperçois différents papiers à en-tête : ceux des obédiences maçonniques auxquelles mon père a appartenu, celui de son garage, celui du terrain d'aviation qu'il a dirigé. Je ne sais pas précisément ce que je cherche, et de toute façon je ne peux jamais rester plus de deux ou trois minutes. En ressortant, je fais bien attention de placer la clé exactement comme elle se trouvait.

Avec le temps, mon objectif se précise : je fouille désormais dans l'espoir de tomber sur des « papiers d'adoption » ou tout autre document prouvant que mes parents ne sont pas mes vrais parents. La nuit, je me raconte que mes vrais parents sont partis explorer une région dangereuse du monde. Ils ont dû me confier à ces gens riches. Mais ces derniers refusent maintenant de me rendre à ma vraie famille, c'est la raison pour laquelle ils me séquestrent.

Mon esprit tourne souvent autour des secrets cachés dans les deux coffres-forts du bureau. J'ai l'impression que la clé de mon histoire se trouve là-dedans. Parfois je me demande ce que je ferais si je trouvais ces papiers. Il faudrait que je m'enfuis très vite en les emportant et que j'aille tout droit à la gendarmerie. Mais comment sortir d'ici ? Il y a des barreaux aux fenêtres, la porte d'entrée est toujours fermée à clé, et malgré tous mes efforts je n'ai pas réussi à trouver où cette clé est cachée. Plus j'y pense, plus l'espoir se transforme en impuissance...

À l'approche de Noël, je me promets d'alerter le facteur ou le pompier qui passeront pour les étrennes. Je ne sais pour quelle raison, mes parents préfèrent rester hors de leur vue et me confient l'enveloppe d'argent que je leur remets à travers la petite fenêtre de la salle à manger. Je me dis que je pourrais glisser un appel au secours dans l'enveloppe. Pendant l'heure où je reste seule pour faire mes devoirs, j'essaie de rédiger la note. J'en écris dix qui commencent toutes par « Prévenez les gendarmes ». Mais que mettre ensuite ? Je ne suis ni affamée, ni enchaînée, ni battue... Qui me croira ?

Après la classe, je redescends, découragée par mon impuissance. Arrivée au palier, j'aperçois mon père de dos, assis dans la salle à manger. Un poing vient alors se loger dans mon estomac comme chaque fois que j'atteins ce palier. Je sais que je dois faire extrêmement attention au rythme et au bruit de mes pas. S'il s'est assoupi et que mon entrée le fasse sursauter, il m'accusera de « faire mes coups en douce ». Je m'arrange donc pour faire systématiquement grincer les marches. Si j'ai un doute, je remonte quelques marches sans bruit et je redescends en appuyant sur celles qui font le plus de bruit.

Arrivée dans la salle à manger, je dois m'asseoir tête baissée et ne

plus bouger ni parler jusqu'au moment où ma mère arrivera pour le dîner. La présence de mon père suscite en moi un mélange pénible de peur et de répulsion. Je le vois du coin de l'œil, avachi sur sa chaise, le dos voûté, avec son horrible gilet usé qui pue la transpiration et le rance. Je me tourne, éperdue, vers la fenêtre qui donne sur la rue. J'arrive à apercevoir à travers le voilage des voitures et des camions, nombreux à circuler sur cette route de Saint-Omer. Un jour, j'ai entendu ma mère dire qu'ils vont en Angleterre. Ah, si je pouvais partir à bord d'un de ces camions !

Je fais souvent le même cauchemar : en me réveillant, je trouve ma chambre étonnamment claire, la maison inondée de soleil, et je m'aperçois qu'on est bien au-delà de l'heure réglementaire de réveil. C'est bizarre que mes parents m'aient laissée dormir si tard. Je vais frapper à la porte de ma mère, personne. Mon père, personne. Je me précipite vers la salle à manger, vide. Est-ce que j'aurais manqué une consigne donnée hier soir ? Je remonte à l'école, troublée de ne pas avoir ma montre à mon poignet. Je pousse la porte... et je vois mes parents allongés sous la grande table à côté du tableau. Je me penche : ils sont bien morts. J'ai la tête qui tourne. Tout à coup je me dis : « Je les ai tués. » J'ai dû me lever la nuit et les tuer, comme dans les histoires de somnambulisme que mon père adore raconter. Ça y est, c'est fini. Je me sens incroyablement soulagée. Et au même instant la culpabilité s'abat sur moi. Je suis atterrée, j'ai commis l'irréparable. Comment vais-je m'en sortir ? Je n'arrive pas à avoir de la peine pour eux. Je ne pense qu'à une chose : je vais aller en prison pour les avoir tués. Même morts ils me tiennent. M'enfuir ? Pour aller où ? Les laisser là, fermer la porte et continuer à vivre dans cette maison comme si de rien n'était ? Je me réveille en sueur, le cœur battant, me demandant avec angoisse si mon cauchemar ne s'est pas déjà réalisé, si dans un moment d'inconscience je n'ai pas déjà tué mes parents.

La boule de cristal

La salle de gymnastique bâtie sur la tombe d'Arthur est un bâtiment immense, avec huit mètres de hauteur sous plafond, équipé d'un cheval d'arçon, de barres parallèles, poutre, anneaux, corde à grimper, échelle, etc. Je suis maintenant censée devenir une gymnaste accomplie, sans autre entraîneur que ma mère et, bien sûr, ma force de volonté. Mes parents m'ont commandé des articles de sport, des chaussons noirs et un short.

C'est la première fois que je porte un short. En arrivant au gymnase où ma mère m'attend pour une heure d'exercices, je passe devant Rémi qui est en train de finir les joints extérieurs. Quelque chose derrière ma cuisse attire son attention, il me demande d'un air troublé : « C'est quoi cette grande cicatrice ? – Ah ça ? Je ne sais pas, j'ai la même ici », dis-je en pointant mon gilet sur le côté de ma poitrine. Il prend un air encore plus horrifié. C'est comme si une cataracte de honte s'abattait sur moi. Ces deux cicatrices ont toujours été là, mais je ne me suis jamais posé de questions à leur propos. Est-ce que tout le monde n'aurait pas les mêmes ?

Dès que j'entre dans le gymnase, j'interroge ma mère. Elle répond évasivement que ce sont les marques laissées par une radio qu'elle a passée quand elle était enceinte. Mais la répulsion de Rémi reste plantée en moi comme un poignard. Je me sens « marquée », comme les animaux destinés à l'abattoir. Chaque jour, je me vois dans la grande glace du gymnase, je ne peux plus ne pas remarquer ce sillon creux qui me barre la cuisse de part en part sous le pli de la fesse.

L'image de la cicatrice grimaçante me hante. Dès que je vais au gymnase, je me tords devant le miroir pour mieux la détailler. Oui, on dirait une grande bouche édentée aux lèvres avalées vers l'intérieur et cousues ensemble sans soin par une série de gros points inégaux. Les jours de bain, j'essaie aussi d'examiner l'autre cicatrice, celle qui me barre le côté gauche de la poitrine et remonte jusque sous l'aisselle. C'est une balafre sinueuse et boursouflée, hachurée de gros points d'ourlet penchés. Quand je passe les doigts sur les entailles, je devine un fouillis de creux et de bosses sous la peau dure. Je me sens mutilée comme Gwynplaine, le héros de *L'Homme qui rit*. J'ai l'impression d'avoir comme lui « un cloaque de douleur et de colère dans le cœur

et un masque de contentement sur la face ».

Quelques semaines plus tard, j'en parle de nouveau avec ma mère. Elle m'explique cette fois que, peu de temps après notre entrée dans la maison, alors que je n'avais pas encore quatre ans, en jouant dans le jardin, je suis tombée dans le soupirail qui donne sur la cave et me suis blessée à la cuisse. Puis, en essayant de me rattraper, je me suis blessée à la poitrine... A-t-elle oublié les « marques dues à la radio » ? Apparemment non, car quelques semaines plus tard, elle revient à sa première explication. Plus tard encore, elle évoque vaguement une « initiation ».

Je n'ose pas en parler avec mon père. Lui poser une question anodine est déjà difficilement envisageable. « Faire un coup en douce » en l'interrogeant alors que ma mère m'a déjà répondu relèverait de la trahison. Il lui arrive d'ailleurs d'aborder spontanément le sujet au cours de ses enseignements sur les morts, mais jamais à propos d'une radio ou d'une quelconque chute : « Tu dois apprendre à circuler entre le royaume des morts et celui des vivants, comme les êtres de lumière. Tes cicatrices sont des signes de reconnaissance qui vont aider ces derniers à te reconnaître quand vous vous croiserez entre les royaumes. »

Je ne vois pas bien le rapport entre les signes de reconnaissance et des blessures dues à une chute dans le soupirail. Mais peut-être que mon père utilise un langage codé correspondant à un haut niveau initiatique, dont je saisirai le sens quand j'aurai progressé ? J'espère très fort qu'il m'annoncera alors la disparition de ces horribles marques. Depuis que Rémi a pâli en voyant ma balafre, je me sens encore plus à part qu'avant. Je ne veux pas être comme ces criminels dont parle mon père, qu'on marquait jadis au fer rouge d'un T pour Travaux forcés ou d'un F pour Faussaire, les enfermant pour toujours dans leur forfait. Je ne suis pas une criminelle. Quand les êtres de lumière m'auront reconnue, les cicatrices n'auront plus de raison d'être et j'espère bien qu'elles s'évanouiront.

Heureusement que mon initiation avance à grands pas. Trois ou quatre fois l'an, à des dates précises connues de mon père, il ordonne à ma mère : « Jeannine, va dans ta chambre. Tu reviendras quand je t'appellerai », puis il me convoque dans la salle de bal. Je comprends alors que nous allons faire ce que j'appelle le « rituel de la boule de cristal ». Mon père n'en parle pas, je ne sais pas comment il définit cette boule, ni même si elle est en cristal. Il enfile des gants blancs pour prendre une boîte carrée en bois clair rangée dans la grande bibliothèque.

Nous nous asseyons face à face. Il soulève le couvercle et, saisissant à deux mains le socle en bois précieux, il dépose précautionneusement l'ensemble sur la table, la boule en équilibre sur son support. Il ne faut

surtout pas la toucher, même du bout des doigts, pour ne pas « nuire à sa pureté ». Il fait des gestes circulaires à quelques centimètres de sa surface. Puis c'est à moi d'enchaîner avec des espèces de cercles dans le sens des aiguilles d'une montre. Quand il estime qu'il faut « rééquilibrer » les énergies, je dois faire tourner mes mains dans le sens inverse.

Je ne saisis pas vraiment le sens de tout cela, et je crois que je préfère ne pas comprendre. Comme si un instinct enfoui tout au fond de moi me chuchotait : « Attention, si tu pars là-dedans, tu ne reviendras jamais, tu resteras enfermée ici pour toujours. » En même temps, j'ai très peur de commettre une erreur, car mon père insiste lourdement sur le sens correct des énergies : « C'est parce que Hitler a travaillé la croix gammée à l'envers que tout lui a explosé à la figure. »

Il prend alors un de ses pendules. Il en a des dizaines, et celui-ci est son préféré : vert avec un fil vert dans un écrin vert. Pendant qu'il le fait tourner au-dessus de la boule pour le « recharger en énergie », j'ose à peine respirer, j'ai l'impression que quelque chose de capital est en train de se produire sous mes yeux. Après quoi, il va s'asseoir à l'écart et me laisse seule face à la boule. Je dois la regarder fixement afin de « m'ouvrir à son enseignement ».

Une fois, pendant que je me concentrais sur la boule, j'ai soudain entendu un ronflement. Un coup d'œil rapide pour vérifier que mon père s'est bien endormi, et j'ai décidé de laisser libre cours à mon démon de la curiosité. Cette boule est un tel mystère ! Est-elle seulement en cristal ? Il faut que je la touche. J'approche mes mains lentement, ma respiration s'accélère. Est-ce que, au moment où je la toucherai, elle va tout faire exploser ? Mais c'est plus fort que moi, je veux savoir. Je sursaute tout de même en posant mes deux mains directement sur elle. Rien ne se passe. Mes doigts ne disparaissent pas. Je suis fascinée par cette drôle de matière. Ce n'est pas du verre, c'est compact et on ne voit pas au travers. Je la soulève un peu. Je suis tellement surprise par son poids que je me déporte sur le côté et manque presque la lâcher. La terreur claque dans ma tête et mes mains commencent à trembler sous le poids de la boule. Heureusement, mon père continue de ronfler. Tout en continuant à la tenir, je réussis à me lever sans faire grincer ma chaise. Maintenant, je suis debout, je tiens fermement la boule à deux mains, et il faut que je la repose sur son socle. Je m'escrime pendant de longues minutes à la positionner de façon que le tout reste en équilibre. Puis miracle : je trouve le bon angle et tout s'emboîte parfaitement.

Je me laisse tomber sur ma chaise, dont le cri réveille mon père. Il toussote et vient s'asseoir en face de moi. Je reste absolument immobile, comme envoûtée, les yeux fixés sur la boule. Il doit voir mon visage couvert de sueur, mes yeux embués, le filet qui s'écoule de

mon nez, car je l'entends dire avec satisfaction : « Ah, voilà ! Tu commences enfin à t'ouvrir à son enseignement... »

J'aperçois soudain avec effroi l'empreinte de mes doigts sur la boule. Je vais être carbonisée sur place soit par la boule, soit par la furie de mon père ! « C'est assez pour aujourd'hui », conclut-il en saisissant le socle de ses mains gantées. Il exécute une sorte de révérence avant de placer l'ensemble dans sa boîte. Je bafouille que je ne me sens pas bien et je cours vomir dans les toilettes.

En sortant des W-C, je sursaute en le voyant posté devant la porte. Mon Dieu ! La boule lui a révélé mon crime ! Il me sonde du regard. « C'est bien, tu commences à comprendre et à accepter l'enseignement. » Je murmure que j'ai besoin de retourner aux toilettes. À ma grande surprise, il accepte. Sa voix me parvient derrière la porte : « Les pollutions de ton corps et de ton esprit sont en train de s'en aller. Voilà ce que va t'apporter la connaissance. »

Je pense parfois que je devrais descendre la nuit avec un tissu et essuyer mes empreintes. Mais jamais je n'en trouve le courage. Je me liquéfie donc chaque fois que mon père me convoque dans la salle de bal. J'imagine que, lorsqu'il va ouvrir la boîte, la boule va lui crier « Elle m'a touchée ». Ou que mon père va finir par apercevoir les traces de doigts. D'anxiété, je déglutis et je transpire à grosses gouttes. Mon père, lui, est toujours aussi persuadé que je m'ouvre à la connaissance des initiés. Heureusement que ma mère est exclue de cette initiation, elle aurait immédiatement repéré les marques sacrilèges de mes doigts.

Périsaut

Après deux ans de tentatives maladroites et douloureuses, je suis finalement capable d'enchaîner trois sauts périlleux trois jours de suite. Mon père me récompense en m'achetant un poney qu'il baptise du nom de « Périsaut ». Arthur est mort il y a deux ans, c'est lui qui me manque, un nouveau poney ne me rendra pas mon ami. Mais ça, il ne le comprend pas.

Pour son arrivée, on ouvre la grande grille devant le break de livraison. Le vendeur fait descendre un petit animal à la robe marron et beige, qui ressemble à un chien. Périsaut est un poney Shetland âgé de quelques mois seulement. « Il faut attendre qu'il ait au moins six mois avant de le monter, on risquerait de lui casser la colonne vertébrale », prévient le vendeur.

Mon père a conçu tout un programme de dressage. Périsaut doit contribuer à la tonte du gazon. Pour cela il doit être attaché de 8 heures à 20 heures à une grosse tige de fer plantée au milieu de la pelouse. De cette façon, explique mon père, il dessinera des « cercles parfaits » en broutant le gazon autour de la tige centrale. Je vais le chercher dans son écurie et ma mère accroche la chaîne de fer à son collier. Mais rien ne se passe comme prévu. Le poney est si petit que le poids de la chaîne le fait basculer sur ses genoux de devant. Il faut se résoudre à remplacer la chaîne par une corde. Mais Périsaut la sectionne régulièrement avec ses dents et va musarder dans le parc.

Renonçant sans le dire à ses projets de broutage circulaire, mon père entreprend de dresser Périsaut pour me montrer comment fonctionne le conditionnement. Quelques mois auparavant, j'ai dû tracer sur le terre-plein un grand cercle de trois mètres de diamètre à l'intérieur duquel mon père avait décidé que j'effectuerais des sauts périlleux. Maintenant, il veut obliger Périsaut à rester dans le cercle. Il me fait amener l'extrémité d'une clôture électrique et m'ordonne de tenir le poney fermement par le collier. Chaque fois qu'il pose un sabot sur la ligne blanche, je dois lui envoyer une décharge dans le poitrail. De l'autre côté du rond, ma mère monte la garde avec sa cravache, qu'elle lui abat sur le dos dès qu'il fait mine de vouloir sortir. Périsaut est terrorisé, il rue, il hennit. Je prends plusieurs coups de sabot. Il me mord si fort le bras que j'en garde la cicatrice. Pendant

que je le torture, je lui demande intérieurement pardon.

Périsaut finit par céder. Maintenant, quand je l'amène dans le cercle, il baisse la tête et y reste sans plus essayer de sortir. Le soir, mon père me convoque dans sa chambre, allume la lampe du terre-plein et me montre comment le conditionnement « marche ». Souvent il pleut, je vois l'eau couler sur la crinière du pauvre Périsaut debout dans son rond.

Pendant ces épreuves, j'ai juste le droit de lui apporter à boire. Je lui dis que lui et moi ne comprenons pas ces exercices, mais qu'il y a peut-être une raison valable que nous ignorons. Périsaut me regarde d'un œil triste qui semble dire : « Pourquoi ? »

Ses pourquoi entrent en résonance avec tous les pourquoi qui me hantent depuis toujours. Pourquoi enfermer Linda ? Pourquoi attacher Périsaut ? Pourquoi je n'ai pas le droit de sortir ? Pourquoi il est interdit de se régaler en mangeant ? Pourquoi Yves éteint sa cigarette sur mes genoux ? Pourquoi Raymond me fait ça ? Pourquoi il est interdit d'avoir du chauffage dans ma chambre ? Pourquoi on ne peut pas se laver ? Pourquoi personne ne m'embrasse comme dans les romans ? Pourquoi je n'ai pas le droit d'aller à l'école avec les autres enfants ? Pourquoi ?

Mais le plus grand des pourquoi c'est : pourquoi ma mère me hait autant ? Hier, je lui montrais ma paupière enflée par une piqûre d'araignée. Je me regardais dans la glace et je lui disais : « Je ressemble à un monstre. » Elle m'a répondu d'un ton glacial : « Si c'est comme ça que tu te vois, c'est que c'est ton vrai visage : un monstre à l'intérieur. »

Menie Grégoire

Mes lectures imposées continuent avec un auteur que je prends en grippe dès la première ligne : Sade. Mon père, qui ne l'appelle que « le marquis de Sade », en parle avec ravissement : « Voilà un homme qui a tout compris, qui n'a jamais été dupe des moutons et des manipulateurs ! Et c'est pourquoi il s'est retrouvé enfermé... » Il sort parfois un de ses livres, sélectionne un passage en général philosophique dont il marque le début et la fin à l'aide de buvards, et m'ordonne de le lire, assise seule dans la salle de bal. Je déteste ces lectures qui me glacent le corps et n'ai qu'une hâte : terminer et aller frapper trois coups à la porte de la salle à manger pour que mon père revienne ranger le livre.

Mon père veut me débarrasser de mon côté « cruche » qui l'horripile et il compte sur les saines idées de Sade pour l'aider. S'il m'arrive d'exprimer mon enthousiasme, par exemple pour les personnages de *L'Odyssée*, il réplique : « Arrête de croire ce qu'on veut te faire croire. Pénélope n'a jamais été fidèle, elle s'est tapée tous les prétendants. Aucune femme n'est fidèle. Quant à Télémaque, c'était un homosexuel. Et si le chien d'Ulysse a remué la queue en revoyant son maître, c'est parce qu'il espérait qu'il lui lance un os. »

Je fais oui-oui de la tête. Mais Edmond Dantès, Gavroche, Rodolphe, Vendredi, Ulysse et Télémaque restent mes héros adorés. Je leur parle dans ma tête, et ils me répondent. J'écoute Télémaque me raconter les voyages de son père. J'aurais aimé moi aussi avoir un père qui vive des aventures, qui soit capable de courir, de sauter...

Il m'arrive aussi de discuter avec Alice, que j'ai rencontrée dans « Alice Roy, détective ». Mais nos conversations tournent toujours court. C'est comme si, entre son monde et le mien, il n'y avait pas de passerelle. Je me sens honteuse de moi-même et de ma vie de pauvre recluse alors qu'Alice est si belle et bien coiffée, qu'elle a tant d'amies et un père qui l'apprécie...

Mes conversations avec mes « amis invisibles » ont commencé quand j'étais toute petite. La première qui est venue me voir, c'est Athéna. Pas celle de mon père, qui tient la sphère de la connaissance au pied de l'escalier. Non, celle de *L'Odyssée*, que j'adore parce qu'elle est intelligente et belle. Elle me calme quand je suis au bord de la

panique. Quand le programme du lendemain m'effraie, elle me donne d'excellents conseils. Par exemple, si je dois sortir au milieu de la nuit dans le parc, et que j'ai un mal fou à trouver l'interrupteur à côté de la mare aux canards, j'entends sa voix dans mon oreille : « Compte tes pas pour ne pas te perdre. Tu sais que tu dois en faire 28 vers la droite pour tomber sur l'interrupteur... »

Je n'en ai jamais parlé à mes parents. Mon père n'aimerait certainement pas que je dialogue librement avec qui que ce soit. Depuis que j'ai lu *Les Mémoires écrits dans un souterrain*, je suis un peu rassurée sur ma santé mentale. Le héros pérore pendant des pages et des pages devant des auditeurs absents, pourtant il n'est pas fou. Il est méchant, c'est différent.

Parfois, je m'invente aussi un grand frère qui me rassure quand j'entends des bruits bizarres dans la maison, que j'ai l'impression qu'un esprit va surgir devant moi. Il me dit : « Il ne t'arrivera rien de mal, je suis là. » J'ai aussi des copines d'école avec qui nous descendons l'escalier en chuchotant, nous parlons du directeur de l'établissement, le sévère « Monsieur Didier » qui nous punira si nous faisons trop de bruit, et de la professeure « Dame Jeannine » qui ne manquera pas de nous dénoncer. Nous rions sous cape malgré notre appréhension.

Mais c'est en écoutant en cachette la radio que j'entends les voix, belles et vibrantes de vie, qui me troublent le plus. Ma mère a réussi à soustraire à la surveillance de mon père un petit transistor qu'elle emporte dans sa chambre la nuit pour écouter « Les routiers sont sympas » et qu'elle cache dans la classe pendant la journée. Mon père peut en effet décider à tout instant de fouiller nos chambres, mais pour une raison mystérieuse il ne fouille jamais la classe. Comme elle me laisse de plus en plus souvent seule l'après-midi, j'expédie mes devoirs et, pendant les minutes qui restent, j'allume la radio sans qu'elle s'en doute.

C'est par hasard que j'ai découvert l'émission de Menie Grégoire. J'en suis chavirée. Pour moi, c'est la plus belle voix au monde, qui me transporte en un clin d'œil hors de la maison et hors de la pensée de mon père. J'adore surtout quand Menie dit : « Je ne juge pas. » On la sent à la fois très bienveillante et très ferme sur ses positions. Les personnes qui lui écrivent sont comme moi : elles ont peur, elles se sentent stupides, laides, pas aimées. Et Menie les « comprend », jamais elle ne les traite de lâches ou de mauviettes. Elle leur donne des conseils simples et sensés. On dirait même qu'elle les aime bien. Pour la première fois de ma vie, j'ose imaginer qu'il existe peut-être, quelque part dans le monde, une personne qui, sans aller jusqu'à m'aimer, pourrait ne pas me trouver stupide et ne pas me détester... Menie, c'est la grande Athéna, avec la chaleur en plus.

Le retour dans le monde de mon père en est presque cruel. En ce moment, c'est Pérésaut qui fait l'objet d'expériences culinaires et alcooliques diverses. Comme il refuse avec entêtement sa mission de « tondeur », mon père a décidé qu'il devra quitter ses instincts pour devenir un omnivore. Il veut me prouver que la nature elle-même ne résiste pas à son pouvoir. Pérésaut s'habitue à manger les mêmes aliments que nous. Il prend goût aux omelettes. Son plat préféré, c'est le même que le mien, les spaghettis sauce tomate.

Un jour, mon père fait livrer de la viande de cheval par le tueur et ordonne à ma mère de la faire cuire. Puis nous sommes convoquées solennellement pour assister à une expérience scientifique de première importance. Il en remplit une gamelle et rajoute de la sauce tomate. Pérésaut s'empresse de tout manger. Mon père se tourne alors vers moi, triomphant : « Tu vois comment sont les êtres ? Pérésaut, que tu crois si gentil et affectueux avec toi, n'hésiterait pas à te manger s'il en avait la possibilité, il mange bien son congénère ! Les hommes, c'est pareil, ce sont tous des cannibales, prêts à te trahir et te dévorer. Est-ce que tu comprends maintenant que tu ne peux faire confiance à personne d'autre qu'à moi ? »

Je lui dis : « Oui, oui, je comprends. » Mais non, je ne comprends pas pourquoi il est si content de transformer Pérésaut en cannibale. Quand il raconte comment son propre père lui a fait manger par trahison son lapin adoré, il est très ému. On dirait maintenant qu'il veut damer le pion à cet homme terrible.

Pérésaut doit également consommer de l'alcool chaque jour et surmonter tout comme moi l'épreuve de la ligne blanche. Il s'habitue rapidement à boire du vin blanc, du vin rouge, du Ricard à l'eau et du vin chaud, en revanche il refuse tout net le Ricard pur. Pendant qu'il se débat, nous devons le tenir à trois, ma mère, Raymond et moi, pour réussir à lui verser sa rasade au fond de la gorge. Dès que nous le lâchons, il part en poussant des cris à fendre l'âme. Jamais il ne réussit à marcher droit sur les lignes blanches et bien souvent il tombe le nez en avant. Mon père est extrêmement déçu.

Pérésaut déçoit aussi ma mère en refusant absolument de se laisser monter par qui que ce soit. Malgré une pluie de coups de cravache, impossible de lui mettre la selle. Il la mord, il attrape le pantalon de mon père, bref il est intraitable. Ils finissent par renoncer.

La Rhapsodie hongroise

Cela fait trois ans qu'Yves est mon professeur de musique, trois ans qu'il me rudoie plusieurs fois par semaine. Il est toujours hors de lui quand il a besoin d'argent. Or il a toujours besoin d'argent, il a toujours des dettes, il est constamment poursuivi par les huissiers. Mon père lui propose de l'héberger avec sa femme Mireille dans une chambre du second étage en échange de huit heures de cours de musique, excepté bien sûr les jours où il se produit dans les bals. Yves vient donc s'installer chez nous pour quelques mois. C'est un cauchemar. Je finis presque par prendre en horreur la musique.

Mon emploi du temps est bousculé pour s'adapter à ses disponibilités. Quand il part pour ses tournées, je peux respirer pendant quelques jours. Mais dès qu'il revient, l'enfer s'abat sur ma tête. C'est comme s'il se vengeait sur moi de ce surcroît de travail imposé par mon père. Pendant que je joue au piano, il m'attrape les cheveux et les tire brutalement en arrière en hurlant : « Qu'est-ce que je viens de te dire ? » Il m'oblige parfois à jouer debout pendant plus d'une heure cette horreur d'accordéon qui pèse douze kilos.

Huit heures par jour, nous alternons piano, accordéon, clarinette, saxophone, trompette. Et aussi guitare à douze cordes, une guitare si grande que je n'arrive pas même à refermer mes doigts sur le manche. De plus, mon père profite de la présence d'Yves pour me faire commencer l'étude de la batterie et de l'orgue à pédalier, deux instruments qu'il lui fait acheter.

Les deux claviers de l'orgue me fascinent. Grâce à mes réflexes de piano et aux exercices de solfège Emile Schvartz avec lesquels Mme Descombes m'a familiarisée, j'ai une certaine aisance pour lire simultanément les partitions à trois portées. Je déchiffre assez facilement la cantate 147 de Bach. Yves s'en étonne et me demande si j'ai déjà étudié cette pièce. « Non, mais je me suis servie de ce que m'a appris Mme Descombes. » Il perçoit dans mes yeux l'étincelle de vénération que je continue d'éprouver pour cette dame. Fou de rage, il envoie promener les partitions posées sur le piano. En apercevant par terre ma précieuse *Rhapsodie hongroise*, mon souffle s'arrête. Il le remarque aussitôt, il la saisit et, le regard mauvais, la déchire en mille morceaux.

La *Rhapsodie hongroise* no 2 de Liszt, à laquelle je tiens par-dessus tout, est pour moi une relique sacrée. Mme Descombes me l'a offerte il y a bien longtemps en me disant : « Voilà vers quoi tu avances. Un jour nous l'étudierons ensemble. » Quand je suis triste, il suffit que je pense à cette partition pour reprendre courage, comme si elle me disait qu'un autre avenir est possible, que je ne suis pas condamnée à rester ici.

Je ne sais pas où je trouve l'idée de me tourner vers Mireille, la femme d'Yves. Elle n'a pourtant pas le droit de me parler, elle risque une raclée de son irascible mari. Malgré tout, je lui glisse un petit mot lui demandant du Scotch. Il n'y en a pas dans la maison. Mais Yves en a, je l'ai vu s'en servir pour recoller ses propres partitions. Mireille s'arrange pour m'en passer un rouleau en douce. Sa gentillesse me gonfle le cœur. Inquiète tout de même, je lui demande de n'en parler à personne. Elle met un doigt sur ses lèvres et chuchote : « Ne t'en fais pas, je sais. » La nuit, je recolle ma précieuse *Rhapsodie* petit bout par petit bout, comme un puzzle. Après quoi, je la cache à l'intérieur du gros livre d'exercices de Czerny. Yves le déteste, il y a peu de risques qu'il l'ouvre.

J'ai dix ans maintenant et j'ose faire des choses dont je ne me serais jamais crue capable il y a seulement quelques mois. Par exemple la nuit, alors qu'il m'est toujours interdit de sortir de ma chambre, je me lève pour aller me « promener » dans la maison. Ce n'est pas une promenade d'agrément : je me cogne méchamment aux murs. Je me fais des bleus, mais j'espère bien que j'en fais aussi à cette fichue baraque. Je la déteste, et je veux qu'elle le sache.

Je fais bien pire. Quand la nuit n'est pas trop froide, j'ouvre mon volet en évitant de le faire grincer, j'enjambe le rebord de la fenêtre et je saute sur le toit terrasse de la véranda. De là, je peux glisser sur le toit de la niche et me retrouver dans le jardin. Depuis le temps que mon père me fait faire le tour du parc la nuit, je me repère sans problème dans le noir. J'ai encore un peu d'appréhension, mais l'ivresse de la liberté l'emporte. Linda accourt à ma rencontre. Nous allons trouver Péricaut qui dort debout à côté du poulailler. Il évite l'écurie, il a trop peur d'y être enfermé. Pourtant, en nous voyant, il y va spontanément et se couche dans la paille. Linda et moi nous pelotonnons contre son ventre pour quelques moments de bonheur pur.

Je suis inquiète pour Péricaut qui est souvent puni, parce qu'il a refusé de boire du Ricard pur ou qu'il a mordu Raymond. Il est alors condamné à être enfermé entre la porte extérieure de l'écurie et la grille verte à l'intérieur. Je hais cet endroit, c'est exactement là que Raymond se poste quand il veut me choper. Péricaut reste coincé dans le noir parfois trois jours d'affilée.

Mon père continue d'exiger qu'il tonde l'herbe à certains endroits, et spécialement près de la véranda, devant le banc. Le refus de broutage lui vaut encore des punitions. Avant de regrimper vers ma chambre, je passe par la pelouse et je coupe le gazon autour du banc, touffe par touffe, à l'aide de ciseaux pris dans l'écurie. Mon père, qui examine la pelouse chaque jour, est satisfait. Son conditionnement fonctionne : Périssaut est omnivore, et de plus en plus dégoûté de l'herbe, sauf là où mon père tient à ce qu'elle soit tondue.

Aspro

Yves et Mireille prennent tous leurs repas dans leur chambre du deuxième. Très discrets, ils évitent de se trouver dans la même pièce que nous. Mais le soir, on les entend parfois se chamailler derrière les portes closes. Yves ne doit pas être plus tendre avec sa femme qu'avec moi. Le matin, Mireille descend parfois avec un œil au beurre noir et une mine abattue.

Mireille est une femme gentille, un peu ronde, très maquillée, coiffeuse de son métier. Ses cheveux d'un brun profond m'intriguent. Je brûle d'envie d'avoir une jolie coiffure mi-longue comme elle, comme les filles du catalogue La Redoute. Mon père nous a toujours interdit, à ma mère comme à moi, de raccourcir nos cheveux, ne serait-ce que d'un centimètre : « Ce sont les putes qui ont les cheveux courts, la preuve pendant la guerre... » Le raisonnement nous laisse perplexes. En attendant, nous avons les cheveux jusqu'à la taille. Nous devons même y toucher le moins possible et ne les laver qu'une fois par mois. Ma mère les porte toujours en chignon, et moi toujours tressés, car « les cheveux sur les épaules c'est pour les femmes de mauvaise vie ». Quant au front, il doit rester dégagé, pour « permettre à l'intelligence de circuler » : celles qui ont « des doubles rideaux devant les yeux » gardent la stupidité en elles.

Un jour, après le cours d'allemand, je prends mon courage à deux mains et je fais une requête sacrilège : je demande à mon père s'il veut bien autoriser Mireille à me couper un peu les cheveux. Il me jette un regard sombre : « Tu le veux vraiment ? OK. » Il n'ajoute pas un mot. Les jours passent, et je n'ose lui rappeler son autorisation. Puis, croisant Mireille dans un couloir, il l'appelle : « Vous avez un moment ? » Elle pâlit, je crois qu'elle a encore plus peur de lui que moi. « Vous avez vos outils ? Allez les chercher. Vous allez vous occuper de Maude. » Elle se détend : « Oh oui, avec plaisir. Mais je dois d'abord lui laver les cheveux. – Pas la peine. »

Elle redescend avec sa mallette. Mon père lui jette : « Rasez-lui la tête. » Elle reste un moment figée, puis d'une voix chevrotante : « Je peux lui faire une jolie petite coupe courte... – Rasez-lui la tête. »

Pendant qu'elle me passe la tondeuse sur le crâne, je vois dans la glace son visage désolé. Mes longues mèches blondes tombent comme

les rubans de chanvre que nous utilisons l'hiver pour empêcher les tuyaux de geler. J'évite de me regarder, j'ai honte. Je n'ai pourtant pas couché avec les Allemands. Si mon père me soumet au même châtiment que ces femmes indignes dont il me parle parfois, c'est que je suis une bien vile personne. Peut-être suis-je punie de l'abjection que je vis avec Raymond...

J'attends qu'elle ait terminé. Je lève les yeux et je reste pétrifiée. Je ne reconnais pas mon visage, il est encore plus laid qu'avant. Sur mon crâne, on voit clairement les dizaines de petites cicatrices que je me suis faites enfant en me cognant la tête contre les murs. Pendant les semaines qui suivent, ma tête me démange. Je suis de plus en plus étrangère à mon corps, j'évite encore plus les miroirs. Mes parents doivent être contents, eux qui ne supportent pas que je me regarde dans une glace. Quand mon père me surprend en train de lancer un coup d'œil à un miroir, il chantonne d'une voix nasillarde : « Avez-vous vu, le nouveau chapeau de zozo ? » et la honte me recouvre. Mireille m'évite maintenant, comme si mon crâne nu la culpabilisait trop.

En repoussant, mes cheveux perdent de leur blondeur. Ils sont maintenant châtain clair, ce qui semble déranger énormément mes parents. Toutes les fois que mon père parle de Blandine, il insiste sur sa chevelure lumineuse et jette un regard désapprobateur sur ma tête. Les femmes initiées sont très blondes. Enfant, ma mère avait des cheveux si clairs qu'ils en étaient presque blancs, et j'ai l'impression que c'est ce qui a décidé mon père à la choisir pour être ma future mère. Moi aussi, j'étais extrêmement blonde... Tant pis, tout ça n'a plus d'importance.

Quand mes cheveux repoussent, je taillade méchamment ma mèche de devant qui ressemble maintenant à une espèce d'escalier sauvage. Je coupe au hasard dans la masse, ce qui laisse des « trous » sur le coté ou le dessus. J'éprouve presque de la jouissance à me défigurer. Quant à mes sourcils, qui ont foncé depuis longtemps, je me les arrache avec une petite tenaille que je vole dans la cave et cache sous une barre de tapis du deuxième étage. J'ai maintenant des yeux de hibou. Moche pour moche... Mon père ne semble rien remarquer. Ma mère, elle, triomphe : c'est bien la preuve de ma folie !

Une fois de plus, mon père me dit d'aller aider Raymond. Je descends dans la cave aux outils, il arrive juste derrière moi. Je suis fichue. Chaque fois, c'est une petite mort supplémentaire. Tout à coup, j'entends la porte de la cave voisine s'ouvrir. Raymond qui halète comme un chien n'a rien entendu. Il va enfin se passer quelque chose qui mettra fin à ce cauchemar. Je reconnais le pas de ma mère, je suis sauvée, elle va comprendre ce que je vis. Et tout sera fini pour lui. La voilà... Elle me voit, nos regards se croisent, et... Elle détourne la

tête ! Elle semble renoncer à faire ce pour quoi elle est descendue ! Elle repart.

Il ne s'est passé que quelques secondes depuis que j'ai entendu la porte s'ouvrir. Je tombe tout au fond du désespoir. Elle ne peut pas ne pas avoir vu Raymond plaqué derrière moi, me ceinturant. Elle ne peut pas ne pas avoir vu ma détresse... Suis-je donc si mauvaise que je ne mérite pas même un peu d'aide ?

L'hiver approche. Mon père redoute toujours autant les tireurs embusqués et exige de façon tatillonne que les volets mécaniques de toutes les fenêtres sur rue soient abaissés le soir avant d'allumer la lampe. Depuis quelque temps, c'est moi qui dois faire tourner les vieilles manivelles grippées. Il me surveille parfois d'un air alarmé pendant que je mouline. Puis un jour, il décrète : « À partir de maintenant et jusqu'au printemps, on n'ouvre plus les volets. » Mon cœur fait naufrage à l'idée de passer l'hiver dans ces pièces glaciales et maintenant plongées dans l'ombre. Je me repasse en boucle le souvenir halluciné du regard échangé dans la cave. Elle m'a vue, elle a détourné la tête... Est-ce qu'elle m'a vue ? Est-ce possible qu'elle soit partie en me laissant entre les griffes de ce sale vampire ? Ou est-ce que j'ai rêvé ?

Le matin, pendant le service du réveil de mon père, nous travaillons dans une pénombre lugubre. J'ai peur de lâcher le bocal lisse dans lequel il pisse. Je suis inondée de dégoût envers lui, envers moi, envers cette maison et la terre entière. Quand je vais vider le pot dans les W-C à l'étage, j'ai parfois le cœur si retourné que je vais trop vite et en renverse sur mes pieds. Je reste alors clouée d'horreur. Je n'ai pas de pantalon ni de chaussures de rechange. Mes vêtements vont s'imprégner de cette odeur atroce, elle va coller à ma peau et me marquer pour toujours. La nausée ne me quitte plus.

Les températures ont baissé, mais nous sommes encore en septembre. Je dois continuer à faire une demi-heure de natation, trois fois par semaine jusqu'à octobre. Je plonge dans l'eau noire comme on se jette dans l'abîme. Il fait froid pour toujours. Je me dis parfois qu'il suffirait de rester au fond de l'eau, d'arrêter de respirer.

Les journées se suivent, grises et mornes. Ma joie naturelle m'a définitivement quittée. Quoi que je fasse, demain sera identique à aujourd'hui, ou pire. Seules mes lectures me permettent de m'évader, mais, aussitôt le livre fermé, l'oppression me saute à la gorge. En lisant *Ruy Blas*, je me sens emportée par le poison qu'il absorbe. Je pars aussi avec Roméo quand il vide la fiole fatale. Je veux sortir d'ici, et mourir est une façon de partir. Comment fait-on pour s'empoisonner ? Où vais-je trouver une fiole de breuvage mortel ?

En l'absence de poison, je me rabats sur l'Aspro, le seul médicament

présent dans la maison. La réserve se trouve dans un des tiroirs de la chambre d'amis. Je réussis à m'y introduire un jour en redescendant de l'école et j'attrape au hasard une boîte presque pleine. C'est décidé, aujourd'hui je m'évade.

Le soir, je ressors la boîte que j'ai cachée sous le matelas. Je ne peux pas différer, ma mère vient parfois inspecter mon lit. Mais je n'ai pas pensé à prendre de l'eau. J'avale tout de même deux comprimés, le troisième reste coincé. Il va falloir remettre mon évasion à demain. Je cache la boîte près de la cheminée. Le lendemain, j'ai du mal à trouver un récipient. J'embarque sous mon gilet un pot à crayons que je remplis au robinet de la salle de bains avant de regagner ma chambre.

Au lieu de lire, j'avale les cachets un à un, en économisant l'eau. Je me couche et je vois mes parents me découvrant inerte, appelant à l'aide, m'emmenant à l'hôpital. Ils sont inquiets, ils prennent soin de moi, je suis sauvée et demain ne ressemble pas à aujourd'hui.

Mais aussitôt une autre image m'envahit l'esprit : mes parents sont furieux, ils me laissent souffrir, mon agonie dure une éternité. Finalement, je me rétablis sans aide, et les enseignements deviennent encore plus durs ! Non, demain ne ressemble pas à aujourd'hui, il est bien pire. Je me relève et je cache les sachets roses sous la moquette : ils ne sauront pas ce que j'ai absorbé, j'aurai plus de chance de mourir.

Je m'attends à glisser doucement dans les vapes, mais mon esprit entre en lutte, comme pendant les entraînements « alcool et volonté ». Une partie de moi se laisse aller, l'autre se crispe en pensant aux conséquences : et si Linda restait enfermée, si personne n'allait plus jamais la libérer et qu'elle meure folle ? Et qui ira nourrir Bibiche et ses chatons ? J'oscille toute la nuit entre cauchemars endormis et éveillés. À 6 heures, j'ouvre l'œil. Je suis toujours là, la journée recommence, égale à elle-même. Je me sens juste un peu bizarre, peut-être que je vais mourir tout à l'heure ? Le soir arrive, je sombre comme une masse. Même pas capable de mourir correctement.

Nietzsche

Quand les cours par correspondance contredisent les enseignements de mon père, ma mère « rétablit la vérité ». Le manuel d'histoire présente Vercingétorix comme un guerrier courageux et un chef militaire de grand talent qui a su tenir tête aux légions romaines ? Elle déclare, d'un ton sans réplique : « En réalité, ce n'était qu'un sombre crétin. » Si je lui fais remarquer que, dans mon manuel, Jeanne d'Arc meurt brûlée, alors que pour mon père elle a été sauvée par les Templiers, elle répond : « Ne m'embête pas avec ça. De toute façon, ça n'a plus d'importance aujourd'hui. »

Malgré le contrôle étroit de mes lectures, mon esprit se remplit de conceptions parfois inacceptables aux yeux de mon père. Il insiste lourdement : « Il ne faut pas que tu te conduises comme les moutons et que tu croies les choses simplement parce qu'on te le dit. » Je dois en revanche adhérer aveuglément à tout ce qu'il m'enseigne, à commencer par ses conceptions religieuses. « Prenons Dieu et le diable, que la plupart des gens opposent : ils sont en réalité une seule et même chose, puisqu'ils sont des émanations du Grand Architecte de l'Univers. » La notion de « bon Dieu » a été mise au point par l'Église pour « domestiquer les esprits ». La notion de diable, elle, a été volontairement « diabolisée » pour empêcher toute créativité. L'Inquisition, par exemple, s'en est servie pour faire la chasse à tous les grands esprits qui cherchaient d'autres réponses aux questions primordiales. Ce faisant, elle a fait reculer l'humanité.

En réalité, le monde est l'œuvre du Grand Architecte de l'Univers. Lucifer, qui émane de lui, était le maître de la lumière, mais il a dévié du but. Il faut se méfier de ce qu'on dit à son propos. Seuls les grands initiés savent reconnaître sa trace dans certains actes, comme par exemple la tentation de faire tourner les énergies à l'envers.

Quant à Jésus, il a bien existé : c'était un homme bon, un initié, pas le fils de Dieu. Les crétins d'humains l'ont mis sur la croix, mais il ne faut pas prendre au pied de la lettre ces histoires de crucifixion. Mon père m'explique longuement que si on accroche un homme de 80 kilos à deux clous plantés dans les paumes, les mains s'arrachent et le crucifié tombe face contre terre. Ça n'a pas pu se passer comme ça. En réalité, Jésus a fini attaché sur la croix par des cordes. De même,

Marie était une brave femme mais certainement pas une vierge ! Comme les moutons sont incapables de saisir la portée d'un message profond, l'Église leur fournit du sensationnel, puisqu'il n'y a que ça qui les intéresse.

Quant à Adam et Ève, aux anges et autres saints, hormis de rares initiés comme Blandine, ce sont en général des contes pour occuper le cerveau des crétins. Il suffit de voir Lourdes, « exemple parfait du sanctuaire de la connerie édifié pour dépouiller les gogos et renflouer l'Église »...

Ceci dit, l'Église a parfois du bon. Prenons les cathédrales. Elles sont construites sur des « lieux d'énergie » par des bâtisseurs qui sont les héritiers d'une tradition antique remontant à l'architecte Hiram de Tyr, qui avait construit à Jérusalem un temple parfait pour accueillir la reine de Saba. Mon père est aujourd'hui sa réincarnation, il sait de quoi il parle. Autrefois, les cathédrales étaient des lieux d'initiation. Si les initiés se montraient indignes de leur enseignement, des pierres pouvaient s'écrouler sur eux. C'étaient aussi des lieux sacrés où les pauvres et les malheureux étaient à l'abri des injustices.

Mais le problème de l'Église, c'est qu'elle ne supporte pas l'existence d'initiés indépendants de son pouvoir. Voir l'histoire des cathares, ces authentiques êtres de lumière, exterminés par ces imbéciles de catholiques. En leur qualité d'initiés, les cathares ont le pouvoir de se réincarner. Vie après vie, ils se perfectionnent et accumulent des savoirs très précieux. L'Église a évidemment pris peur de leur puissance. Mais elle n'a pas réussi à les éradiquer. Leur ordre a survécu en se cachant.

De même pour l'ordre des Templiers. Ce sont tous des êtres supérieurs. Leur organisation est basée sur le secret, raison pour laquelle ils n'ont pas été éliminés comme on le raconte dans les livres d'histoire. Ils se sont simplement cachés, et ils continuent d'exister et d'agir en sous-main. La preuve : mon père en est un. Si je suis assidûment ses enseignements, je deviendrai à mon tour un Templier et, ainsi, j'accéderai aux secrets de l'univers.

Quand mon père parle des êtres de lumière, il exige que je ne le quitte pas des yeux, que j'arrête même de ciller. Tout au fond de mon esprit, une alarme se déclenche, et je me raidis secrètement. Mais une partie de mon esprit ne peut s'empêcher de prêter l'oreille à ces histoires étranges et magnifiques. Comme celle de Noé, ce très grand initié que la Bible évoque de façon erronée. Noé était en réalité un clairvoyant qui savait reconnaître les êtres de lumière, humains ou animaux. Il a réuni ces derniers dans l'arche, sachant que la création allait être abolie parce que trop corrompue par la poursuite insatiable des richesses matérielles. Noé s'est sacrifié : comme mon père, il s'est retiré du monde pour veiller sur ses protégés, afin que la vie puisse

redémarrer sur terre après le déluge.

Au fond de moi, Noé me fascine. Isis, veuve d'Osiris et mère de tous les francs-maçons, me fascine. Je suis convoquée parfois dans la salle de billard pour rencontrer Hermès Trismégiste. « Hermès trois fois grand », commente mon père. Une petite voix au fond de moi ironise : encore un chiffre trois... Mais la vérité, c'est que je suis éblouie par le grand ouvrage qu'il ouvre devant moi. En bas de la page de garde, je lis « Didier et Cie, libraires et éditeurs ». J'en déduis que c'est mon père qui a écrit ce superbe livre ! Je dois lire certains extraits un peu obscurs, et frôler certaines pages en accomplissant des gestes circulaires trois fois d'affilée (encore un trois) dans le sens des aiguilles d'une montre. Sa voix profonde est maintenant dans ma tête, elle me dit que dans ce livre se trouvent les clés qui ouvrent à la vraie sagesse. À la haute alchimie. À la compréhension de l'univers. Le savoir contenu dans ces pages va passer dans mon cerveau. Je dois le recevoir, je dois ouvrir mon esprit.

Je sors de ces séances troublée et inquiète. Puis mon père me fait réciter les codes secrets qui m'aideront à reconnaître plus tard des maçons : si j'entends dire « Il pleut », je dois répondre « Je ne sais ni lire ni écrire, je ne sais qu'épeler, donnez-moi la première lettre et je vous donnerai la seconde ». Si on me serre la main d'une certaine façon, je dois dire « J'ai sept ans ». Je suis excitée par ces apprentissages : ils signifient que je sortirai un jour, que je rencontrerai d'autres personnes. Surtout des initiés, mais c'est mieux que rien.

Je dois lire maintenant *Par-delà le bien et le mal* de Nietzsche, un philosophe important qui va « m'aider à me surpasser », mon père en est persuadé. J'ai bien aimé *Ainsi parlait Zarathoustra*, que j'ai lu à neuf ans. J'ai été étonnée par la phrase « Dieu est mort », enchantée par les discussions avec les animaux. Je ne saisis pas bien le sens des phrases, mais j'aime leur sonorité, comme dans « j'aime les hommes ». Il dit souvent « j'aime ». Ce mot, qui n'est jamais, jamais utilisé à la maison, coule dans mon cerveau comme un doux miel. Même le terme « surhumain » dans la bouche de Zarathoustra n'a pas la même dureté et la même aigreur que dans celle de mon père.

Je suis contente d'avoir à lire un nouveau livre de Nietzsche. Je me dis que je vais mieux comprendre cette fois. Mais c'est le contraire. Mon père croit que j'ai tout saisi. Il me raconte l'histoire de Nathan Leopold et Richard Loeb, deux jeunes Américains fascinés par l'idée du surhomme qui maîtrise si bien ses émotions qu'il peut commettre un crime parfait. Leopold et Loeb ont voulu eux aussi prouver leur supériorité en tuant un garçon de quatorze ans. Mais le crime était loin d'être parfait, car l'un des deux était un faible. Ils ont été vite arrêtés et leur procès a passionné le monde entier. Mon père parle

avec admiration de Leopold, un « authentique disciple de Nietzsche », qui concevait ce meurtre comme un acte plein de sens permettant d'atteindre l'état de surhomme. À l'inverse, il n'a que mépris pour Loeb, « un suiveur », et donc « un monstre ». La preuve : Leopold a évolué pendant ses années d'enfermement, et à présent il vit libre et il continue d'avancer vers la lumière. Alors que Loeb a été tué en prison.

Je ne comprends pas très bien le message. Est-ce que mon père me met en garde contre l'envie de prouver ma supériorité en commettant un crime parfait ? Ou bien est-ce qu'il me suggère au contraire d'en commettre un ? La question me taraude. Quand je me réveille en sursaut après avoir rêvé une fois de plus des cadavres de mes parents sous la table de l'école, j'ai encore plus de mal à émerger de l'angoisse. Pendant quelques secondes, j'ai la certitude pénible de les avoir tués... Pour mon initiation... Pour devenir un surhomme...

Mathilde

Mes méditations sur la mort continuent une fois par mois. L'immobilité est indispensable pour que les morts acceptent de me pénétrer. Ils entrent d'un côté, déposent leur enseignement et ressortent de l'autre. Étant « pure », je ne retiendrai naturellement que la partie « clarté » de cet enseignement.

Mon père parle de nouveau de ces cicatrices que j'abhorre. Lui les trouve commodes : grâce à elles, il me reconnaîtra partout. Comme je suis « marquée des deux côtés », dès que lui et les autres esprits élus qui ont été ses maîtres entreront en moi, ils sauront immédiatement qui je suis et se sentiront rassurés. Ils doivent en effet rester extrêmement vigilants et éviter de « traverser » des êtres apparemment purs, mais qui sont en réalité des leurres diaboliques mis au point par les « chasseurs de maîtres ». Les esprits élus risquent de se retrouver piégés à l'intérieur de ces leurres et le « démon » pourra alors siphonner toutes leurs connaissances, ce qui serait catastrophique pour la survie de l'univers.

Je ne sais pas si je préfère connaître la raison pour laquelle je dois souffrir mille morts dans la cave, ou si je préfère ne rien en savoir. Ces esprits me terrorisent presque autant que les rats. Je ne veux pas être traversée par des maîtres, même élus. Je ressens de la tristesse pour mon père qui dépense tant d'énergie à transmettre ses connaissances à une « élue » si mal choisie. En même temps, je lui en veux sourdement de me plonger, pantelante, dans cet océan d'épouvante. Quand je m'endors, les esprits bons et pervers, lumineux et retors, se mettent à grouiller dans ma tête. J'ai un mal fou à rabattre le couvercle sur la voix de mon père. Au milieu de la nuit, le mur s'ouvre doucement derrière mon oreiller. Deux mains en sortent, saisissent ma tête et me tirent vers l'arrière. Je me débats, j'essaie de hurler, mais aucun son ne sort de ma bouche. Je suis aspirée à l'intérieur du mur. Qui se referme sur moi. Je suis emmurée vivante et personne ne sait que je suis là.

Ce nouveau cauchemar revient si souvent que je redoute maintenant de m'endormir. J'essaie de changer de sens en mettant la tête à la place des pieds. De ce côté-là, il y a un assez grand espace entre le lit et la cheminée. Mais c'est maintenant la cheminée qui s'ouvre. Les

maines des esprits en sortent, s'allongent et m'attrapent la tête. Elles me tirent jusqu'au conduit de cheminée, dans lequel elles me font glisser. J'atterris dans une « cave cachée » dont personne ne connaît l'existence.

Je craque. Ah ! Si je pouvais mourir par la volonté ! Si mon esprit pouvait m'emmener pour toujours loin de cet endroit que je hais, et emporter Linda avec moi ! Il faut que j'entraîne mon mental, pas pour devenir le maître du monde, mais pour nous aider à nous échapper. Je me sers des exercices de mon père. Je mobilise toute ma volonté, comme si je compressais mon cerveau. Je ferme très fort les yeux, j'imagine que mes cicatrices s'ouvrent et que je m'écoule par elles. Je suis un corps fluide qui va inonder la niche, soulever Linda... et ensemble nous nous réveillons ailleurs.

D'autres fois, je descends en moi, de plus en plus profondément, comme si j'étais à l'intérieur d'une montagne de glace. Mes fonctions vitales se ralentissent. Mon père m'a raconté que des prisonniers ont pu s'échapper de cette façon des camps de concentration. Ils ont tellement ralenti leur cœur qu'ils ont été pris pour morts, mis sur les chariots avec les cadavres et jetés dans un charnier. Là, ils ont réchauffé leur corps par leur activité mentale, en s'imaginant au-dessus d'un feu. Ils sont revenus à la vie et se sont enfuis. Je m'entraîne donc à rendre de plus en plus ténus les battements de mon cœur, mais je n'ai pas encore trouvé comment emmener Linda avec moi.

Je ne supporte plus les repas. Je ne supporte plus d'être obligée de finir tout ce que ma mère met dans mon assiette. Parfois, c'est plus fort que moi, je ne peux absolument pas avaler son steak dur comme une semelle et baignant dans du beurre noir. Les yeux comme des flèches, mon père dit : « Tu manges tout, tu as moins d'une minute pour finir. » De rage, j'enfourne le steak entier dans ma bouche. Ça ne descend pas. J'étouffe, c'est horrible, je n'ai plus d'air. À l'aide. J'ai le gosier bloqué. Je vais mourir asphyxiée... Il ne bouge pas. Je finis par mettre les doigts dans la bouche, je saisis comme je peux le steak qui m'obstrue la gorge et je réussis enfin à le dégager. Je me sens sonnée. Mon père dit : « Ramasse et va jeter dans les toilettes. »

J'en ai marre d'être obligée de tout avaler comme une machine. Marre d'étouffer et de vomir devant le regard méprisant de mon père. C'est la bagarre chaque vendredi, le jour où ma mère sert un autre plat que je déteste : le poisson sauce moutarde. Longtemps, j'ai fini mon assiette en me faisant violence, en réprimant mes haut-le-cœur. Mais maintenant, c'est non. Je ne dis rien, je reste les bras croisés. Le déjeuner se termine, ma mère débarrasse les couverts. Mon père dit rituellement : « Tu ne sors pas de table tant que tu n'as pas tout mangé. » Il reste assis face à moi. Il doit me fusiller du regard. Tant

pis, je garde la tête baissée. Les heures passent. En moi, il y a une rage sourde qui me transforme en roc. Il finit par se lever en disant : « Tu ne bouges pas. » D'accord, je ne bouge pas. Le dîner arrive. Ils mangent devant moi sans faire mine de me voir. Je m'en fous, je ne pense qu'à mon envie de pipi. Ils montent se coucher, je dois quand même faire le service du soir. C'est bien la seule fois où je suis contente d'avoir à vider le pot de chambre, j'en profite pour pisser. Puis ma mère me raccompagne et me remet en face de mon assiette. Je reste dans la salle à manger éteinte, devant cet horrible poisson avec son horrible sauce moutarde que je ne mangerai pas.

Le lendemain, après le service du matin, mon père dit : « Bon, on va l'enlever pour le déjeuner. Tu le mangeras après. » Au dîner, le poisson revient, mais réduit de moitié. C'est faisable, je le mange. La hache est enterrée jusqu'à vendredi prochain.

Je suis prête à recommencer. Ou plutôt : Mathilde est prête à recommencer. Maude est une pauvre ratée, elle tremble, elle obéit. Mais Mathilde, c'est une guerrière, c'est elle qui mène le combat. Je l'ai rencontrée dans *Le Rouge et le Noir*, elle m'a éblouie. J'adore son énergie, sa passion, son caractère entier, prêt à donner sa vie pour un idéal. Elle est devenue mon amie secrète, elle m'encourage, elle me requinque. Un jour, mon père s'est lancé dans un exposé sur le prénom Maude avec ou sans « e ». Maud sans « e » a pour source Madeleine. Les Madeleine sont des pleureuses. Alors que Maude avec un « e » a pour source Mathilde ! Je ne sais pas si c'est vrai, mais je m'imagine tout de suite une sorte de parenté avec la si vaillante, intelligente et belle Mathilde. Désormais, je ne suis pas seulement la fille de Louis Didier, je suis la sœur jumelle de Mathilde. Et c'est elle qui passe devant chaque fois que je dois livrer bataille.

Une chose que Mathilde ne tolère pas, c'est quand mon père veut que je joue de l'accordéon devant ses invités, qu'il s'agisse d'Albert et Rémi à l'heure de l'apéritif ou de ses rares visiteurs francs-maçons. Il devrait le savoir depuis le temps, je n'ai jamais accepté de jouer au « singe savant ». Aujourd'hui à 11 h 30 il invite Raymond pour le Ricard. Je dois servir cette ordure. Et voilà mon père qui exige : « Joue-nous *Sous les ponts de Paris* ! » Je refuse. Il insiste, je tiens bon, il s'énerve, se met à vociférer. Je ne sais pas ce qu'il dit, mais Mathilde voit rouge. Je saisis mon accordéon et je le lui jette à la figure. Je me prends un bon coup de bâton sur le dos et soixante heures d'accordéon à faire en plus de tout l'emploi du temps : « Tu te coucheras une heure plus tard et te lèveras une heure plus tôt pendant un mois. »

La punition est lourde. Mais Mathilde ne joue pas de l'accordéon devant Raymond, sachez-le.

Le veau

La visite trimestrielle du tueur est devenue une hantise. J'ai de plus en plus de mal à remplir le rôle hypocrite d'agent apaisant vis-à-vis des veaux. Les jours précédant sa venue, je m'imagine libérer le captif et profiter des quelques minutes où les grilles de la maison sont ouvertes devant le camion de livraison pour fuir avec lui. Mais vient le jour du tueur, et le veau est toujours traitreusement mis à mort.

Cette fois, alors que le veau vient d'être attaché à sa chaîne, je remarque que le mousqueton est moins gros que d'habitude. J'essaie de le défaire dès qu'on me laisse seule avec lui. Et ça marche ! Je pousse le veau vers la grille ouverte, je lui répète à mi-voix : « Sauve-toi, sauve-toi. » Mais il se met à courir au hasard, déclenchant un chaos indescriptible. Le tueur lui court après en braillant. Ma mère me crie de l'attraper. Mon père, qui a dû être réveillé en sursaut, se met à sa fenêtre et tire des coups de feu en l'air. Le veau se cogne aux clôtures électriques, bondit dans tous les sens et panique de plus en plus.

Le tueur finit par le rattraper. Il faut maintenant attendre vingt-quatre heures pour qu'il recouvre assez de calme avant d'être tué. Personne ne m'a vue défaire le mousqueton, je ne suis pas punie. Mais la honte me ronge à l'idée de n'avoir pas su sauver ce pauvre animal, de lui avoir au contraire infligé un surcroît de terreur. J'ai voulu apporter de la liberté et du soulagement, je n'ai créé que plus de souffrance.

Est-ce l'effet des révoltes de Mathilde ? Une façon détournée de l'assujettir et de la ligoter ? Mon père a sorti de son placard une paire de béquilles et, depuis, il se comporte comme un handicapé. Il n'est pas tombé, il ne s'est pas blessé, il pourrait parfaitement marcher seul. Mais je dois maintenant le soutenir quand il veut faire trois pas, l'aider à s'asseoir, à se poser sur les W-C, à se relever. Pendant que nous faisons son service au lever et au coucher, il ne fait plus aucun effort. Il ne soulève pas ses fesses quand ma mère et moi devons lui enfiler son pantalon. Il ne lève pas la jambe pour m'aider à lui passer sa chaussette. Tous les jours, je dois aussi masser ses pieds qui sentent mauvais et me dégoûtent avec leurs grands ongles noirs. Je me sens coupable d'être une aussi mauvaise fille, mais en même temps je lui en

veux, je le hais. Il le sent, il veut me dompter.

C'est l'été, nous déjeunons dans la véranda. Je dois couper un morceau de vieux hollandaise si dur que j'ai de la peine. Ma mère s'énerve, me prend le fromage des mains, et se coupe. Ils s'empportent tous les deux, m'accusent d'être responsable de sa blessure. Mon père m'annonce une punition « qui va chauffer ». Soudain, j'en ai plus qu'assez de leurs vociférations. Je saisis le couteau et je le plante de toutes mes forces dans mon autre main posée sur le plateau. Je hurle de toute la force de mes poumons : « Vas-y ! Qu'est-ce que tu veux me faire maintenant ? » Il me perfore des yeux. Je soutiens son regard. Il peut me tuer, je ne baisserai pas la tête. Je ne sais pas combien de temps ça dure, j'ai toujours le couteau planté dans ma main. Il cède, c'est lui qui cède. Il jette à ma mère : « Va chercher le whisky et prends-toi un pansement en passant. »

Je beugle à ma mère : « Oui, c'est ça, va le chercher, le whisky. S'il y a quelque chose de plus fort, amène-le aussi. Si tu veux, je t'en verserai aussi sur ta plaie. » Elle revient avec la bouteille de Johnny Walker, je retire le couteau et verse l'alcool dans la plaie qui saigne abondamment. Le whisky coule par terre, je m'en fous, je continue de fixer mon père. Il ne me fera pas baisser les yeux.

Je retourne à mon piano dont les touches se teintent de sang. Mathilde est contente de moi. Mais il y a quelque chose qui me chiffonne. En versant le whisky, j'ai aperçu quelque chose au fond des yeux flamboyants de mon père. J'ai vu une ombre de... fierté. Je suis tout à coup moins satisfaite de ma rébellion. Est-ce qu'en réalité je ne serais pas en train de faire ce qu'il attend de moi ? De lui donner exactement ce qu'il veut : de la force, du courage, de la détermination, de la puissance ? Et si au fond je n'étais qu'une pitoyable marionnette obéissant sans le savoir à ses injonctions mentales ?

Je ne sais pas s'il me manipule. Je ne sais pas si je suis aux commandes de mes propres actes. Je suis au comble de l'exaspération. Je rumine mon irritation tandis que je ramasse les petites branches sur la pelouse avant de passer la tondeuse à gazon. Mon père est là, assis sur sa caisse en bois. J'ai mal au dos d'être restée courbée, je me redresse. Or c'est interdit : on ne doit ni poser un genou à terre comme les faignants, ni se relever. Mon père éclate en rugissements. Je saisis un long ver de terre qui se tortille entre mes doigts. Je le balance vers lui, il a un mouvement de recul, puis avec un sourire méchant je suspends le ver au-dessus de mon visage et je le plonge d'un coup dans ma bouche grande ouverte. Je mâche en le regardant droit dans les yeux. Et je crie : « Tu ne peux rien contre moi, tu ne pourras jamais rien. »

J'ai le cœur qui bat affreusement. Je n'arrive pas à rester sur la vague de la colère. Ce ver que je suis en train d'avaler me retourne

l'estomac. Tout mon être tremble de l'intérieur, j'ai l'impression de perdre pied, l'impression que ma raison vacille. Quoi que je fasse, je me fais du mal. Je ne sortirai donc jamais de cet enfer ? Je me penche pour continuer de ramasser les branches. Je me sens terriblement en danger. Au secours, je vais basculer dans la folie. Ma mère a raison, je suis tout juste bonne pour Bailleul.

Je vole dans le bureau de mon père un petit canif que j'ai remarqué dans un tiroir du bas. Je le cache sous la moquette de ma chambre. Le soir, je l'ouvre et je le regarde : c'est un vieux canif à la lame usée. Mon père connaissait des personnes pendant la guerre qui ont préféré s'ouvrir les veines plutôt que de céder à l'ennemi. C'est ce que je veux faire maintenant, il comprendra que je le vois comme un ennemi. Je frotte le canif sur mon poignet, je m'écorche, mais mes veines « roulent » sous la lame sans être entamées. Est-ce parce qu'elle est émoussée ? Ou parce que je n'y vais pas à fond ? Je sens en moi un instinct très fort qui entre en lutte contre ma décision. Pourtant, je veux tellement partir...

Rien ne bouge dans ma vie, mais je sens que quelque chose d'important est en train de se dérouler dehors. On n'entend presque plus passer de trains sur la voie ferrée qui se trouve à cinquante mètres de la maison. Les camions aussi se sont raréfiés sur la nationale. La nuit, le silence est presque total. Mon père dit : « Jeannine, tu téléphones demain à la COOP et tu demandes qu'on nous livre 40 kilos de sucre et 20 litres d'huile. » Il dit qu'il faut ouvrir les congélateurs le moins possible, car on risque d'avoir des coupures d'électricité. Malgré le groupe électrogène qui prend normalement le relais, il faut préserver au maximum le froid. Il décide que nous mangerons des œufs midi et soir pour éviter de prendre de la viande dans les congélateurs.

Ce qui me tue, c'est que Raymond vient trois fois plus souvent que d'habitude. Le port de Dunkerque est paraît-il en grève, et les employés municipaux comme lui ne vont plus au travail. À l'heure de l'apéritif, il parle avec mon père des « événements de Paris », des étudiants qui sont dans les rues, et des pavés qu'on arrache. Ça me fait penser à Gavroche. Mais mon père coupe court en disant : « Et votre femme, comment va-t-elle ? » ou bien « Quand pensez-vous qu'il faudra tailler les arbres ? » La situation serait presque excitante si ce démon de Raymond n'était pas là à guetter le moment où il peut me coïncider. Je n'en peux plus, je veux qu'il reparte à son travail. Combien de temps cette grève va-t-elle encore durer ?

La clé

L'hiver est passé, mais les volets côté rue restent fermés sur toute la façade. Je ne peux plus jamais apercevoir les ouvriers de l'usine Cathelain, ni les camions en partance pour l'Angleterre. Mon père condamne également tous les volets du rez-de-chaussée qui donnent sur le jardin. Les grandes salles du bas sont maintenant d'immenses catafalques où règne une pénombre lugubre.

Au fur et à mesure que la vie s'éteint dans la maison, mon père intensifie les inspections et les fouilles. Il ne met jamais la main à la pâte. Il arrive sans crier gare dans ma chambre ou dans celle de ma mère et ordonne : « Maintenant, ouvre le lit. » Il se contente de nous regarder pendant que nous retirons les couvertures, dé faisons les draps, retournons le matelas... Puis il nous fait signe de refaire le lit et s'en va. Cela peut se produire une fois dans l'année ou trois fois par mois. Je ne sais pas ce qu'il cherche. Je crois qu'il veut surtout créer un sentiment d'insécurité. Ma mère est agacée d'être traitée comme moi. Elle ne dit rien, mais ça se voit à la brutalité de ses gestes.

Ça fait un mois et demi que mes parents ne m'adressent plus la parole pour avoir fait tomber une pile d'assiettes et surtout failli provoquer une crise cardiaque chez mon père. Je crois que je commence à préférer ces périodes de mépris massif à celles où il est distillé par petites touches assassines. De ne parler avec personne fait de moi la créature la plus misérable qui soit. Mais après tout, c'est bien comme ça que je me sens. Donc je m'en fous. J'ai la haine d'eux, la haine de moi.

Je me remets à me griffer méchamment les cuisses et les bras. Je m'entortille aussi les cordons des doubles rideaux autour des bras, des poignets, des cuisses ou des mollets. Je serre le plus fort que je peux, parfois je reprends mon souffle puis je resserre, jusqu'à me couper la respiration de douleur. J'arrête quand mes mains n'ont plus la force de serrer. Quand j'arrache les mauvaises herbes, je prends maintenant les orties à pleines mains. Je n'ai plus aucune appréhension de la douleur ou de la brûlure, puisque c'est moi qui la déclenche, c'est moi qui décide quand elle va s'arrêter. Mes parents voient bien que j'ai les mains pleines d'épines. Mais ils ne font aucune remarque.

Je sais maintenant ce que je veux faire plus tard : pas « maître du

monde », mais « chirurgien de la tête ». Je viens de terminer la lecture de *La Peste*, et le Dr Rieux m'a fait comprendre que la tête souffre au moins autant que le corps. Déjà, depuis que j'ai lu *L'Idiot*, j'ai une envie éperdue de soigner l'épilepsie du merveilleux prince Mychkine. Mon père répète : « Les médecins sont des ânes. » Je ne sais pas, je n'en ai jamais rencontré. Quand je tombe malade, c'est mon père qui me soigne à coups de vin blanc et de quelques cachets d'Aspro. Mais ceux que je découvre dans les livres me gonflent le cœur d'admiration émue. *Le Médecin de campagne* de Balzac, voilà un véritable bienfaiteur qui ne se contente pas de soigner les corps. Il aide aussi le village à vivre sainement, à s'agrandir et à s'embellir. Pour moi, c'est ça l'esprit de lumière.

Mes lectures sont-elles en train de déteindre sur moi ? Je fourmille d'idées, de personnages, d'histoires. Quand ma mère s'absente en me laissant à mes devoirs, je me mets à la rédaction d'une sorte de petit roman-poème dont le héros est un oiseau qui vient se percher sur la plus haute branche du peuplier d'Australie dans le parc. De là-haut, il regarde les habitants de cette drôle de baraque. Comme il voit les canards nageant dans la mare juste au pied du peuplier, il croit que ce sont eux les maîtres de la maison, et qu'ils possèdent un zoo avec des lions (Linda), des zèbres (Périsaut) et des girafes (mes parents et moi). L'oiseau se demande comment ces animaux se sont retrouvés si loin de leur brousse.

Je suis assez contente de mon récit, que je trouve amusant et instructif. Ma mère, qui me fait faire des rédactions, pourrait peut-être l'apprécier. Je voudrais tant qu'elle s'aperçoive que je ne suis pas aussi mauvaise qu'elle le pense ! Je décide de lui dédier mon roman-poème. Quand elle l'aura lu, peut-être qu'elle arrêtera de me haïr...

Lors du cours de français, je le lui tends avec un poil d'appréhension. Étonnée, elle jette un œil sur la feuille, parcourt le texte en diagonale. Et me le jette à la figure : « Quand je vois tout ce que ton imagination peut fabriquer, comment veux-tu que je te croie quand tu me parles ? » Pour ma mère, l'imagination et le mensonge, c'est la même chose. Je la sens aussi horriblement vexée d'être comparée à une girafe. J'en suis navrée, j'essaie de lui expliquer que, pour un petit oiseau, elle doit paraître démesurément grande. « Puisque tu as l'air d'avoir du temps à perdre, si tu veux je vais te chercher le livre orange, que tu nous fasses quelques exercices d'arithmétique... »

Je bats en retraite. Je ne lui dédierai plus rien.

Les scénarios continuent de foisonner dans ma tête. J'en ai presque le vertige. Il faut que je les sorte de moi. Je dérobe du « papier pelure » dans le bureau de mon père, et le soir, calée dans mon lit, je les recouvre de lignes serrées. Avant de m'endormir, je vais sur la

pointe des pieds glisser mes feuilles pliées en deux entre le tapis et la moquette de l'escalier. Chaque matin, mes parents posent le pied sur cette marche, inconscients de ce que j'ai dissimulé dessous, et je frissonne d'une sorte de jouissance mêlée d'inquiétude.

Mais ce système est trop risqué. Pour accéder à l'escalier, je dois passer devant la chambre de ma mère, elle pourrait finir par m'entendre. En cherchant une cache possible dans ma chambre, je remarque que la planche la plus basse de ma penderie est à quatre-vingts centimètres du sol. Je la soulève et constate qu'elle est posée sur un lit de briques : je creuserai une cachette sous cette planche.

Il faut d'abord attaquer le joint autour d'une brique. Je vole la clé d'une chambre du deuxième étage qui se révèle suffisante pour gratter le ciment. Je travaille tous les soirs. Je mets les miettes dans ma poche et je les jette dans le parc le lendemain. Les joints sont assez rapidement dégagés. Il me faut maintenant un outil assez costaud pour attaquer la brique et assez petit pour tenir dans la rainure du joint.

Hors de question d'emprunter un des outils de mon père qui sont tous suspendus sur leur silhouette peinte au-dessus de l'établi. Je pense à la grosse clé que Raymond apporte parfois, et avec laquelle il lui est arrivé de me blesser. Ah, celle-là ! Elle serait parfaite pour creuser la brique. Je la veux. Je vais la lui prendre. Chaque fois qu'il vient, je trouve le moyen de me glisser dans la serre, près du poulailler, où il pose son blouson. Je fouille ses poches. Pas de porte-clés ! Je m'entête. Au bout de longues semaines, la chance me sourit : les clés sont là, je m'en empare, je creuse un trou dans le sol et je les y enfouis.

C'est un risque énorme que je prends. Mais quelle jubilation ! Je sais que cette perte est grave pour Raymond. Non seulement il ne pourra pas rentrer chez lui ce soir, mais il devra expliquer à son employeur, la ville de Dunkerque, ce qu'il a fait de la clé du dépôt municipal... J'espère bien qu'on lui collera une retenue sur son salaire ! En attendant, je contemple avec une joie cachée mais très vive le désarroi de Raymond qui court dans tous les coins de l'immense propriété, cherchant désespérément ses clés.

Dès que possible, je déterre le porte-clés, j'en détache la plus grosse et je jette les autres dans les latrines du jardin. La clé de Raymond se révèle être l'outil idéal. Pendant plusieurs mois, je creuse la brique la nuit et je vide mes poches le jour. Je suis Edmond Dantès et l'abbé Faria à la fois. Je travaille à mon évasion spirituelle. Plus rien n'a de prise sur moi. Quand la cache atteint une taille suffisante pour contenir mes manuscrits et une lampe de poche, la clé de Raymond rejoint les autres au fond des latrines.

Ma mère doit sentir obscurément que je nourris des projets et des activités illicites. Elle procède maintenant à ses propres descentes, et

en cachette de mon père. Elle est un inspecteur bien plus coriace que lui. Elle retourne tout, renverse les tiroirs, vide l'armoire, regarde sous le tapis, derrière les plinthes. Elle est persuadée que je cache quelque chose. Mais ma cachette est indétectable. Quand elle en a assez de chercher en vain, elle me dit : « T'en fais pas, je trouverai. »

La machine volante

Shakespeare n'est pas un auteur. Il est en fait plusieurs auteurs, cinq exactement. Cinq personnes initiées, comme dans les loges « justes et parfaites », qui ont truffé le texte des célèbres pièces de théâtre de messages codés, indétectables pour le profane. C'était le moyen le plus sûr de perpétuer leur pensée à travers les âges sans risquer l'interdiction. De même, son théâtre du Globe à Londres était un lieu symbolique fortement chargé d'énergies. Il a été construit sur un plan en polygone, comme les baptistères, afin de faire rayonner les idées cachées et contribuer à la suprématie de l'Angleterre. Mon père me fait lire un grand nombre de ses œuvres – *Henry IV*, *Richard III*, *Le Roi Lear*, *Coriolan*, *Hamlet*, etc. – dans l'édition en vieil anglais. Je n'y comprends rien du tout, lui non plus je suppose. Mais ça n'a pas d'importance. Mon père affirme que ces lectures à l'aveugle nourrissent très effectivement mon esprit. Je suis sous le charme de ces livres magnifiques imprimés sur un papier si épais que les caractères ont l'air d'y être gravés. Il règne une ambiance de lecture sereine qui m'apaise. Mon père n'a peut-être pas tort, peut-être que ces textes me nourrissent vraiment.

Il me montre d'autres beaux livres consacrés aux inventions de Léonard de Vinci. Je caresse les reliures dorées sur lesquelles je peux presque lire avec les doigts les titres imprimés en creux sur le cuir. Je tombe en arrêt devant des dessins ensorcelants que mon esprit essaie d'interpréter. Mon père m'explique que Léonard a imaginé une machine volante longtemps avant qu'on fabrique des avions, et qu'il a même conçu l'hélicoptère. C'était un génie et aussi un très grand initié, qui a éclairé François Ier et réussi à faire reculer l'obscurantisme religieux. Étant la réincarnation d'êtres de lumière, il savait comment utiliser les énergies. En particulier, il avait une maîtrise totale de la « divine proportion », que l'on retrouve dans tout l'univers animé et inanimé sous le terme de « nombre d'or ». Les parties du corps humain y obéissent, de même que les pentagones et les pentagrammes. Cette même proportion a été utilisée pour ériger les pyramides, et Hiram de Tyr s'en est également servi pour construire le temple de Salomon.

Mon père affirme que Léonard de Vinci est toujours parmi nous, à travers ses réincarnations, qu'il vit à Venise où il dirige des loges

secrètes. Je suis éblouie par son art, son intelligence et ses connaissances. Comment fait-il pour savoir tant de choses ? Et comment fait-il pour se souvenir de tout lorsqu'il se réincarne ? Moi qui ne sais rien, je ne me souviens d'aucune de mes vies antérieures. Je rêve de le rencontrer. Peut-être que mon père saurait comment le trouver ?

Comme ça doit être merveilleux d'être intelligent ! Peut-être que mon père a raison. Si je deviens un sur-être, je pourrai intéresser des gens comme Léonard de Vinci. Et je serais libérée de la torture que je ressens dans ma tête quand je ne comprends pas ce qu'on me demande. Il faut que je me prenne en mains ! Je dois commencer par abandonner mes côtés nunuches. Je ne regarderai plus Linda en allant la libérer. Et je l'enfermerai sans lui demander pardon ni lui octroyer une caresse. J'applique mon programme. Linda mendie mon regard. Je lui jette durement : « Dégage ! » Je sens mon cœur se fendre à l'idée de la peine que je lui cause. Je tiens pourtant, je serre les dents. Jusqu'au lendemain matin, où toute ma résolution fond sous son regard. Je lui demande pardon, je m'en veux. Elle pas du tout, elle est folle de joie de me retrouver.

Mais comment font les sur-êtres pour se mettre au-dessus de leurs émotions ? La question me tourmente pendant des semaines. La seule souffrance que je peux infliger, c'est celle que je m'impose à moi-même. Je sévis contre ma sentimentalité. Je déchire mes écrits secrets sur papier pelure. J'envisage même de détruire la *Rhapsodie hongroise*. Dans ma tête, une bagarre se déclenche entre celle qui dit : « Non ! *La Rhapsodie*, c'est Mme Descombes, tu ne peux pas faire ça ! » Et celle qui réplique : « Ah oui ? Arrête avec tes excuses bidon ! »

Puis un jour, je ne sais pas pourquoi, la bagarre interne cesse. Est-ce un exercice d'impassibilité qui a duré trop longtemps, une méditation sur la mort plus pénible que d'habitude, ou un exercice de courage mal tombé ? Ma fascination s'évanouit d'un coup. Et je vois mon père tel qu'il est : un homme qui n'a pas d'amis, pas d'amour, qui ne reçoit ni ne donne jamais une caresse, qui terrorise même les animaux. Je vois ma mère qui ne peut même pas tutoyer son mari ni l'appeler par son prénom, qui doit écouter la radio en cachette... C'est ça, la voie de l'illumination ? Mais c'est tout le contraire de la machine volante de Léonard de Vinci ! Mon père n'essaie pas de voler, lui, il tire sur les oiseaux dans le ciel, et préfère rester cloîtré dans son jardin pourri. Moi je veux être libre, je veux m'envoler. Je vivrai dehors, et alors ? Je n'aurai pas à manger, et alors ? La seule nourriture qui m'intéresse, c'est le regard d'amour d'un chien, c'est de rencontrer des gens qui osent vivre. Je ne peux pas empêcher mon père et « maître à penser » de m'abreuver de son charabia. Mais j'en ai fini avec la fascination pour son univers de prétendus sur-êtres.

Heureusement que j'ai la musique et la lecture pour apaiser le tumulte de mon esprit. Le soir, je relis *Les Misérables*, ça me fait un bien immense. Je ressens dans mon cerveau un plaisir presque physique, comme si quelque chose s'ouvrait dans ma tête, me transportait dans d'autres mondes avec d'autres gens et d'autres histoires. Je sais bien que ces histoires sont inventées, mais je crois qu'elles sont très proches de la vraie vie. Quand les plombs sont coupés, je repose le livre sur ma poitrine et je revis avec délices les derniers passages. En relisant *Notre-Dame de Paris*, j'ai le coup de foudre. Je suis amoureuse pour la première fois, et mon amour, c'est Quasimodo. Je suis émue par sa beauté cachée. Yeux ouverts dans le noir, je me vois me promenant fièrement à son bras. Sur notre passage, les gens se retournent, eux aussi sont subitement éblouis par la révélation de sa beauté.

L'amitié

Après avoir tondu la pelouse, ma mère et moi ratissons l'herbe pour en faire des petits tas. C'est mon père qui se charge de l'« opération brûlage », délicate dans un pays où l'herbe est rarement sèche. Il creuse plusieurs poches et y verse de l'essence. Puis il roule des feuilles de la *Cote Desfossés*, les allume et les jette l'une après l'autre dans les niches.

Un jour, une des petites torches de papier rate sa cible. Une langue de flamme bondit sur les jambes de mon père, qui se met subitement à faire des sauts de cabri et à se tortiller pour éteindre le bas de son pantalon en feu. Nous restons toutes deux ébahies par cette danse de pantin. Cela fait des années que mon père se déplace avec peine, comme s'il souffrait d'un problème grave aux jambes. Depuis qu'il a sorti ses béquilles, nous redoutons même de le voir réclamer un fauteuil roulant.

Ma mère finit par murmurer entre ses dents : « Ton père n'est qu'un sale comédien. Je hais cet homme. » Elle attend que j'abonde dans son sens, mais j'ai trop peur qu'elle ne retourne mes propos contre moi. Elle finit par me jeter : « Toi bien sûr, tu es toujours de son côté. » Mon père tonne : « Qu'est-ce que vous foutez ? Allumez-moi ce feu et en vitesse ! » Je sors de ma sidération et j'obéis, avec au fond du cœur une infinie tristesse d'avoir manqué la main tendue de ma mère.

Devant mon père, je me dessèche de terreur. Mais quand ma mère me parle de lui, elle me met la tête en feu. En général, c'est au moment où nous descendons l'escalier, ou quand nous allons le rejoindre dans le parc, ou parce qu'il nous a « convoquées » ensemble. Elle marmonne : « Je hais cet homme. Qu'est-ce que c'est que toutes ces conneries ? Ton père n'a jamais été capable d'aller au-delà du certificat d'études. Il se prend pour qui ? » Mais dès que nous arrivons devant lui, elle se fait toute petite et obéissante, avec des « oui, bien sûr » et des « je le fais tout de suite ». J'en reste abasourdie. C'est une sorte de grand écart douloureux qu'elle m'impose, comme quand au gymnase elle appuie de toutes ses forces sur mes épaules pour me faire descendre.

Je me demande parfois si ses fulminations ne sont pas de simples pièges pour m'amener à lui confier mes pensées négatives. Mais non.

Sa détestation est sincère. Surtout quand elle m'englobe. Ces moments-là me tombent dessus comme la foudre. J'entends soudain : « Mais pour qui tu te prends ? » Je me raidis de peur et d'incompréhension. C'est comme si elle entendait dans sa tête des phrases qui la mettent en rage : « Ah ! Tu te prends pour la fille de ton père ? Eh bien, ma pauvre, tu vas être servie... Si je suis coincée ici, c'est à cause de toi ! Tout est ta faute ! » L'orage me secoue et j'ai du mal à refouler mes larmes. Elle m'assène alors : « Arrête cette comédie ! »

À d'autres moments, elle vante les mérites de mon père, elle détaille les sacrifices qu'il fait depuis si longtemps. C'est pour moi qu'il lui a payé toutes ces longues études, afin qu'aujourd'hui je puisse en profiter. Je suis une ingrate de ne pas faire ce qu'il attend de moi.

Je ne comprends pas ce qu'elle veut. Je ne sais pas comment la contenter. J'aurais tant aimé qu'elle me dise : « Il nous tient prisonnières et nous devons nous entraider pour nous évader. » Je crois que j'aurais même préféré l'entendre dire carrément qu'elle l'aime, que tout ce qu'elle fait c'est pour lui, et que si je ne suis pas contente, c'est tant pis pour moi. Ce serait clair, je saurais contre qui je me bats, et je cesserais de m'écorché le cœur sur ses revirements et ses incohérences.

Mais au fond, je n'attends plus grand-chose d'elle. Je continue à travailler chaque jour à aménager ma cache. Je récupère sans bruit tous mes papiers pelure glissés sous les tapis de l'escalier. Je relis mes histoires avant de les planquer. Celle qui me touche le plus se passe dans les tranchées de la guerre de 1870. Un soldat prussien, Léopold, est blessé. Jean-Baptiste, qui est français, se jette sur lui pour l'achever. Mais au moment où il va planter sa baïonnette, leurs regards se croisent, il ne peut plus le tuer. Il emmène le blessé à l'écart des lignes, ce qui fait de lui un déserteur. Jean-Baptiste soigne Léopold, ils ne se comprennent pas, tout passe par les regards et les pressions des mains. Finalement, ils sont pris par l'armée française et condamnés à être fusillés. Devant le peloton, Jean-Baptiste et Léopold se serrent chaleureusement la main. Fou de rage, l'officier donne l'ordre de tirer. Les deux amis tombent en se tenant la main. L'histoire de l'amitié entre Jean-Baptiste et Léopold émeut tout le monde, y compris du côté prussien. On entend des cris en l'honneur de Jean-Baptiste s'élever des tranchées prussiennes, pendant que dans les tranchées françaises on crie le nom de Léopold. Les soldats des deux bords jettent les armes et s'avancent les uns vers les autres pour se serrer la main, reproduisant le geste de Jean-Baptiste et Léopold. Toutes les armées se mutinent. La guerre s'arrête. Un pacte « Léopold – Jean-Baptiste » est signé entre la France et la Prusse, qui devient un pacte de paix mondiale. La guerre de 14 et celle de 40

n'auront jamais lieu.

En m'endormant, je trouve un titre pour mon histoire : *L'Amitié*.

Le théorème de Thalès

Mon père m'a toujours dit que je serais réglée à treize ans. J'ai treize ans, et j'ai trouvé du sang sur ma culotte. J'attends l'heure de classe et je dis à ma mère : « Je crois que j'ai mes règles. » Elle laisse tout en plan et va prévenir mon père. Puis elle revient avec un paquet de serviettes hygiéniques qu'elle me tend sans un mot d'explication. Heureusement qu'il y a un mode d'emploi imprimé sur l'emballage. Elle termine le cours plus tôt et me dit : « Va dans la grande salle attendre ton père. »

Je suis crispée. Dieu sait ce que je vais entendre. En entrant dans la salle de bal, je suis saisie par les flots de lumière qui inondent l'espace : avant de remonter, ma mère a ouvert tous les volets qui étaient fermés depuis au moins un an. J'attends debout. Mon père fait son entrée, ému et presque au bord des larmes ! Il se dirige vers le bar, il remplit de whisky Chivas un de ses précieux verres en cristal et me l'apporte ! Je reste paralysée de surprise : jamais mon père ne s'est donné la peine de prendre un verre, de tenir une bouteille ou de servir une boisson, jamais ! Il me dit : « Assieds-toi. Tu es une femme maintenant. Ça se fête. Bois tout. »

Pendant que je descends gorgée après gorgée ce whisky qui me brûle la gorge, il me répète les enseignements qu'il m'a déjà dispensés sur le thème des règles. Primo, le mal de ventre causé par les règles n'existe que dans la tête des hystériques. Deuxio, les règles ne durent que deux jours et demi, trois au maximum, et reviennent exactement tous les vingt-huit jours. Et tertio, elles constituent une période d'ouverture : « Tu es davantage perméable aux bonnes énergies comme aux mauvaises. Personne ne doit donc jamais savoir à quel moment tu as tes règles. Tu dois aussi t'éloigner des animaux, car eux le sentent, et ils pourraient sans le vouloir révéler l'information à tes ennemis. »

À cause de cette plus grande ouverture et perméabilité, je dois être encore plus sélective sur ce qui pénètre mon cerveau : je ne dois pas faire de lectures « légères » ni écouter de la publicité. Je dois me nourrir uniquement de choses intelligentes et de méditations avec les esprits. Mais nul besoin de m'en inquiéter. Je serai réglée « comme une horloge », tout comme ma mère, il connaîtra mes dates et veillera

à ce que je ne sois pas polluée.

Puis mon père m'explique le pouvoir spécial que possède une femme pendant ses règles. Ce sang versé naturellement, c'est la puissance de la vie, du renouvellement. Les hommes n'ont pas ce pouvoir, car leur sang n'est versé que dans la violence. Ils sont donc privés de la capacité féminine de se renouveler, et leur énergie se tarit inexorablement. Sauf bien sûr chez les grands initiés, mais c'est une autre histoire. Ce pouvoir féminin fait peur aux religions. Le judaïsme par exemple fait croire aux femmes qu'elles sont impures, pour les couper de leur puissance initiatique. Pour les mêmes raisons, le règne de la matière leur fait croire qu'elles ont mal au ventre... Je dois éviter ces erreurs et mettre à profit ma puissance pour mieux assimiler ses enseignements.

Est-ce parce que je suis une femme maintenant ? ou parce qu'il en a marre d'entendre mes gammes à longueur de journée ? Cet été, mon père lance la construction d'un « pavillon de musique », soigneusement isolé contre le froid et le bruit, où seront entreposés mes instruments et où j'irai travailler mes exercices. Depuis que je suis réglée, je fais moins l'apprentie maçon. Ma mère est souvent dans les parages, je devine qu'elle est chargée de surveiller mes rapports avec Albert et Rémi.

Ma mère continue de trembler à l'idée que mes devoirs reviennent de l'École par correspondance avec une mauvaise note, ou même une note moyenne. Mon père n'hésite pas à la réprimander vertement en ma présence. Ayant découvert par hasard un subterfuge qui lui permet d'obtenir à l'avance le corrigé de la leçon en cours, elle envoie aux correcteurs des « devoirs » qui sont en réalité les corrigés qu'elle m'a fait recopier en y apportant quelques modifications. Mes notes sont maintenant perpétuellement excellentes. Mon père est satisfait, ma mère, soulagée, et je suis censée l'être aussi. Mais au fond de moi je lui en veux. Je veux apprendre ! Les bonnes notes, je m'en fiche. Elle répond : « Je te préviens, si tu en parles à ton père, je lui dirai que c'est toi qui recopies les corrigés. D'ailleurs c'est la vérité ! »

Les 18 et les 19 ne lui suffisent pas. Elle veut épater mon père, lui en mettre plein la vue avec ses talents extraordinaires d'éducatrice. Je dois faire des étincelles. Elle m'a fait passer la cinquième et quatrième en une année. À treize ans et demi, je suis déjà en troisième. En recopiant les corrigés, c'est facile. Mais nous savons elle et moi que c'est bidon ! Je suis de plus en plus en colère, j'ai l'impression qu'elle me prive de l'éducation vraie dont j'ai un besoin vital pour grandir et être assez forte un jour pour m'en aller. Mon éducation « pure » et « supérieure », c'est du toc. La protection dont je suis censée jouir dans cette maison, c'est du toc. Les enseignements grandioses de mon père, c'est dutoc. Tout dans ma vie est une contrefaçon. Quand je lui

réclame des « vrais cours », elle répond : « Tu n'as qu'à comprendre, puisque tu recopies le corrigé. C'est une question d'intelligence et de volonté. »

Quant aux mathématiques, c'est la Bérézina. Elle n'y connaît rien et ne m'est d'aucun secours. Je m'échine sur les manuels, mais sans soutien je n'y arrive pas. Comme mes devoirs sont toujours excellents, je n'ai pas même la possibilité de me tourner vers le professeur de l'école universelle. Nulle part je ne peux trouver de l'aide. Arrive une leçon sur le théorème de Thalès. Je lis l'énoncé : je ne comprends rien. Je dessine désespérément des triangles... Rien. Mon père s'y connaît en pyramides, je pourrais lui demander, mais ma mère m'interdit formellement de lui en parler. Je suis atterrée. Pas de maths, ça veut dire pas d'études de médecine. Adieu la « chirurgie de la tête », adieu mes héros docteurs et guérisseurs... Je suis condamnée à rester enfermée ici. Et même si par miracle je réussis à sortir un jour, je ne saurai rien faire.

Gardienne de temple

Linda va avoir onze ans. C'est vieux pour un berger allemand. Elle boîte, sa vue baisse. Malgré tout, mon père tient à ce qu'elle reste enfermée. Lorsque je la libère le soir, je vois parfois qu'elle s'est oubliée dans sa niche. Elle lève vers moi des yeux si pleins de honte que mon cœur se serre. Non, ce n'est pas ta faute, ma pauvre Linda, tu ne devrais pas être derrière cette grille...

Un soir, je trouve de la diarrhée sanglante dans sa niche. J'avertis tout de suite ma mère qui s'en inquiète, mais il ne faut pas en parler à mon père, il est souffrant. Nous ne savons pas quoi faire pour soulager Linda. Elle ne mange plus, décline à vue d'œil. Mon père décide de s'aliter. Nous voilà consignées avec lui pour on ne sait combien de jours.

Périsaut, lui, ne quitte pas Linda d'une semelle. Le soir, quand je descends leur donner à manger, il est toujours là, la tête à l'intérieur de la niche.

Nous passons une deuxième nuit à veiller mon père. Tout à coup, des gémissements déchirent le silence. C'est Périsaut qui hennit et geint à pleine voix. Je vois que ma mère tend aussi l'oreille. Je veux lui parler, elle chuchote : « Tais-toi, tu vas réveiller ton père. » Mon cœur cogne, je sais, j'ai compris, Linda est morte, et Périsaut la pleure. Je me souviens de la désolation de Linda à la mort d'Arthur. Et je retrouve d'un coup ma peine d'enfant en deuil.

Au réveil, mon père m'envoie voir ce qui se passe dans le jardin. Je descends les marches de la terrasse. Périsaut est là, qui tape le sol de son sabot, qui vient vers moi, repart vers la niche, revient vers la cuisine. Je vois son désarroi, je n'arrive pas à avancer. Tant que je ne l'ai pas vue, Linda est vivante. Finalement je vais à la niche, le sol est couvert de sang, elle est allongée, l'arrière-train plein de sang aussi.

Je monte porter la nouvelle, ma mère semble touchée. En fin de matinée, nous allons creuser la tombe à côté des volières, pas très loin de l'endroit où Arthur est enterré. Il a beaucoup plu dernièrement, la terre est molle. Périsaut nous a suivies, il nous regarde travailler. Ma mère l'enferme dans l'écurie, elle craint qu'il ne veuille déterrer Linda, comme Linda voulait déterrer Arthur. On entend ses petits hennissements tristes pendant que nous ensevelissons Linda. Je vais le

libérer, mais il reste dans l'écurie, comme en pénitence. Nous retournons veiller mon père pour une troisième nuit. PÉRISAUT pleure jusqu'au matin.

J'ai trop de peine pour verser des larmes. Je pense avec chagrin à la vie de Linda. Je ne comprends pas pourquoi, malgré la grande maison et le grand jardin, il fallait tourmenter cette chienne.

Mon père, lui, décide qu'il nous faut un nouveau chien. Il fera livrer un berger allemand, femelle bien sûr, qui portera le nom de... Linda. Les êtres sont donc interchangeables pour les grands initiés ?

Le samedi suivant, mon père m'envoie à la cave chercher un outil. Raymond arrive sur mes talons. Au moment où il passe dans mon dos pour m'attraper, je fais volte-face. Je ne dis rien, je le regarde droit dans les yeux. Pendant que je le fixe, je vois des flashs du passé : lui qui me tend le bras, qui dit « Approche », qui sourit. Un drôle de sourire, mais je n'ai pas l'habitude, je ne sais pas reconnaître les sourires empoisonnés. « Viens près de moi. » Ses mains sur mes épaules. « Un câlin ? » Je devrais être contente, je rêve que quelqu'un me prenne dans ses bras. Mais non. Je n'aime pas son odeur, il souffle d'une drôle de façon. Il se frotte très fort contre moi, je n'aime pas ça du tout. Les fois suivantes, il va plus loin, beaucoup plus loin. Toute ma haine remonte. Toute la détresse, la honte, la peur de ces sept années... Toutes ces menaces proférées et répétées... Tout est balayé par une violente rage. Je le fixe, et c'est lui qui commence à prendre peur. Que peut-il bien craindre ? Que j'en parle ? À qui pourrais-je bien en parler ? Personne ne m'aidera. Mais lui ne le sait pas. Lui ne voit que ma fureur. Il recule. Jamais plus il ne m'approchera. Jamais plus. Et cette nuit, c'est lui qui fera des cauchemars.

Le soir, dans mon lit, le barrage des larmes retenues depuis la mort de Linda finit par céder. Je pleure sa perte, et je pleure d'avoir dû la perdre pour me libérer enfin de ce vampire.

Comme chaque été, les maçons reviennent ajouter de nouvelles constructions au fond du parc : un four à pain, ainsi qu'une pièce circulaire d'une vingtaine de mètres carrés que mon père baptise « le bar » et où il passe désormais toutes ses journées. Il y fait installer un interphone qui lui permet d'écouter le pavillon de musique. Rassuré de m'avoir sous surveillance, il consacre le plus clair de son temps à recopier des romans policiers en langue allemande sur des fiches cartonnées qu'il remplit au stylo plume d'une écriture fine et de plus en plus tremblotante. C'est au bar que je me rends chaque jour à 11 h 30 pour mon « cours d'allemand ».

Mais aujourd'hui, c'est dans la salle de bal que je suis convoquée. Cette fois, les volets sont tous fermés. L'atmosphère est grave. Mon père, sévère et pénétré, trône au centre de la salle, il m'indique un

pouf placé devant lui. Ma mère, également requise, se tient debout contre la porte derrière moi. Il dit : « Tu sais que tu es gardienne du temple. » Une alarme se déclenche dans ma tête. « Quand je serai mort, je serai enterré dans le jardin. Et c'est toi, après ma mort, qui garderas ma tombe pour toujours. » Au fur et à mesure qu'il parle, je sens la panique monter. « Tu ne seras pas seule, je viendrai te visiter, je serai toujours à tes côtés pour continuer les enseignements. » Il m'explique où doit se trouver la tombe : à l'emplacement du banc qui fait face à la véranda et qu'il faudra faire déplacer.

En sortant, je vois que ma mère est aussi blême que moi. On va s'enfermer dans la classe et on chuchote éperdument : « Ce n'est pas possible ! Pas possible ! Pas pour toujours ! » Jusque-là, elle croyait, comme moi, que ma mission consistait à « garder » la mémoire de mon père, plus tard, quand il sera mort. Mais c'est dans longtemps, puisqu'il n'a que soixante-neuf ans. Elle n'avait pas compris que j'allais devoir garder sa tombe, que son cadavre resterait physiquement dans la propriété. Je dis : « Mais je vais fuguer, moi. » C'est la grande hantise de ma mère, que je m'enfuie en la laissant seule face au courroux de mon père : « Mais non ! Ça ne se fera pas : je ne suis pas d'accord non plus. » On dirait presque qu'elle me supplie de ne pas l'abandonner.

Le soir, je rumine encore l'annonce. Croit-il vraiment que j'ai envie de garder sa tombe et le voir en ressortir après sa mort ? Est-ce que tous ceux qui se réincarnent ont besoin que leur fille garde leur tombe ? Léonard de Vinci n'avait pas de fille. D'ailleurs, avant de penser à entamer une nouvelle vie, il faudrait avoir déjà fait quelque chose de celle-ci. Je n'ai jamais rien vu de bien créé par mon père ou par ma mère. Les grands esprits défendent des valeurs – la justice pour Victor Hugo, l'égalité pour Zola, etc. Que fait mon père hormis recopier des romans policiers allemands sans les comprendre ?

Si tu t'imagines

Les béquilles de mon père ont disparu comme elles étaient apparues : du jour au lendemain. Chaque matin à 9 heures, il fait le trajet de la maison vers le « bar », au fond du parc, où il passe sa journée. Chaque soir à 20 heures, il fait le trajet inverse. Des toilettes, une petite cuisine attenante et un four à pain ont été installés. C'est là désormais que ma mère prépare les repas et que nous les prenons. Je ne comprends pas pourquoi il reste confiné dans ce petit espace rempli de la fumée des cigarillos qu'il grille à longueur de journée. Il n'a que soixante-dix ans, mais il se conduit comme un grand vieillard. Je dois toujours le poser sur le siège des toilettes, l'aider à remonter son pantalon. J'ai honte de son odeur, honte d'avoir honte de lui, honte de le détester, de ne pas lui être reconnaissante de son « sacrifice ». Dans ma tête, il y a une marmite bouillonnante d'émotions contradictoires qui me collent la migraine.

J'ai l'impression que mon père, le roi du « cul sec », tient moins bien l'alcool. Il titube, il faut le soutenir sur le chemin du retour. Il met cela sur le compte de sa « santé chancelante », mais peut-être est-ce plutôt dû à une sérieuse augmentation des doses ? Je remarque qu'il se sert de grandes rasades de Chivas à tout moment. Qu'il débouche très souvent d'excellents champagnes. Deux fois l'an, il se fait livrer des centaines de bonnes bouteilles. On dirait qu'il se dépêche de boire son argent.

Il se lave de moins en moins, parfois tous les quinze jours, parfois toutes les trois semaines. Ces jours-là, je suis toujours censée me baigner dans son eau. En réalité, je me contente d'émettre des bruits d'eau en claquant mon gant de toilette dans la baignoire. Depuis que mon père a fait installer des lavabos dans les chambres, j'en profite pour me laver la nuit. Je fais couler un filet d'eau afin de ne pas faire vibrer les canalisations.

Je lutte pour ne pas me laisser entraîner dans cette lente course vers l'abîme. Mon père ne vit pas, c'est un mort vivant, et nous baignons dans ses odeurs et sa crasse. Voici douze ans qu'il s'est enseveli, et nous avec lui, derrière les grilles de cette propriété. Qu'il mette son mausolée dans le jardin ! Qu'il y ajoute une pyramide s'il veut. Il peut même emporter dans l'au-delà sa femme, comme ces merveilleux

pharaons lors de leurs sublimes rituels initiatiques dont mon père parle sans cesse ces jours-ci...

Mais moi, je ne garderai pas cette tombe. J'en fais silencieusement le serment.

Une des rares façons de calmer mon tumulte, c'est de déchiffrer la musique. C'est comme si mes pensées se calaient sur le tempo de la pièce que je suis en train d'étudier, et mon cerveau finit par s'apaiser.

De toute façon, il va bientôt se produire quelque chose d'exceptionnel, quelque chose d'énorme dans ma vie. En juin, je passe l'épreuve de français du bac. Ma mère m'ayant fait sauter une année, les choses se déroulent conformément aux décisions de mon père : l'épreuve de français à quinze ans, le bac à seize. Elle me commande un tailleur-pantalon en velours bleu nuit et des chaussures neuves. Il me faut aussi une carte d'identité. Nous allons à la mairie du village. Ma mère met un foulard, ses lunettes noires et prend un grand sac à main que je n'ai pas vu depuis des années... Depuis qu'on allait chez Mme Descombes ! Nous sortons par la petite grille du jardin, « ce sera plus discret ». Ça fait combien de temps qu'on n'est pas sortis ? J'essaie de compter. Huit ans, neuf ans ? C'est étrange, l'air a presque une odeur différente. Je sursaute sur le passage d'un camion, j'ai l'impression qu'il m'aspire presque. Nous tournons à droite, longeons des maisons avec de jolis pots de fleurs accrochés aux fenêtres ouvertes. Je crois que je n'ai jamais vu de fleurs dans des pots. Je suis tellement habituée aux allées cimentées, j'ai du mal à ne pas trébucher sur les pavés irréguliers, je ralentis. Ma mère se hâte au contraire, je la sens énervée et inquiète. Derrière les maisons, on aperçoit des champs à perte de vue. L'horizon là-bas, comme c'est beau ! Personne ne devrait jamais être privé d'horizon.

Sur la place de l'église, on voit la mairie, avec un drapeau tricolore comme dans les livres. Une dame très gentille nous reçoit et remplit un formulaire : « Couleur des yeux ? » Elle me regarde et dit : « Oh, mais, tu as de jolis yeux bleus. » Au retour, nous ne reconnaissons pas le chemin, nous tournons en rond, incapables de nous orienter. Un instant, l'idée folle me vient que nous pourrions partir, elle et moi, ne jamais retourner à la maison. Ma mère, elle, est au comble de la panique. Je vois que son foulard a glissé, qu'elle s'est mordue la lèvre jusqu'au sang. Soudain nous entendons un train. Elle court presque vers la voie ferrée, il suffit de la longer et on arrivera bientôt en vue de l'entrée principale de la maison.

Avant de franchir la porte, je regarde encore une fois la route qui longe les grilles et qui continue en direction de Saint-Omer, très loin là-bas derrière l'horizon.

Arrive la convocation : je dois me présenter au lycée Paul-Hazard à

Armentières, à 8 heures du matin. Mes parents me décrivent ce que je dois faire : aller à la gare, qui se trouve à trente mètres à gauche en sortant par la porte principale, emprunter le quai direction Lille, descendre à Armentières. Puis de là prendre un taxi jusqu'au lycée.

La nuit précédant l'épreuve, je ne ferme pas l'œil, je ne sais ce que j'éprouve le plus, excitation ou effroi, à l'idée de partir à l'aventure. Le matin, je sors dans la rue, seule, car ma mère doit rester auprès de mon père. Seule ! Mais je suis tellement anxieuse que je n'arrive pas à me sentir dehors. Je regarde ma montre toutes les dix secondes pour vérifier que je fais bien ce qu'on m'a dit de faire. Suis-je sur le bon quai ? Je me sens toute petite, je pourrais glisser sous le bitume. Et en même temps je me sens trop grande. Je déteste ma taille. Je suis une géante comparée aux autres et les gens me dévisagent. Je me demande avec angoisse si je saurai ouvrir la portière. Je décide de me mettre à la remorque des autres passagers. J'imité leurs gestes, je monte dans le wagon derrière eux, je m'assieds derrière eux. Pendant le trajet, une autre inquiétude me ronge : combien de temps le train s'arrêtera-t-il à Armentières ? Comment vais-je faire pour descendre ? Et pour trouver le lycée Paul-Hazard ? À la station d'Hazebrouck, je regarde attentivement les passagers sortir du wagon, ça n'a pas l'air trop difficile.

Au moment où le train entre en gare d'Armentières, une foule de passagers se lève autour de moi. Ah, je n'y avais pas pensé, je ne suis pas la seule à passer ces épreuves, quel soulagement ! Je plonge avec délices dans un groupe de jeunes et je les suis sans me poser de questions, ravie de ne pas avoir à chercher ce « taxi », je n'ai pas bien compris ce que c'est. Je suis enfin en train de réaliser ce dont j'ai rêvé toute ma vie : me mêler à la foule, suivre le mouvement, faire comme tout le monde ! Je marche au milieu d'un groupe de lycéens ! J'ai tout de même un peu de mal à épouser leur cadence. Ils semblent tous marcher d'un seul pas, et je n'arrive pas à caler mes jambes sur leur rythme. Je finis par compter la mesure, comme pour une pièce de musique, ça m'aide à ne pas me faire des sortes de croche-pieds. Mais pourquoi suis-je si triste ? Pourquoi est-ce que je me sens si seule ? Je suis à part, décalée, presque bizarre, avec ma veste de velours trop grande, mon pantalon trop court, et mes chaussures qui me font bien sûr très mal. Eux sont en jean, les cheveux au vent, ils rient, ils bavardent. Ils sont beaux et je suis laide. Nous arrivons au lycée, je franchis le portail, je devrais être au comble du bonheur et pourtant je me sens gauche et affreusement mal à l'aise.

Je trouve ma place et je découvre avec surprise que je dois choisir parmi trois sujets, une dissertation comme je m'y attendais et deux autres épreuves que je ne connais pas : une « explication de texte » et un « résumé de texte ». Je ne sais faire que des dissertations, ça doit

être la même chose. Je choisis l'explication de texte parce qu'elle porte sur un joli poème, *Si tu t'imagines, fillette*.

Je suis encore plus angoissée pour l'épreuve orale. J'ai très peu l'habitude de parler, et encore moins à des inconnus. Ma voix ne m'obéit pas, elle chevrote, elle s'éraille, elle fait des sortes de couic... Et parfois elle refuse absolument de sortir. Par chance, je tombe sur un poème de Baudelaire que j'adore : *Le parfum*. Mon examinatrice semble elle aussi l'apprécier. Je commence en bégayant, mais sous son regard bienveillant ma voix se stabilise, et j'ai presque l'impression que nous finissons par dialoguer. De retour à la maison, ma mère lit mes brouillons et semble satisfaite.

Arrive enfin l'enveloppe des résultats. Confiante dans les vertus de son enseignement, ma mère la décachette fièrement. Catastrophe ! À l'oral, j'ai bien 16/20, mais à l'écrit... 2/20 ! Mes parents me regardent comme si je venais d'assassiner quelqu'un. Je viens de leur prouver que je suis une « déception vivante ». Mon père réclame tout de même le commentaire du devoir écrit : « Ceci est une belle dissertation de philosophie, pas une explication de texte. »

Je prie pour que mes parents s'aperçoivent que l'enseignement que je reçois n'est pas adapté. Je supplie ma mère de m'envoyer en pension. « Comment oses-tu demander une chose pareille ? s'offusque-t-elle. Tu ne sais pas que ça tuerait ton père ? »

Monsieur Molin

Mon père veut acheter un demi-queue pour le pavillon de musique. Comme il est hors de question qu'il aille en choisir un dans un magasin, ma mère est chargée de s'enquérir par téléphone. Finalement, elle tombe sur un M. André Molin, patron de la meilleure boutique de musique de Dunkerque, qui propose aimablement de venir en discuter. Je crois que je me souviendrai toujours du petit homme appuyé sur ses béquilles à qui j'ouvre la porte. Il a la soixantaine, un peu de ventre et des yeux très gentils. Il sourit en me voyant, et c'est comme si un rayon de soleil me traversait. Même mon père est séduit par sa douceur. Il commence par examiner le quart-de-queue du salon et découvre, surpris, que mon père n'a jamais entendu parler du besoin d'accorder les pianos. Avec beaucoup de tact, il minimise le problème : « Oh ! C'est une chose qu'on fait très rarement. Surtout dans une belle demeure comme celle-ci ! » Comme si la maison avait le pouvoir d'accorder le piano... Charmé, mon père lui demande tout de même s'il veut bien se charger du travail. « Si vous voulez aussi jeter un œil sur les autres instruments... En plus du piano, Maude joue depuis des années de l'accordéon, de la clarinette, du saxophone, de la trompette, de l'orgue, de la batterie... » Au fur et à mesure de l'énumération, je baisse la tête, je me sens rapetisser, réduite à ma condition de singe savant. « Je lui fais étudier parfois jusqu'à dix heures par jour », continue mon père. Le monsieur fait « hum hum », je n'ose plus le regarder. J'entends l'ordre : « Maude, apporte les verres. » En me redressant, je vois que le visiteur m'observe avec une sorte d'étonnement mêlé d'inquiétude. Une expression que j'ai vue jadis chez Mme Descombes, quand elle découvrait mes mains éraflées.

« Vous prendrez bien du whisky », dit mon père. Il est 9 heures du matin. Molin lève les sourcils, mais il n'hésite qu'une fraction de seconde. En vidant stoïquement son verre, il nous raconte ses voyages comme musicien dans l'orchestre du paquebot *France*, ce qui l'a amené à jouer de nombreux instruments. L'œil de mon père s'allume : Yves a en effet disparu après avoir emprunté de l'argent à mon père, et depuis, impossible de trouver un professeur multi-instruments. Il demande : « Et vous jouez de l'accordéon ? – Mais bien sûr ! »

C'est fait, M. Molin est mon nouveau professeur de musique. Et quel professeur ! Un extraordinaire musicien et en même temps la bonté faite homme. Avec lui, même l'accordéon devient un bonheur. Je le dépasse de quinze centimètres, mais il m'appelle « mon petit », personne ne m'a appelée ainsi. Il me parle des musiciens que j'étudie, à quel moment de leur vie ils ont composé tel morceau. La musique prend vie en moi, ce n'est plus une simple succession de notes. Je quitte l'école de la vélocité de Czerny pour entrer dans le domaine de la beauté. Même *Perles de cristal*, un morceau de musette imposé par mon père, m'apparaît maintenant comme un objet poétique.

Il vient en clopinant sur ses béquilles deux fois quatre heures par semaine. Nous travaillons dans le pavillon de musique, surtout le piano et l'accordéon. Ayant l'oreille aussi fine que moi, il entend le déclic que fait l'interphone quand mon père décide de nous écouter. Il prend alors un ton plus dur, mais en adoucissant tellement son regard que nous nous sourions pendant qu'il m'assène : « Ah non vraiment ! Tu ne fais pas assez de progrès en accordéon... Si tu venais à mon atelier à Dunkerque, tu verrais ce que c'est que d'en baver ! Et là tu ferais des progrès. »

Je crois que M. Molin a compris ce qui se passe ici. Et senti que je suis au bord de l'implosion. Je ne sais pas comment il y est arrivé, je ne lui ai rien dit. Mais il doit avoir un sixième sens. Il me devine rien qu'en me regardant, et je crois qu'il peut lire en mon père comme dans un livre ouvert. Je pense qu'il s'est mis en tête de m'aider et qu'il a mis au point une stratégie pour amadouer mon père. À la fin du cours, ma mère vient lui apporter son enveloppe et le pousse vers la petite grille. Il fait : « Oh mais, il faut que j'aille saluer Monsieur Didier », et il bifurque vers le bar en bavardant joyeusement, comme s'il ne voyait pas l'air contrarié de ma mère. Bien que l'alcool lui soit formellement déconseillé, il accepte toujours de boire un verre. Il doit sentir que l'estime de mon père en dépend. Pendant les cours, quand l'interphone clique, il dit maintenant d'une voix revêche : « Je vois que tu as la belle vie, ici. Tu verrais comme tu tremblerais si tu devais travailler sous mes ordres à l'atelier ! Je te ferais faire de la contrebasse, tu en baverais. En plus, je te ferais nettoyer les instruments, et aussi le sol... » Je me retiens de pouffer, c'est trop gros, ça ne marchera jamais !

C'est lui qui a raison. La fois suivante, mon père lui demande : « Vous croyez que la contrebasse serait bien pour Maude ? – Pour Maude ? Je n'y avais pas pensé, c'est une très bonne idée... – Dans ce cas, vous pourriez lui apporter un instrument la prochaine fois ? » M. Molin doit être assez content de lui. Puis mon père lui demande si à sa connaissance il y avait des contrebassistes dans les orchestres des camps de concentration. Il reste une seconde interloqué, puis il fait :

« Euh ! Je vais me renseigner... »

M. Molin est ma bouffée d'air pur. Pendant ma sortie pour l'épreuve de français, j'ai senti à quel point j'étais déphasée par rapport au monde réel. Je meurs d'angoisse à l'idée que ce décalage soit irrattrapable, que je ne puisse jamais accéder qu'à un semblant de vie, que je reste au bord de l'existence. Je pâlis quand M. Molin m'annonce qu'il doit interrompre les cours pour une intervention chirurgicale. « Mais je t'ai apporté deux préludes de Rachmaninoff. Tu vas commencer à déchiffrer toute seule celui en *do* dièse mineur, et nous l'étudierons ensemble quand je serai sur pied. »

Je plonge tout entière dans Rachmaninoff. Même le soir dans ma chambre, j'interromps mes récits secrets pour pianoter sur un clavier imaginaire. Je passe des heures au piano, l'accordéon sur les genoux : dès que j'entends le déclic de l'interphone, mes mains sautent sur l'accordéon. Au clic de fin, je retourne au piano. Au milieu de l'été, je l'ai à peu près déchiffré. Je m'attèle au second prélude en *sol* mineur. Il est plus difficile, je ne pense plus qu'à ça. Quand mes parents me parlent, je les entends au loin.

Enfin M. Molin revient. J'ai envie de l'étonner en jouant les deux préludes. Il est étonné en effet, mais je perçois aussi son inquiétude. Comme je le supplie de me commander le Concerto n° 2 de Rachmaninoff, il propose de « peut-être passer un peu à autre chose. » Devant mon insistance, il accepte, mais à condition d'étudier deux autres compositeurs.

Il s'absente de nouveau pour une nouvelle opération à la hanche suite à une infection. Je me jette à corps perdu dans le concerto. Il est beaucoup plus long que les préludes, et je n'ai pas le niveau. Je m'acharne, je suis obsédée, je me perds dans les notes, je les entends jour et nuit. Heureusement, il revient assez rapidement. Il s'alarme en voyant mon état. Je joue trop vite, je parle trop vite, j'ai du mal à me contenir. Puis sous ses yeux ahuris, je pose l'accordéon sur mes genoux avant de me mettre au piano. J'ai tellement pris l'habitude de le faire que c'est devenu un automatisme.

Tranquillement, il me parle alors de Rachmaninoff, qui a eu à traverser une dépression de quatre ans après l'échec de son Concerto n° 1. De Rimski-Korsakov, qui était son maître et son modèle. Je pourrais étudier son *Vol du bourdon* et y prendre plaisir. L'expression me paraît bizarre. Il ajoute vite : « Mais attention, c'est un morceau difficile ! Et on pourrait faire d'une pierre deux coups, puisqu'il existe une partition pour accordéon. Ton père sera content. »

Le Vol du bourdon me séduit tout de suite. Je découvre aussi Manuel de Falla : M. Molin me joue *La Danse du feu* qui m'éblouit. Peu à peu, il me détache de mon obsession pour Rachmaninoff. Quelques mois plus tard, je reprends les préludes, et je m'aperçois que je les joue

différemment, avec plus de gravité. Quant au Concerto n° 2, je l'abandonne sans regret, car nous abordons Liszt, et ses *Rhapsodies hongroises* : mon rêve absolu depuis que j'ai perdu Mme Descombes il y a dix ans.

Marie-Noëlle

Un an après les épreuves de français, je reprends le train pour Armentières, cette fois pour les épreuves du bac, le cœur encore plus lourd d'appréhension. Ma mère m'a dit : « Si un professeur te demande pourquoi tu es en candidate libre, dis-lui bien que tu es gravement asthmatique, que tu ne peux pas aller au lycée. » Mais personne ne me pose la question. Vient l'allemand en première langue. J'ai étudié Schiller et Goethe : je me retrouve face à des textes modernes qui me donnent le tournis. Même déconvenue pour l'anglais, j'ai travaillé Shakespeare, et on me donne un sujet tiré d'un manuel dont la couverture est ornée du drapeau américain... Seule consolation, l'épreuve facultative de musique. Je joue le Prélude en *do* dièse mineur de Rachmaninoff. L'examinateur s'exclame : « Mais vous jouez merveilleusement ! Pourquoi vous ne passez pas le bac musical ? » Je n'en connaissais pas l'existence.

À l'oral d'histoire-géographie, je décroche un sujet que par chance je connais bien « La campagne de Russie », et un autre moins bien : « Le développement de l'Amérique latine ». L'examinateur m'écoute en tirant sur sa pipe. Puis il s'anime et me questionne sur le Brésil et le roi Pelé. Je n'ai jamais entendu parler d'un roi de ce nom. Il lève le sourcil : « Vous savez que le Brésil est champion du monde grâce à Pelé ? Non ? Que la Coupe du monde vient de commencer en RFA ? » Je reste sans voix. « Mademoiselle, les études c'est bien, mais il faut aussi s'intéresser au monde qui vous entoure. Bon, et puis à seize ans, ce n'est pas grave de rater son bac. C'est même mieux. Ça vous laisse du temps pour gagner en maturité et en curiosité. »

Sans surprise, mes résultats sont exécrationnels. Malgré mes 20 en musique et 16 en philo, je suis recalée. Mon passeport pour la sortie vient d'expirer. Mes rêves d'études à l'université s'évaporent d'un coup, c'est comme si la maison se refermait sur moi. Mes parents me battent froid, mais je les sens plus vexés de l'échec de leur enseignement qu'inquiets pour mon avenir. J'ai beau supplier ma mère de me mettre en pension, elle invoque toujours l'effet fatal qu'une telle demande aurait sur mon père. Et que m'arriverait-il alors ? Qui me protégerait contre un risque d'enfermement bien pire : celui dans un asile d'aliénés ?

Je passe d'un abîme d'abattement à une sorte d'hystérie interne, mes nerfs se mettent à frétiller sous ma peau. Il faut que ça s'arrête, je dois faire quelque chose. L'écriture et la musique ne sont pas suffisantes, j'ai besoin de mouvement. Depuis que je suis sortie dehors, c'est comme si j'avais goûté à une drogue, je crève d'envie de sortir de nouveau.

Quand je vais marcher la nuit dans le parc, je suis de plus en plus attirée vers les grilles qui longent la nationale. Elles sont très hautes et menaçantes avec leurs piques tournées vers le ciel. Les regarder me remplit d'images de corps empalés que mon père aime décrire avec force détails. Je grimpe pourtant sur le muret, j'empoigne les barreaux, je me soulève et j'enjambe les piques de la mort. Je saute sur le trottoir, ça y est je suis de l'autre côté. Mon Dieu que c'est bon, l'odeur est vraiment différente ici... Je regarde la route qui s'élève vers l'horizon. Non je ne veux pas mourir, je veux vivre cela. Mais la peur ne me lâche pas. Je suis comme un prisonnier attaché à un anneau, qui ne peut s'en éloigner que de la longueur de sa chaîne. Je finis par repasser la grille et regagner ma chambre, écartelée entre mon envie de respirer l'air de la liberté et mon immense peur.

Un matin en descendant l'escalier, j'aperçois une enveloppe dans la boîte aux lettres. Je manque tomber à la renverse en découvrant mon nom tracé d'une jolie écriture. Jamais personne ne m'a écrit. J'en ai les mains qui tremblent. Je vois au dos que la lettre a été envoyée par Marie-Noëlle, une jeune fille que j'ai rencontrée pendant les épreuves du bac, pleine d'énergie et de joie, et si jolie avec ses beaux cheveux noirs attachés en queue-de-cheval. Elle m'a dit : « Ah, on pourra s'écrire, donne-moi ton adresse. »

J'ouvre fébrilement l'enveloppe et déplie deux pleines pages couvertes recto verso d'une écriture bleue, avec des petites fleurs dessinées dans les marges. Marie-Noëlle m'annonce qu'elle n'a pas été reçue au bac, mais ce n'est pas grave, elle passe un bel été quand même. On peut donc rater son bac et ne pas se sentir une déception vivante ? Elle m'avait raconté qu'elle s'était mariée à dix-sept ans. Elle m'apprend qu'elle ne s'entend plus avec son mari, qu'elle a rencontré un autre garçon et qu'ils se sont embrassés. Puis elle me parle de ses vacances, de son « papa » et de sa « maman » qu'elle est si contente de revoir car elle a plein de choses à leur raconter. Elle espère que je vais lui écrire et surtout elle espère qu'on se reverra. Si je veux aller la voir, ses parents seront heureux de me recevoir dans leur maison de vacances.

Je suis ébahie qu'elle se souvienne de moi, et tellement contente pour elle ! Son bonheur et sa joie sont contagieux. Cette lettre m'inonde d'espoir, elle montre que la vie continue après l'échec au bac, que l'amour continue, que des parents continuent de parler à leur

filles.

Qu'est-ce que je pourrais bien lui écrire ? Je n'ai rien à raconter. Mais si, je vais lui parler des livres que je lis, du jardin, de Pitou qui vient de mourir après une belle et longue vie de canard. Je vais lui raconter comment, ces derniers temps, il était devenu un « canard boiteux » et combien je l'aimais avec sa claudication. Je m'aperçois que, même coupée du monde, j'ai plein de belles choses à dire, la vie passe partout. Dans ma tête, je lui écris une lettre longue de plusieurs pages : je n'ai pas d'amoureux, mais je suis amoureuse de la vie, de la nature, des portées de pigeon... Je demande à ma mère si on a du joli papier et des timbres. Elle exige d'abord de lire la lettre de Marie-Noëlle et manque s'étouffer : « Tu es sortie une fois, et tu as déjà rejoint le réseau de prostitution du coin ! Une fille qui s'est mariée à dix-sept ans, c'est une prostituée ! Et en plus elle a embrassé un autre garçon ! – Mais elle est en train de divorcer... » Ma mère confisque la lettre et m'interdit formellement de contacter cette « sale pute ».

Je me sens découragée. Que faire maintenant ? Je tourne dans ma cage et me heurte de tous côtés aux barreaux. Les grandes leçons que me fait ma mère pendant les repas m'irritent et me blessent : « On a espéré te sculpter de façon parfaite, et voilà tout ce qu'on obtient. Tu es une déception vivante. » C'est le moment que mon père choisit pour m'imposer une de ses expériences bizarres : je dois boire du sang de poule égorgée, « c'est bon pour le cerveau ».

Non. C'est trop. Il ne se rend donc pas compte que je n'ai plus rien à perdre ? Qu'il est en face d'une kamikaze ? Non, il ne se rend pas compte. Il insiste, il gronde, il menace... Quand il prend sa grosse voix, celle qui me glaçait le sang quand j'étais petite, j'explose : « J'ai dit non ! Je ne boirai pas de ton sang de poule ni aujourd'hui ni jamais. Et d'ailleurs, je ne garderai pas ta tombe non plus. Oublie ! Et s'il le faut, je verserai du ciment dessus pour que personne n'en sorte. Le ciment, je sais faire ! » Mes yeux sont plongés dans les siens, je soutiens son regard, je sais faire ça aussi, apparemment mieux que lui, car c'est lui qui détourne les yeux. Je suis au bord de chavirer, mais je l'ai fait. Il lâche d'un ton glacial : « Tu ne t'en sortiras pas comme ça. C'est moi le plus fort. »

Mais il a perdu.

Quelques jours plus tard, il répète : « Ne crois pas t'en sortir comme ça. Même si tu refuses, je ne te quitterai jamais et tu ne me quitteras jamais. Que tu le veuilles ou non, c'est moi qui dirige ton esprit. »

Monsieur Delataille

J'ai commencé la contrebasse avec M. Molin. J'adore cet instrument qui sent bon le bois, j'aime la sensualité de l'archer qui vibre sur les cordes. Quel bonheur d'apprendre à jouer sans violences ni menaces... Deux fois par semaine, M. Molin ne manque pas de me « vanter » la sévérité implacable de l'atelier de musique où il enseigne. Quand il va boire un verre avec mon père, ce dernier lui demande maintenant s'il ne faudrait pas, pour accélérer mes progrès, que j'aille étudier « ailleurs ». M. Molin reste réservé : « Peut-être... On pourrait l'envisager... Mais peut-être pas. » Exactement le ton qu'il faut pour que mon père exige qu'il me prenne immédiatement dans sa classe. Et surtout, qu'il ne me ménage pas. M. Molin fait celui qui doit plier bon gré mal gré : « D'accord, j'attends votre fille demain à 14 heures à mon magasin, 11, rue Nationale. »

Je n'en crois pas mes oreilles ! Je vais à Dunkerque demain ! Puis j'irai une fois par semaine pour suivre des cours dans une académie de musique ! M. Molin, vous êtes mon sauveur. Que de whisky, de Ricard et de propos absurdes avez-vous dû ingurgiter ! Après deux ans d'efforts patients et d'habileté diplomatique, vous réussissez enfin à entrouvrir les grilles de ma prison.

Ma mère m'accompagne à la gare et m'achète des billets de première classe, « pour que je ne me mélange pas », puis se dépêche de rentrer. Je dois me débrouiller. Je n'ai pas la moindre idée de ce qu'il faut faire pour aller rue Nationale. Heureusement, M. Molin est venu m'attendre. Il m'emmène à l'académie, un grand bâtiment qui sent très bon. Il y a des gens partout, une ambiance joyeuse, on entend des « Salut ! Comment tu vas ? ». Je n'aperçois nulle part la jungle décrite par mon père. Les étudiants sont de toutes les tailles, de tous les poids, avec toutes sortes de couleurs de cheveux. C'est beau tous ces êtres si différents qui ont pourtant l'air tellement à l'aise ensemble ! L'ambiance dans les cours est à la fois sérieuse et gaie. M. Molin est un professeur merveilleux, je me sens fière d'être acceptée dans sa classe, et un peu étonnée tout de même : pourquoi s'est-il battu pour que je vienne ? Il a pourtant des étudiants bien plus intéressants que moi...

Événement très rare, mes parents reçoivent longuement un mystérieux visiteur, puis ils m'appellent au salon. Mon père me présente à un homme très étrange, petit et maigre, qui doit avoir la cinquantaine et qui parle d'une voix aiguë et très snob. Tout en racontant en détail comment il aime repasser ses petits mouchoirs en dentelle, M. Delataille m'examine de la tête aux pieds, m'interroge sur Platon, Aristote, la Renaissance italienne. Il me demande ce que je pense de Machiavel, si j'aime l'impressionnisme... Je réponds que oui, je suis très impressionnable. À ma grande stupéfaction, il va même jusqu'à toucher mes cheveux !

Après son départ, mon père me convoque : « Il est temps de penser à ton mariage. Une femme mariée peut faire tout ce qu'elle veut dans la vie, elle reste respectable. Elle peut même divorcer, ça n'a pas d'importance. Mais il faut avoir été mariée. » Puis il me parle de M. Delataille : il est homosexuel, riche, franc-maçon, et il a lui aussi besoin d'être marié, de préférence à une jolie jeune fille, pour « sauver les apparences ». Il ne me fera donc aucun mal et ne m'empêchera pas de vivre la plupart du temps chez mes parents.

Je suis muette de stupéfaction. Je ne sais pas quoi penser. Est-ce la chance de ma vie qui se présente là, une possibilité de partir pour de vrai ? Ou bien est-ce que je risque de me retrouver encore plus ligotée en épousant l'ami de mon père ? Je n'ai pas à hésiter longtemps. Ma mère intervient d'un ton très déterminé : « Non, non ! dit-elle. Je ne suis pas d'accord. Maude ne va tout de même pas épouser un homosexuel qui a trois fois son âge ! » Je la regarde, médusée. C'est la première fois de ma vie que je la vois prendre ma défense et s'opposer à mon père. Est-ce que ce projet bizarre réveille des souvenirs enfouis de l'époque où, petite fille, elle a vu des adultes fixer son destin sans se soucier de son avis ? La réaction de mon père est encore plus surréaliste. Il fait : « Ah bon », puis il n'en parle plus...

Victoire extraordinaire. Et si amère ! Je suis reconnaissante à ma mère d'avoir volé à mon secours, mais pourquoi avoir tant attendu ? Il y a longtemps qu'elle aurait pu essayer de contester ses diktats et qu'elle aurait peut-être réussi. J'avais tellement besoin de sa protection !

M. Molin continue de venir me faire travailler l'accordéon et le piano. À la fin des cours, il s'arrange pour que je ne l'accompagne pas quand il va saluer mon père. Je sens qu'il a un plan et craint que ma présence ne le fasse échouer. La fois suivante, mon père m'appelle sur l'interphone : « Viens ici. » En entrant dans le bar, j'aperçois M. Molin debout sur ses cannes, le visage fermé. Je m'attends au pire. Mon père dit : « Il est temps maintenant que tu te confrontes aux duretés de la vie. Terminé, ton cocon ! M. Molin accepte de te prendre à Dunkerque

trois fois par semaine, l'après-midi, pour étudier plus sérieusement l'accordéon et le violon, et améliorer les autres instruments. Tu dois aussi commencer à travailler : tu iras le samedi toute la journée pour être vendeuse dans le magasin de M. Molin et pour nettoyer. »

Je fais d'immenses efforts pour masquer mon allégresse. Après le départ de M. Molin, mon père me fait asseoir en face de lui et m'explique que le moment est venu de commencer ma mission dans le monde. Il faut que je me marie, il va s'en occuper. Au bout de six mois, il me paiera le divorce et je reviendrai vivre dans la maison. D'ici là, je ne dois pas tomber enceinte. Je ne comprends pas bien, mais je suis d'accord. J'accepte tout sans conditions ! Il plonge longuement ses yeux dans les miens. Je sens que je ne dois surtout pas trahir mon excitation. Je ne détourne pas les yeux, je le laisse « sonder mon esprit », retranchée derrière un mur doublé d'un grand miroir réfléchissant – une amélioration récente à ma technique du mur de briques.

Je suis sur un nuage. J'adore prendre la micheline qui m'emmène à Dunkerque. Je ne voyage pas en première classe comme l'exige mon père, je préfère monter en seconde où je retrouve parfois deux ouvriers cheminots qui m'ont prise sous leur protection et qui m'apprennent même à jouer à la manille. Me voyant me redresser à chaque station, prête à sauter sur le quai, ils me disent : « Ce n'est pas la peine de surveiller les arrêts comme ça, Dunkerque c'est le terminus. »

Le dimanche, j'aide ma mère dans les travaux du jardin. Quand il pleut, nous restons dans le bar. Nous faisons alors de longues séances de silence et d'impassibilité. Mon père explique que c'est une façon de me « ressourcer » à son contact après avoir été traversée par toutes ces pollutions extérieures. Il ne me pose aucune question sur ma vie hors de la maison. Le soir, il m'attend pour dîner d'une omelette baveuse baignant dans du beurre brûlé. Il exige toujours que nous buvions autant d'alcool que lui. Ma mère et moi réussissons parfois à vider nos verres dans l'évier. Désormais, au cours de ses « enseignements », mon père saute du coq à l'âne et tient des discours de plus en plus incohérents.

Tous les matins, j'étudie les programmes du bac. Mes parents n'ont pas voulu m'inscrire au bac musical, je dois le repasser dans la section Latin-Lettres. Je travaille seule, ma mère refusant de se fatiguer pour une élève aussi décevante et ingrate que moi. Ce n'est pas facile mais je m'accroche, je tente d'utiliser mon expérience de l'année dernière pour étudier plus intelligemment. Je n'ai pas oublié la leçon de l'abbé Faria, je dois tout faire pour aller à l'université, ma liberté est à ce prix. Bien sûr, je sors presque chaque jour maintenant, ce que je

n'aurais jamais pu imaginer il y a quelques mois, mais c'est seulement parce que ma chaîne est plus longue. Comment pourrais-je m'en contenter ?

Sans soutien, mes résultats ne sont pas brillants. Je rate à nouveau le bac. Cette fois, j'ose demander directement à mon père de m'inscrire dans un pensionnat. Je n'ai que dix-sept ans et, si je travaille bien, je pourrais avoir le bac à dix-huit. Il répond qu'il a d'autres projets « bien plus vastes » pour moi, ce qui me jette dans l'angoisse. Il faut que je me rende à l'évidence : je ne pourrai pas réaliser mon rêve d'étudier la médecine. Je n'ai pas le choix, je dois mettre toute mon énergie à sauvegarder la solution imaginée par M. Molin. C'est de ce côté-là que je dois creuser mon tunnel vers la liberté.

Le Santinas Jazz Band

C'est extraordinaire ce que M. Molin arrive à obtenir de mon père. Je travaille maintenant tous les jours dans son magasin de musique, tout en suivant les cours de contrebasse qu'il donne au conservatoire de Dunkerque. Mon père l'a autorisé bien que les cours aient lieu tard le soir. Je rentre par le train de 21 h 30, il fait noir et il y a parfois des hommes ivres dans le wagon. Je me garde bien d'en parler à la maison. J'ai eu droit bien sûr à un enseignement solennel : « Tu vas aller parfaire ton initiation dans le monde. Mais attention, je le répète : tu ne dois absolument pas tomber enceinte ! Sinon tous les projets que j'ai pour toi tombent à l'eau. » Puis il me met en garde contre « les sectes » : des gens voudront me convaincre d'aller vivre avec eux, ils sont pires que les groupes religieux, leur chef est appelé « gourou ». Ce dernier me fera avaler des drogues qui mettront à néant tout l'entraînement reçu de mon père. Dès que nous sommes seules, ma mère revient avec insistance sur le sujet. Pour elle je suis la « proie idéale » des sectes à cause de ma faiblesse. Elle craint fort que je ne sache pas résister à ces gourous qui n'ont qu'un but : me mettre dans leur lit.

Je suis agacée qu'elle revienne sans cesse sur ces histoires de sexe. Je n'ai aucune envie de me retrouver dans le lit de qui que ce soit. Je me sens d'ailleurs toujours très gauche et je déteste mon corps trop grand. Heureusement, j'ai sympathisé avec Angèle, la jeune femme qui tient le magasin voisin de la rue Nationale. Elle me fait essayer des vêtements, m'explique le mariage des couleurs, la différence des matières, qu'est-ce qu'une ceinture, un foulard... Grâce à elle, je suis maintenant habillée normalement, ce qui me réconcilie un peu avec mon apparence.

Un mercredi de décembre, en plein cours de contrebasse, la porte s'ouvre devant un grand jeune homme très mince dont on ne voit pratiquement que les cheveux noirs par-dessus une écharpe rouge. Molin fait : « Tiens, voilà le grand Richard » et lui crie : « Entre. » Je n'ai jamais vu quelqu'un d'aussi grand et qui a l'air presque aussi timide que moi. Peut-être que sa taille lui pèse aussi ? « Qu'est-ce que tu fais là mon grand ? » Richard balbutie qu'il vient pour son cours du vendredi. Molin lui fait un de ses sourires : « Nous sommes mercredi. »

Richard ouvre la bouche, sa cigarette tombe par terre. Il se baisse et tente maladroitement de ramasser les cendres. Molin lui prend le bras : « Viens, je te présente ma petite Maude, une grande musicienne et tellement jolie en plus... » Je deviens aussi rouge que l'écharpe de Richard. J'apprends qu'il a vingt-cinq ans et qu'il a commencé à étudier la contrebasse et le solfège. Molin dit : « Je suis si content de voir qu'à vingt-cinq ans on peut avoir l'envie et le courage de se mettre à un instrument de musique ! » Le visage de Richard, très maigre et fermé, s'éclaire d'un coup. Je vois son regard sur Molin, comme s'il était en train de contempler le messie.

J'éprouve une sympathie immédiate pour ce grand jeune homme, sa timidité, sa distraction. Il vient parfois au magasin de musique acheter des cordes et des partitions. Il est tout le contraire des marins qui me suivent dans la rue, m'étourdissant de leurs boniments et dont j'ai tant de peine à me débarrasser. Richard, lui, ose à peine me sourire. On dirait qu'il est aussi novice, aussi perdu que moi face à la vie.

Quand je rentre le soir, je vois mes parents assis dans le bar exactement à la même place où je les ai laissés le matin. Je n'ose pas demander à ma mère si elle passe ses journées enfermée avec lui dans ces vingt mètres carrés. Mon père veut passer le moins de temps possible dans la maison. Dès la fin du service du lever, il descend avec notre aide et pousse un soupir de soulagement en sortant dans le parc. Il ne retourne à la maison qu'à l'heure du coucher. On dirait que cette grande baraque lui fait peur maintenant. Personne ne met plus les pieds dans les salles du rez-de-chaussée où règne une atmosphère mortifère. Je devine que mon travail comme vendeuse et mes cours de contrebasse ne sont dans l'esprit de mon père qu'une « expérience » qu'il peut décider d'arrêter à tout moment. Je dois trouver le moyen de prendre le large.

Pour l'instant, je suis obnubilée par l'examen de fin d'année que Molin veut absolument me faire passer au conservatoire. Après le traumatisme du bac, j'ai besoin de tous ses encouragements pour accepter d'y aller. Richard m'a promis aussi de venir me soutenir. Le jour venu, je présente une chaconne de Bach. Mes mains tremblent comme des feuilles et mon archet semble enduit d'huile. Je m'accroche à l'intérieur de moi, un peu comme pendant les exercices d'alcool. Quand je termine, je suis en nage et en proie à un bizarre sentiment d'irréalité. Les autres élèves attendent leur tour en compagnie de leurs parents qui les encouragent, les embrassent sur le front et même les cheveux. Comme ça doit être merveilleux ! Comme une orpheline, je m'accroche à mon archer, trop « à part » pour mériter l'amour d'une mère.

Molin me sort de ma stupeur. « Ma petite, tu as emballé le jury. Tu es notre premier prix du conservatoire ! Félicitations, tu l'as vraiment

merité. » Je souris, je suis contente, mais je me demande si je le mérite tant que ça. Une « grande musicienne » est capable de jouer naturellement. Grâce à Mme Descombes, M. Molin, et aux disques que je peux écouter maintenant, j'ai découvert la vraie musique, celle qui semble s'élever vers le ciel. Mais pour moi, la musique est synonyme de torture, de souffrance, d'heures et d'heures de travail. Je n'ai aucune spontanéité. Molin me dit : « Qu'est-ce qu'il y a ? Ça ne va pas ? – Je ne suis même pas capable d'improviser... – Alors là mon petit, contrairement à ce que tu penses, improviser ça s'apprend. Tu verras quand tu viendras jouer avec moi dans un orchestre de jazz, comme mon Santinas Jazz Band... »

Ma mère s'inquiète de mes sorties. Elle est persuadée que j'ai des « fréquentations », que je suis en grand danger de me faire séduire par le premier venu. C'est peut-être la raison pour laquelle mes parents veulent hâter mon mariage. Un jour de grève des transports, Richard me raccompagne en voiture. Ma mère le fait entrer et le conduit jusqu'au bar où mon père trône à sa place habituelle. Il lui fait verser un grand verre de whisky, le questionne sur son âge, son travail. Puis il nous fait sortir, ma mère et moi. Après un tête-à-tête qui dure un long moment, je suis reconvoquée. Mon père annonce que Richard et moi nous marierons dans trois semaines, temps nécessaire à la publication des bans. Je reste muette de surprise.

La cérémonie est fixée au samedi 24 juillet. Le soir dans mon lit, j'ai du mal à croire que je vais quitter définitivement la maison pour aller vivre avec ce beau jeune homme si réservé. Est-ce que je suis en train de rêver ?

Le dimanche précédant le mariage, mon père nous impose un exercice d'impassibilité que j'ai le plus grand mal à effectuer, je suis en ébullition. Puis il demande à ma mère de nous laisser seuls : « Toutes ces années ont été consacrées à te sculpter. Tu abordes maintenant une étape importante, mais il faut auparavant que tu aies été mariée. Tu vas donc épouser ce jeune homme, tu ne consommeras pas le mariage. Ne t'inquiète pas, tu n'auras pas à t'en préoccuper. Dans six mois, je te paierai le divorce et tu reviendras vivre ici pour accomplir ta mission. » Je l'écoute en réprimant des frissons à chaque mot. Il prend un ton encore plus solennel : « Maintenant, si tu veux que je te laisse partir, tu dois me promettre que tu reviendras ici dans six mois. Si tu refuses de promettre, tu ne partiras pas. » Il me fait lever la main droite et jurer trois fois.

Je lève la main droite et je jure trois fois, avec au fond de mon cœur déchiré la certitude que je trahirai ce serment. Je ne divorcerai pas au bout de six mois, je ne reviendrai pas vivre avec lui, je ne réaliserai pas sa grande « mission ». Je ferai tout, au contraire, pour faire vivre ce mariage et conquérir ma liberté.

Le samedi matin, nous faisons en silence le service du lever. Le dernier pour moi. Ma mère ne dit rien. Je pense avec un pincement qu'elle devra maintenant tenir le pot, qu'elle sera toute seule pour tout faire. Puis je prends le petit sac que j'ai préparé avec une chemise de nuit et deux robes achetées chez Angèle. J'y glisse la *Rhapsodie hongroise* recollée et l'exemplaire des *Mémoires écrits dans un souterrain* que j'ai volé dans les cartons du deuxième étage. Après tant d'années passées dans cette maison, ce sont les seules choses que je veux emporter.

Il est 8 h 40, le mariage est fixé à 10 heures à la mairie de Dunkerque. Mes parents n'y assisteront pas. Ma mère m'accompagne à la grille du jardin devant laquelle Richard vient de se garer. Pas un mot, pas un baiser. C'est peut-être mieux ainsi, si elle m'ouvrait les bras, je crois que je m'y jetterais. Je meurs d'envie de m'enfuir et en même temps je tremble de peur. Le volet de mon père est entrouvert, je vois son rideau bouger. Il ne m'a pas dit au revoir, il se cache pour me regarder partir. Mon cœur se serre. J'aime mon père, il me manque déjà. Je déteste mon père et je veux me sauver. Au moment où la grille se referme, le souvenir de ma fausse promesse me transperce. Ma mère a raison : on ne peut pas compter sur moi, je pars comme une voleuse, comme les traîtres, comme les rats qui quittent le navire. J'ai honte, mais je monte dans la voiture de Richard et je fais claquer la portière, comme pour effacer le bruit des grilles qui s'étaient refermées sur moi il y a quinze ans.

Pour gagner ma vie, je travaille à plein temps chez Molin. Quand nous sommes confrontés à une difficulté, un client grincheux, un piano difficile à réparer, etc., il me dit d'un air entendu : « À nous deux, ma petite Maude, on a été capables de nous sortir de situations bien plus compliquées, non ? Ce n'est pas un problème comme celui-là qui va nous arrêter. » Il veut depuis longtemps me faire jouer dans le Santinas Jazz Band, un groupe dont tous les musiciens sont interchangeables. « Maintenant que tu es mariée, tu vas pouvoir venir répéter avec nous le soir. » J'aime beaucoup ces quatre musiciens avec qui je joue de la trompette, de la contrebasse et du piano. Mais si je peux me produire devant des professionnels, je me sens incapable de le faire devant un vrai public. J'ai l'impression que je me mettrais en grand danger. Mon père m'a toujours raconté des histoires de foules dévorantes, comme ces populations qui bombardent de tomates pourries les grands ténors d'opéra.

Le jour J, j'ai l'estomac tellement noué que je ne peux rien avaler. Et j'ai choisi des vêtements sombres, en cas de jets de tomates. Sur scène, je m'accroche à ma contrebasse et je joue avec application, alors que Molin au banjo et les trois autres musiciens ont l'air de

prendre beaucoup de plaisir. Le concert se termine. Nous quittons la scène sous des applaudissements. Ouf, nous avons échappé aux tomates ! Mais que se passe-t-il ? Les applaudissements redoublent, des gens crient « Encore ! ». Molin me donne une tape : « Allez, mon petit, on y retourne. » Je panique un peu, je ne sais pas ce qu'on va jouer, je n'ai pas de partition. Molin crie : « Allez les gars, on va leur faire "Oh when the saints". » Les spectateurs sont debout, ils frappent dans leurs mains. Les musiciens se lâchent, ils font les clowns. On peut donc bien faire les choses et s'amuser à la fois... Je me laisse peu à peu gagner par l'excitation. Jamais je n'ai ressenti cela. Je sens mes doigts s'assouplir sur les cordes, mon corps perdre sa raideur, mon visage s'animer et se mettre de lui-même à sourire. J'envoie un clin d'œil au trompettiste qui m'en renvoie un !

C'est merveilleusement euphorique.

Je ne suis pas dans un camp de concentration. Je ne joue pas de la musique pour rester en vie. Je suis en vie. Et je joue de la musique pour partager, vibrer avec d'autres musiciens et d'autres humains.

Je suis sortie de la maison de mes parents. J'en suis sortie.

Épilogue

Petite, je me répétais une promesse, qui se terminait par une prière : « Si je sors un jour, je m'émerveillerai de tout ce que je verrai. Je prierai pour que la voix de mon père reste enfermée dans la maison et ne me poursuive pas partout. »

Aujourd'hui, je pense avoir tenu ma promesse, mais je me demande parfois si ma prière a été entendue. Je vais souvent en terre d'Arnhem, dans le nord de l'Australie, pour me plonger dans le bush avec des aborigènes et retrouver Max Davidson, un ranger qui dirige depuis trente ans un campement dans cette région paradisiaque. Lors de mon dernier séjour, j'ai rêvé que j'étais dans ce même lieu, avec Max, au milieu de ce beau paysage qui m'inspire un intense sentiment de liberté. Soudain, il y a comme un zoom arrière, la nature majestueuse rétrécit vertigineusement sous mes yeux jusqu'à devenir une petite maquette, posée sur la table de la véranda devant mon père qui déclare : « Eh oui ! Et dire que toutes ces années elle a cru être dehors, alors qu'elle n'est jamais sortie de la maison... » Mon corps se raidit d'effroi, je regarde Max qui hoche la tête : « Oui, moi aussi, je croyais que tout ça était vrai, alors que ce n'était qu'une maquette. » Et je me réveille en sursaut.

Heureusement, ce n'est pas un rêve fréquent. Mais il me rappelle que je dois rester vigilante. Trente-huit ans se sont écoulés depuis que j'ai quitté la maison de mon enfance pour me marier. J'ai dû livrer ensuite une bataille difficile pour conquérir ma liberté émotionnelle. Longtemps, je n'ai pas pu parler de mon passé, même à mon mari ou mes amis. Même à mes thérapeutes. Quand il m'arrivait d'y faire allusion, je restais dans le vague. Qui ça aurait bien pu intéresser ? En réalité, je cachais mon histoire comme un secret honteux. Je craignais que les gens ne se détournent de moi avec l'expression de dégoût que j'avais lue sur le visage de Rémi au moment où il avait aperçu ma cicatrice. Je craignais de me retrouver seule, à nouveau.

Surtout, j'étais tellement heureuse d'avoir échappé à l'enfermement que je n'avais aucune envie d'y retourner, même en pensée. J'allais chaque semaine voir mes parents, au prix d'ailleurs d'un malaise grandissant, taraudée par la culpabilité d'avoir « abandonné le navire en perdition ». Mon père avait fini par s'habituer à Richard, et il n'exigeait plus que je divorce. Mais dès que je les quittais, je sautais à pieds joints dans la « vraie » vie, avec de vrais humains et de vraies relations. Je n'avais pas de

temps pour la rétrospection et encore moins le ressassement. C'est bien plus tard, quand mes vieilles terreurs ont pris possession de moi, que j'ai été contrainte de faire face aux blessures de mon enfance.

En attendant, j'avais des envies, des projets plus urgents et bien plus excitants. Je voulais marcher des heures durant sans être bloquée par des grilles, courir sur une plage qui se perd dans l'horizon, gagner ma vie en travaillant avec des collègues, voyager, changer les meubles de place, entrer dans une librairie et acheter le livre de mon choix, écouter les Beatles, aller au cinéma, rire à perdre haleine, pleurer...

J'ai dû apprendre les codes les plus élémentaires de la vie en société : m'adresser à un inconnu, me repérer dans un espace ouvert, dîner au restaurant avec des amis. Ça semble aller de soi, mais comment fait-on pour, dans le même temps : manger, parler, boire, écouter, mâcher, répondre et avaler, le tout sans baver ni s'étouffer ? Comment fait-on pour dépasser quelqu'un sur le trottoir, alors que d'autres personnes viennent vers vous ? Comment fait-on pour dire non ? Pour dire oui ? Tout était trop passionnant pour que je veuille regarder en arrière.

C'est après la mort de mon père, en décembre 1979, que mon corps a commencé à exprimer la souffrance que j'avais été contrainte d'occulter. Dès que je sortais du cadre professionnel où tout allait comme sur des roulettes, j'étais la proie de tétanies, d'évanouissements et de crises que je prenais pour de l'asthme. Aujourd'hui, j'y lis les symptômes typiques de ce qu'on appelle l'anxiété généralisée. Je serrais les dents et passais « en force », suivant l'enseignement de mon père. J'avais d'autant moins l'intention de m'écouter que je venais d'accoucher d'une adorable petite fille aux yeux verts. Je me répétais comme un mantra : « Tu es sortie, tu es libre. »

Mais il ne suffisait pas d'être dehors pour être libre. J'étais toujours enfermée derrière les « grilles » du conditionnement : je me sentais coupable dès que je restais deux minutes « sans rien faire » ; j'ouvrais toujours les yeux avant la sonnerie du réveil et me levais comme un ressort sans même prendre le temps de m'étirer ; j'organisais mes trajets de façon à me présenter à mes rendez-vous à la minute exacte... Je sentais que des terreurs muettes, tapies dans la forêt obscure de mon enfance, attendaient leur heure pour me déchiquter.

Elles m'ont sauté à la gorge le jour où j'ai décidé de changer de vie, de quitter la région et de m'éloigner définitivement de la maison de mon père. J'avais vingt-cinq ans. En roulant en direction de Paris, j'ai eu une crise de panique qui a failli nous coûter la vie, à ma fille et à moi. C'était la première d'une longue série. En apparence, j'étais toujours une juriste très performante du BTP. Mais, sous le vernis, j'étais la proie de maux redoutables bien connus des « paniqueurs » : des cauchemars qui me replongeaient sans cesse dans cette cave grouillante de rats où j'étais censée côtoyer les morts ; des phobies qui rendaient insurmontables les actes les

plus simples de la vie ; des TOC handicapants, comme ces « rituels de protection contre le chiffre trois » ; des malaises, des évanouissements, des attaques de panique. Mes sens étaient plongés en permanence dans un tumulte effrayant : fourmillements, vertiges, oppressions, sensations de mort imminente... Comme si, en m'éloignant de la maison de mon père, j'avais par inadvertance libéré la meute hurlante de mes terreurs enfantines.

En même temps, des séquelles physiques parfois lourdes commençaient à se manifester. N'ayant jamais vu de dentiste jusqu'à l'âge de dix-huit ans, ma dentition était friable et mes gencives, pleines d'abcès. Mon dos voûté était sujet aux déchirures musculaires par suite des innombrables chutes dues aux sauts périlleux non protégés. L'absorption massive d'alcool avait définitivement abîmé mon foie, qui sécrétait des gamma-GT et des transaminases dès que j'entrais en contact avec une substance aussi banale que le paracétamol. Quant à mes « cicatrices des deux côtés », tous les médecins sont restés médusés en les découvrant et ont exclu tant l'hypothèse des « marques laissées par une radio » que celle des conséquences d'une chute. Aujourd'hui encore, j'ignore à quoi elles sont dues.

Ma vie avait pris un cours tellement misérable que je n'avais plus le choix : je devais m'engager dans un travail de réparation. C'est ainsi que j'ai entamé un long périple thérapeutique au terme duquel je suis moi-même devenue thérapeute. Non sans avoir parfois frôlé le gouffre, comme avec cette freudienne qui m'a reçue pendant un an sans pratiquement ouvrir la bouche : après avoir tant souffert du silence, je subissais de nouveau la morsure du rejet. Ou cet autre psychanalyste amoureux des mots qui a trouvé judicieux de me lancer dès la première séance : « Maude ! Oh, mais c'est M la maudite ! » Ou encore ce psychiatre trop sensible, qui s'est attristé en m'entendant parler : il était persuadé que j'allais tenter de me suicider et que j'étais du genre à ne pas me rater.

Avant de rencontrer une psychiatre chaleureuse avec qui j'ai finalement noué une relation de confiance, c'est dans les livres, une fois encore, que j'ai trouvé mes premiers « outils de vie ». En découvrant l'école de Palo Alto, ce mouvement de chercheurs qui ont bousculé la psychologie et la psychiatrie en les ouvrant sur d'autres approches comme l'anthropologie ou la sociologie, j'ai pu trouver ma voie. Ces lectures avaient agi sur moi comme une vraie thérapie : elles m'avaient donné le courage de rouvrir des plaies savamment étouffées, de les examiner sereinement, sans m'imaginer internée à l'asile de Bailleul. Ces chercheurs étaient devenus mes nouveaux compagnons, comme autrefois les héros de mes lectures.

La naissance de ma deuxième fille a marqué d'une pierre blanche ce grand tournant de ma vie. J'ai décidé de reprendre mes études pour devenir thérapeute et aider à mon tour les autres à trouver des sentiers vers la liberté. Finalement, par des chemins de traverse, j'ai renoué avec le rêve

ultime qui avait bercé mon enfance : devenir un « chirurgien de la tête ». Je me suis plongée avec passion dans la psychopathologie, les sciences cognitives et les mécanismes de l'hypnose, étudiant dans les universités américaines, canadiennes puis parisiennes, et me formant à un large éventail d'approches thérapeutiques fascinantes. Mon père ne serait pas très content de moi : je crois que je représente l'exemple parfait de la psy catégorie « mauvaise vrille », qui refuse de « faire son trou » là où elle se trouve et préfère « sauter partout ».

Au fur et à mesure de mes études, j'ai appris comment calmer mes paniques, angoisses et phobies. Pourtant, la maison de mon père continuait à s'inviter « innocemment » dans chacune de mes nuits : au détour d'un rêve, je me voyais, sans rime ni raison, traverser la salle de billard, frapper à la chambre de ma mère ou entrer dans le bar... Pour couper court à ces intrusions, j'ai essayé de « bâtir » mon propre château avec dépendances, dont je ne serais plus la prisonnière, mais la châtelaine. J'ai conçu chaque pièce pour répondre à un de mes besoins ou résoudre un de mes blocages. J'ai pu ainsi affecter à chaque problème la ressource la plus adaptée, lui permettant d'agir comme un médicament implanté au sein du problème. Les pièces séparées isolaient les différents problèmes, comme derrière des portes coupe-feu, les empêchant de se contaminer les uns les autres.

Cet instrument, que j'ai baptisé « Chroniques du château », m'a beaucoup servi plus tard pour accompagner d'autres personnes, rescapées comme moi d'un piège redoutable qu'on appelle l'« emprise ». Dans l'emprise, il y a d'abord un prédateur, un ogre, pour qui seul compte son propre monde mental, ses croyances, ses besoins, ses désirs. Les autres ne sont que des instruments ou des obstacles. Le piège de l'emprise est créé quand un prédateur rencontre une victime. Il lui fait croire que leur rencontre est l'amour avec un grand A. Il prend peu à peu possession d'elle tout en la traitant comme un objet méprisable qui n'a de valeur qu'à travers lui. Le piège se referme quand la victime commence à adhérer à cette image dégradée d'elle-même. La voie est libre alors pour sa destruction, qu'il va mener systématiquement et sur tous les plans : physique, intellectuel, relationnel, social.

L'emprise peut se retrouver dans le monde de l'entreprise, où la hiérarchie est parfois dévoyée par un prédateur. De même, certains pys ou certains formateurs de développement personnel sont malheureusement des « ogres », d'autant plus destructeurs qu'ils peuvent détourner des outils thérapeutiques puissants – comme l'hypnose, dont mon père faisait lui aussi un usage pervers – pour asservir des patients.

L'exemple parfait de la relation d'emprise, c'est la secte. Mais on aurait tort de croire qu'elles sont toutes taillées sur le modèle des sectes religieuses avec un gourou et une foule de disciples. Il existe des « sectes à deux », des couples dans lesquels l'un dévore l'autre ; des « sectes familiales » avec dans le rôle du gourou le père ou la mère, le grand-père ou la grand-

mère...

Je recueille souvent dans mon cabinet les naufragés de ces microsociétés esclavagistes. Ils me sont adressés par un proche inquiet ou un médecin. Certains sont considérés comme des cas désespérés. Mais je sais au fond de moi qu'il y a toujours une sortie possible. Je dis souvent à mes patients que la liberté « passe par tout ». Tout : des actes apparemment dérisoires, des rencontres insignifiantes, des pensées niaises, des résistances minuscules, des progrès infinitésimaux... Tout peut servir contre l'emprise.

La « secte familiale à trois » dont j'ai été partie intégrante présentait la quasi-totalité des caractéristiques des sectes religieuses. Mon père, qui me mettait en garde contre les gourous du dehors, avait lui-même tout d'un gourou. Sa rencontre avec l'occultisme, sa croyance dans les « pouvoirs spirituels » avaient fait de lui un homme fasciné par la domination, persuadé d'être un « esprit élu » et prêt à transgresser les règles communes. Déçu par la vie, il s'était détourné du monde « déchu » au profit d'une utopie de plus en plus délirante. Ma mère avait été sa première victime. Il l'avait rendue dépendante et incapable de résistance. Il ne lui reconnaissait pas les mêmes droits que lui, elle n'était à ses yeux qu'un instrument au service de ses grands projets : me mettre au monde, puis m'éduquer. Elle était traversée de vellétés de rébellion, mais elle n'osait pas entrer en opposition contre son « protecteur ».

Le système implacable et quasi étanche que mon père avait créé tuait dans l'œuf toute possibilité de révolte. Pourtant, j'ai fini par trouver le chemin de la liberté. J'ai eu la chance de recevoir l'amour et la tendresse sans conditions de quatre êtres merveilleux : une chienne, deux poneys et un canard. Des humains aussi m'ont montré de l'amitié : une prof de piano sévère, une coiffeuse terrorisée et une lycéenne recalée au bac. Les livres et la musique m'ont ouvert à des idées, des sentiments et des imaginations qui défiaient l'endoctrinement. Dès que j'ai eu un peu de courage, j'ai construit mon intégrité mentale, pierre par pierre, en faisant feu de tout bois : en m'inventant des interlocuteurs imaginaires, en creusant une cachette, en écrivant des récits interdits, et en mentant délibérément pour affirmer mon droit à avoir des pensées personnelles. J'étais prête à saisir la main de mon sauveur quand le destin m'a finalement mise en sa présence. M. Molin était un homme d'une bonté infinie, qui trouvait de la beauté partout et que la vie émerveillait. Il était l'exact contraire de mon père, et la preuve que mon père avait tort : les humains sont extraordinaires.

REMERCIEMENTS

Pour l'écriture de ce livre, je suis retournée à la maison de mon enfance que je n'avais pas revue depuis trente ans. J'ai été bouleversée d'apprendre qu'elle était devenue un centre d'éducation renforcée (CER) pour jeunes filles, c'est-à-dire un établissement d'hébergement pour mineures délinquantes. J'aurais préféré voir un centre de loisirs ou une maison de villégiature... J'ai cependant été impressionnée par le remarquable travail des éducateurs tant sur le plan pédagogique que sur le plan humain, leur accompagnement et leur présence auprès de leurs pensionnaires. Un grand merci aux éducateurs qui m'ont reçue et fait partager leur vécu, tout particulièrement à Marc et Séverine. Un grand merci à ces jeunes filles avec lesquelles j'ai pu passer un peu de temps et qui m'ont touchée par leur beauté, leur curiosité et leur capacité à s'émerveiller du monde.

Ma reconnaissance profonde à toutes les personnes rencontrées sur mon chemin, certaines à jamais inconnues, qui par un sourire ou un regard gentil m'ont permis de reprendre courage dans des moments difficiles. On ne rappellera jamais assez combien un simple sourire peut changer la vie, et combien un mot ou un regard agressif peuvent assombrir le monde.

Merci aux personnes qui m'ont accompagnée et continuent de m'accompagner dans mon processus de guérison. Je ne peux toutes les citer bien que je n'aie oublié aucun de leurs gestes de sollicitude ou de solidarité.

André et Geneviève Molin, à tout jamais ceux qui ont entrouvert la grille et permis de m'y faufiler. Henri Ibar et Sophie Ryckewaert, qui ont donné à la jeune fille totalement déphasée que j'étais une chance d'entrer dans la vie professionnelle, qui m'ont emmenée dans mes premières expositions d'art, m'ont invitée au restaurant et appris à tenir un couteau et une fourchette. Les musiciens du Santinas Jazz Band qui m'ont accueillie dans leur groupe comme l'une des leurs. Marc Julien à qui je dois mes premières bandes dessinées, mes premiers films au cinéma et de belles années complices. Marie-Jeanne, la première femme à m'avoir entourée de ses bras maternels : tu as fait fondre d'un coup l'iceberg dans lequel je croyais être enfermée. Jean, qui a dans son cœur et dans ses yeux toute la bonté du monde.

À ces merveilleux médecins et thérapeutes qui m'ont prodigué l'écoute, l'engagement et la bienveillance qui font que je suis vivante aujourd'hui : Dominique Verhaeghe, pour m'avoir dit : « Courez, vous avez une vie à vivre » ; Jacques Pieri, pour avoir détecté les blessures réelles derrière mes maux physiques ; Martine Bouvier, la première psychiatre qui m'a fait parler et qui m'a aidée à ouvrir les portes de ma prison intérieure ; François Thioly, qui m'a appris comment éviter que d'autres pièges d'emprise se referment sur moi ; Patricia et Fabien Chabreuil, mes premiers professeurs de psychothérapie.

Aux excellents enseignants que j'ai eu la chance de suivre et qui m'ont fait la confiance de m'intégrer dans leurs groupes de travail : Jeffrey Zeig, pour m'avoir enseigné qu'on peut utiliser l'hypnose comme un bel outil de libération, et que devenir meilleur est un travail de chaque instant ; Ernest Rossi, pour m'avoir fait découvrir la psychobiologie ; Steve de Shazer qui m'a appris à faire le lien entre la musique, les émotions et la thérapie ; Steve Andreas, qui m'a révélé la dimension éthique de la neurolinguistique ; John Gray, pour m'avoir appris à amener un peu d'humour en thérapie du couple. Roger Solomon, mon infatigable enseignant, superviseur de l'EMDR et ami. Philippe Duverger, qui m'a enseigné tant de choses sur l'adolescence. Marie-Rose Moro, qui depuis plus de quinze ans m'a fait progresser dans le domaine de la psychopathologie et de la thérapie. Marie-Rose, tu as en toi une alchimie rare de rigueur, de justice et de passion, et comme je ne cesse de le répéter, tu es pour moi un modèle, tant à titre professionnel que personnel.

Les équipes enseignantes si chères à mon cœur : celles de la faculté de médecine de Paris XIII, de Cochin, de la Maison des Adolescents, la Maison de Solenn ; l'équipe de psychiatrie transculturelle de l'hôpital Avicenne, l'équipe de l'institut Milton-Erickson de Phoenix.

Mes complices d'études, George Kirschner et Marjorie, pour m'avoir encouragée chaque fois que j'étais tentée d'abandonner mon cursus aux États-Unis.

Ceux avec qui j'ai eu tant de discussions passionnantes : Ron Davis, qui m'a répété, à l'époque où j'étais bloquée dans mon langage, qu'un handicap peut aussi être un don ; Annie Dumont, en plus de ton amitié, tu es une formidable complice de recherches dans les neurosciences ; Trinh Xuan Thuan, qui m'a ouvert la galaxie même si je ne comprends toujours pas tout ce qu'il dit ! Marilia Baker, pour son enthousiasme et les moments que nous avons passés avec Elizabeth Moore Erickson ; David Servan-Schreiber, ton amitié et nos conversations me manquent.

À mes amis d'Australie, Deborah Rock et Rhys Jones, pour m'avoir initiée aux combats des aborigènes ; Max Davidson, pour son engagement contre ceux qui veulent enfermer les aborigènes derrière

les barrières. Les communautés aborigènes de Derby, Titchikala, terre d'Arnhem, mont Borradaile, dont Charlie, mon « frère de peau », et Alexis Wright, qui ne cesse de répéter « Le combat passe par croire en l'incroyable », et qui est elle aussi persuadée que « la vie passe par tout ».

Merci à mes patients qui chaque jour me font partager ce qu'ils ont de plus précieux en eux.

À toi, Ursula Gauthier, complice et enquêtrice du labyrinthe de mes souvenirs, tu as su ouvrir au fond de moi des portes que je pensais à jamais scellées.

À ma famille éditoriale : Sylvie Delassus, initiatrice du projet et qui m'a tellement accompagnée et soutenue. Manuel Carcassonne pour son engagement, et toute l'équipe des éditions Stock pour leur gentillesse et leur efficacité.

À tous les libraires que j'ai assidûment fréquentés depuis que je suis « dehors », et qui ont par leurs conseils contribué à me construire dans la liberté. À La Lettre ouverte hélas disparue.

À mes filles qui m'ont fait naître mère et m'ont donné la force de ne jamais renoncer. Le monde est chaque jour plus beau grâce à vous.

À mon mari, mon fidèle compagnon, qui a su me tenir la main dans les moments où l'écriture réveillait les angoisses du passé, me rappelant qu'aujourd'hui je suis une femme heureuse.

Un merci spécial aux animaux qui ont peuplé mon enfance, et à mes compagnons à quatre pattes, Twister et Trésor, qui m'ont patiemment accompagnée au cours de l'écriture de ce livre.

Table of Contents

Couverture
Page de titre
Copyright
Dédicace
Derrière la grille
Remerciements